John Adams Library.

IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.

SHELF No.
ADAMS
263.12

Digitized by the Internet Archive
in 2011

http://www.archive.org/details/retraitespiritue00bour

RETRAITE SPIRITUELLE

A L'USAGE DES COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES,

PAR LE PERE BOURDALOUE, de la Compagnie de JESUS.

A PARIS,
Du Fonds de MM. ANISSON,
Chez les LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCCLIII.
Avec Approbations & Privilége du Roi.

ADAMS 263.12

AVERTISSEMENT.

L'Expérience a fait assez connoître jusques à présent quelle est l'importance & l'utilité de la Retraite spirituelle, pour maintenir la régularité dans les Communautés religieuses, ou pour l'y rétablir. On en a vû les fruits les plus sensibles, & on les voit encore dans les maisons les mieux réglées, & où cette sainte pratique est plus en usage.

De-là vient que dans la plûpart des Ordres religieux, on s'est fait une coutume, & dans plusieurs même une obligation expresse & une régle, de vacquer une fois chaque année, pendant un certain nombre de jours, aux exercices de la Retraite. Afin de s'y laisser moins distraire, on s'interdit tout entretien & tout commerce, non seulement au-dehors, mais dans l'intérieur de la Communauté. On inter-

rompt ſes emplois ordinaires, & l'on ne ſe réſerve d'autre ſoin que de s'occuper de Dieu & de ſoi-même.

C'eſt dans ce ſilence & ce dégagement entier de toutes les occupations humaines, que l'Ame comme rendue à elle-même, peut avec plus de liberté s'élever à Dieu, & qu'elle ſe trouve en état de méditer avec plus de réflexion les vérités éternelles. Elle rappelle en la préſence du Seigneur toutes ſes années. Elle reconnoît devant lui ſes égaremens, elle en découvre les principes, elle y cherche les remédes; & après avoir pleuré ſes lâchetés & ſes tiédeurs paſſées, elle forme des réſolutions, & prend de ſolides meſures pour l'avenir.

Dieu de ſa part ne lui manque pas: dès qu'avec le ſecours de ſa grace une ame s'eſt miſe en diſpoſition de l'écouter & de lui répondre, c'eſt alors qu'il ſe fait entendre & ſe fait ſentir à elle par des plus intimes communications. Lumiéres, inſpirations, attraits,

goûts ſpirituels, il n'y épargne rien. Il lui repréſente ſes devoirs, il lui reproche ſes infidélités. Il lui donne des vûes de perfection toutes nouvelles, il l'encourage à les ſuivre, lui en ſuggère les moyens, & par l'ardeur dont il l'anime, lui en adoucit toutes les difficultés.

Il eſt rare avec cela qu'une Communauté vienne à dégénérer de ſon premier eſprit, & à le perdre : car la Retraite eſt un des préſervatifs les plus aſſûrés contre les abus qui s'y pourroient gliſſer. Ou ſi peut-être la fragilité humaine, dont on n'eſt exempt nulle part, y ouvre l'entrée à quelque relâchement, du moins n'eſt-il pas aiſé qu'ils y faſſent beaucoup de progrès, ni qu'ils y paſſent en habitude, parce que la Retraite eſt une des reſſources les plus infaillibles pour en arrêter le cours & en empêcher la preſcription.

Et il faut auſſi convenir qu'il n'eſt rien de plus touchant, ni rien de plus propre à faire impreſſion, ſoit ſur l'eſ-

prit, ſoit ſur le cœur, que les grands ſujets dont on s'entretient dans une Retraite. Ce qui doit même leur donner une force & une vertu toute particuliére, c'eſt l'enchaînement & l'ordre des méditations. L'une conduit à l'autre, & celle-ci ſoutient celle qui la ſuit. Ainſi après une mûre conſidération de notre derniére fin dans l'éternité, qui eſt Dieu, & de notre fin prochaine en ce monde, qui eſt la ſanctification de notre ame ſelon l'état où Dieu nous a appellés : on comprend ſans peine les dommages infinis que le péché nous cauſe en nous éloignant de ces deux termes. On l'enviſage comme le ſouverain mal, puiſqu'il s'attaque au ſouverain Etre, & qu'il nous prive de notre ſouverain bien. On en conçoit de l'horreur; & de quelque maniére qu'on le regarde, ou dans ſa nature, ou dans ſes circonſtances, ou dans ſes effets, il paroît également difforme & digne de haine.

De cette vûe du péché naiſſent les ſentimens de componction & de re-

pentir. Dans le regret qui la preſſe, l'ame s'humilie, ſe confond, a recours à Dieu, & penſe à ſe rapprocher de lui par un prompt retour. Pour s'exciter de plus en plus à la pénitence, elle ajoûte aux puiſſans motifs dont elle eſt déja touchée, les idées effrayantes de la mort, du jugement, de l'enfer. Enfin, l'exemple de l'enfant prodigue, qu'elle ſe remet devant les yeux, achéve de la déterminer; & le voyant ſi favorablement reçû de ſon Pere, elle en tire tout à la fois une double leçon, & de ce qu'elle doit faire pour trouver grace auprès de Dieu, & de ce qu'elle peut eſpérer d'un ſi bon maître & de ſon infinie miſéricorde.

Ce ne ſont là néanmoins encore que les premiéres démarches; & ce ſeroit peu de revenir à Dieu, ou ce ſeroit n'y revenir qu'imparfaitement, ſi ce n'étoit dans le deſſein de s'adonner à la pratique des vertus, & de tendre à toute la perfection que Dieu demande de nous. Voilà pourquoi l'on ſe propoſe enſuite Jeſus-Chriſt pour gui-

de & pour modéle. Après avoir trop long-tems vécu ſous l'eſclavage des ſens, on ſe range, pour ainſi parler, ſous l'étendart & ſous l'empire de cet Homme-Dieu. Car toute notre ſainteté conſiſte à le ſuivre; & nous ne ſommes parfaits, qu'autant que nous marchons ſur ſes traces, & que nous portons ſes livrées & ſon image.

L'Ame donc n'eſt plus déſormais attentive qu'à le contempler & qu'à l'étudier. Depuis le moment de ſon Incarnation divine, elle le ſuit dans les principaux myſtères de ſa vie cachée, de ſa vie agiſſante, de ſa vie ſouffrante, de ſa vie glorieuſe; & dans chacun de ces myſtères elle trouve de quoi s'inſtruire, & ſur quoi ſe former. De l'un elle apprend l'humilité, de l'autre la pauvreté, d'un autre l'obéiſſance, de celui-là le mépris & la fuite du monde, de celui-ci l'amour du prochain & la charité. Tellement que de vertu en vertu, comme de dégré en dégré, elle s'avance juſqu'à ce pur amour de Dieu par où elle finit, & qui eſt l'ac-

compliſſement de toute juſtice.

Voilà le plan de cette Retraite, & la liaiſon des ſujets qui la compoſent. C'eſt à S. Ignace, fondateur de la Compagnie de Jeſus, que nous ſommes redevables de cette excellente méthode ; ou plûtôt c'eſt à Dieu que nous la devons, puiſque c'eſt de Dieu qu'il l'avoit reçûe lui-même. Les perſonnes religieuſes trouveront ici cet avantage, que chaque ſujet y eſt traité d'une maniére conforme à leur état. Ce n'eſt pas que les autres Retraites qui ont paru juſques à préſent & qui n'ont rien de particulier à l'état religieux, ne puiſſent d'ailleurs leur être utiles : mais après tout, comme la Religion leur impoſe des devoirs propres, & les engage à des obſervances plus étroites & plus parfaites, on ne peut douter qu'une Retraite & des méditations ſpécialement à leur uſage, ne leur ſoient encore beaucoup plus convenables & plus profitables.

Ce n'eſt pas non plus que les perſonnes engagées dans le monde ne puiſ-

ſent tirer du fruit de ces méditations, ni que cette Retraite ne leur convienne en aucune ſorte. Les vérités du Chriſtianiſme ſont toujours les mêmes dans le fonds & pour tous les états. Il n'y a de différence que dans l'application, & chacun peut ſe la faire à ſoi-même ſelon la ſituation préſente & la diſpoſition de ſa vie. A quoi l'on peut ajoûter, qu'au milieu même du monde il y a un grand nombre d'ames vertueuſes, qui plus réguliéres & plus ferventes que le commun des Chrétiens, pratiquent la plûpart des exercices de la profeſſion religieuſe, & ſe propoſent d'en acquérir, autant qu'il leur eſt poſſible, ou d'en imiter la perfection.

Mais malgré les avantages de la Retraite, on eſt du reſte obligé de reconnoître qu'elle devient quelquefois aſſez infructueuſe, & qu'on n'en voit pas tous les bons effets qu'elle eſt capable de produire. La raiſon eſt que nous n'y apportons pas toute la préparation néceſſaire, ou de l'eſprit, ou du cœur. Car ſuivant les régles or-

dinaires, Dieu n'agit en nous qu'autant que le cœur & l'esprit sont bien disposés; & c'est pour cela que l'Ecriture nous avertit, avant que d'aller à l'oraison, de rentrer en nous-mêmes & de préparer notre ame.

Le point le plus essentiel de cette préparation, & celui qui renferme tous les autres ou dont ils dépendent, est une intention droite & une vraie volonté d'apprendre à se bien connoître, & de travailler de bonne foi à se renouveller selon Dieu, & à se perfectionner. Sans cela, il y a peu à compter sur une retraite; & hors quelques mouvemens de dévotion qui passent & qui ne vont à rien, on en sort tel qu'on y est entré. *Si vous cherchez le Seigneur, cherchez-le.* Cette expression du Prophéte nous donne assez à entendre, combien nous devons nous défier de nos prétendues bonnes volontés, & que rien n'est plus sujet à l'illusion. Souvent on cherche Dieu, ou l'on se flatte de le chercher, quoique l'on ne le cherche pas véritablement;

& ſouvent on penſe vouloir être à lui, lorſqu'en effet on ne le veut pas.

Cet avis eſt général : mais il ne faut point craindre de dire que là-deſſus on eſt encore plus expoſé à ſe tromper ſoi-même dans les maiſons religieuſes, que parmi les gens du monde. Car quand un homme, une femme du monde ſe dérobent à leurs affaires temporelles, & viennent à certains tems ſe retirer dans la ſolitude, il n'y a guère lieu de croire qu'ils n'y ſoient pas conduits par l'Eſprit de Dieu & par la ſeule vûe de leur ſalut, puiſqu'ils n'ont ni régle, ni devoir indiſpenſable, ni aucune conſidération humaine qui les y obligent. Mais il n'en eſt pas de même à l'egard d'une Communauté religieuſe, où l'uſage de la Retraite eſt établi. C'eſt une obſervance dont on n'eſt pas maître de s'exempter, ou c'eſt au moins une coutume à laquelle on ne ſçauroit manquer ſans une eſpéce de ſcandale. D'où il arrive plus aiſément, que le motif des retraites qu'on fait, ſoit autant la né-

ceſſité, la bienſéance, l'exemple, qu'un déſir ſincère de changer & de ſe réformer.

On ne peut donc trop s'éprouver avant la Retraite, ni trop s'exciter à ce déſir ſolide d'un ſaint renouvellement de ſoi-même. Aſſez de réflexions ſe préſentent, dont chacune eſt capable de l'allumer. Le peu de bien qu'on a fait, celui qu'il y a dans la ſuite à faire, l'excellence de ſa vocation, le danger d'une vie toujours lâche & imparfaite, un âge peut-être avancé & où il faut ſonger à mourir : toutes ces penſées & d'autres que Dieu inſpire, ſont de fortes raiſons pour ſe réveiller de l'aſſoupiſſement où l'on eſt, & pour entreprendre les exercices ſpirituels dans un ferme deſſein de ſe les rendre auſſi ſalutaires qu'ils le peuvent être.

C'eſt de cette premiére diſpoſition que ſuivront toutes les autres. Touché de ce ſentiment, on n'omettra aucune des pratiques, ni aucun des réglemens qui ſont marqués. On gardera un ſilence exact. On éloignera de ſon

esprit tous les objets qui le pourroient dissiper, & l'on en détournera ses sens. On donnera à chaque exercice, son heure, sa place, tout le soin & toute l'application qu'il requiert. On s'abandonnera à la grace, & l'on ne refusera rien à Dieu, quoi que ce puisse être, & quelque effort qu'il en doive coûter.

Ce ne sera pas en vain. Dieu recherche même ceux qui le fuient : que fera-t-il pour une ame qui le désire & qui vient à lui ? Il pourra peut-être la faire passer d'abord par quelque épreuve, & la laisser pour quelque tems dans une sécheresse de cœur, où elle demeurera sans goût & sans onction. Rien ne l'attachera, ni ne l'affectionnera. Au contraire, elle tombera dans l'abattement & dans un ennui qui la rebuttera. C'est sans doute un état pénible, & l'on a besoin alors de courage pour se soutenir. Mais quand on sçait persévérer, & que sans se relâcher un seul moment, on attend en patience la rosée du ciel, Dieu

ſouvent la fait deſcendre avec une telle abondance, qu'on en eſt tout pénétré. Les nuages peu à peu ſe diſſipent, & les plus pures clartés ſuccédent aux plus épaiſſes ténébres. On en peut croire une infinité de perſonnes qui l'ont expérimenté, & qui en portent témoignage. Combien ont commencé la retraite avec une froideur & une indifférence qui les affligeoit & les déſoloit; mais l'ont finie dans des tranſports de dévotion qui les raviſſoient, & y ont goûté les plus ſenſibles conſolations?

Ce qui eſt d'autre part à craindre, & de quoi l'on doit ſe garantir comme du piége le plus ſubtil, c'eſt de faire trop de fond ſur ces ſortes de ſenſibilités, & de meſurer par-là le fruit de la Retraite. Les plus tendres affections & les mouvemens les plus animés dans la méditation, ſont peu de choſe, ſi l'on ne va pas plus loin & qu'on ne les réduiſe pas à la pratique. Car c'eſt la pratique qui ſanctifie, & tous les Maîtres de la vie intérieure n'ont ja-

mais beaucoup estimé de simples sentimens, quelque relevés & quelque dévots qu'ils fussent, à moins qu'on ne les accompagnât de saintes & de fortes résolutions. Ils ne se contentent pas même de cela : mais dans les résolutions qu'on prend, ils veulent que sans se borner à des propositions vagues & indéterminées, on en vienne au détail : par exemple, qu'on s'applique à tel défaut, où l'on se reconnoît plus sujet ; & que pour le corriger, on se propose d'user de tel moyen qu'on sçait être plus sûr & plus efficace. Quelques-uns encore conseillent de marquer sur le papier ce qu'on a ainsi résolu & promis à Dieu, afin de se le représenter de tems en tems, & de se l'opposer à soi-même, comme la condamnation de ses infidélités & de ses rechûtes.

Ceci suffit pour concevoir quelque idée de la Retraite, & de la conduite qu'on y doit tenir : mais pour en être mieux instruit, il n'y a qu'à voir la premiére méditation qui est à la tête de

cette Retraite & qui y ſert comme d'entrée. Quoi qu'il en ſoit, on en apprendra plus par l'uſage que par toutes les inſtructions. Car voilà ſurtout le caractère des choſes de Dieu : on en connoît plus par ſoi-même dans l'exercice, que les paroles des plus grands Maîtres n'en peuvent enſeigner.

Le Pere Bourdaloue étant accoutumé à parler ſolidement ſur toutes les matiéres qu'il traitoit, & à les développer dans toute leur étendue, on ne ſera point ſurpris que la plûpart de ces méditations & des conſidérations qu'il y a jointes, ſoient un peu longues : mais chacun pourra choiſir ce qui lui ſera propre, & s'y arrêter. Outre qu'il y a pluſieurs perſonnes, qui, pour fixer leur imagination naturellement vive & prompte à s'échapper, ſont bien-aiſes d'avoir un livre dont la ſeule lecture, avec quelques retours ſur eux-mêmes, puiſſe utilement les occuper pendant tout le tems de l'oraiſon.

De plus, comme le Pere Bourda-

loue étoit fait aux maniéres de la Chaire, il a mis au commencement de chaque méditation un texte de l'Ecriture, qui en exprime le ſujet. Enfin, s'il conſerve toujours ſon eſprit de Prédicateur; qu'il s'explique avec toute la liberté de l'Evangile ſur les manquemens & les imperfections ordinaires dans les Communautés religieuſes, les gens du monde ne peuvent raiſonnablement s'en prévaloir contre l'état religieux. On ſe porte par-tout ſoi-même & l'on a par-tout ſes foibleſſes; mais avec cette différence entre le Religieux & l'homme du ſiécle, que les foibleſſes de l'un ne vont point à beaucoup près aux déſordres & aux excès de l'autre. Ce qui paroît repréhenſible dans un Religieux, ſeroit à peine remarqué dans un ſéculier. On lui en feroit même quelquefois une vertu; & tel paſſeroit dans le monde pour un Saint, s'il vouloit ſeulement s'aſſujettir à vivre dans ſa condition, autant qu'elle le lui permet, comme vit dans le cloître le religieux le moins fervent.

Approbation de M. l'Abbé ROBUSTE, *Docteur de la Société de Sorbonne, & Censeur Royal des Livres.*

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Ouvrage intitulé : *Exhortations & Retraite spirituelle à l'usage des Communautés Religieuses, du Pere Bourdaloue, de la Compagnie de Jesus.* On y trouvera cette profondeur & cette force de raisonnement, qui forment le caractère de l'éloquence mâle du Pere Bourdaloue. Quelque rebelle & quelque opiniâtre qu'on puisse être, il faut se rendre & s'avoüer absolument convaincu. Ce grand homme ne connoît d'autres beautés, que celles qui naissent de la vérité. Le vrai seul, habilement développé & fidélement mis dans son jour, voilà ses charmes qui enlévent & qui soumettent. Toutefois l'autorité du vrai présenté parfaitement, ne lui donne rien d'impérieux. Ce qu'il expose est accompagné d'autant de simplicité, que de solidité. Son exactitude est encore admirable : cette éloquence si vive, si sublime, si rapide est toujours jointe à la précision la plus scrupuleuse de l'Ecole. C'est de quoi on aura une nouvelle preuve dans ces Exhortations & dans cette Retraite spirituelle du Pere Bour-

daloue. Le nom seul de leur Auteur suffit pour faire leur éloge, & elles seules suffiroient pour faire l'éloge de leur Auteur. A Paris, le 15 Octobre 1721.

ROBUSTE.

Permission du R. P. Provincial.

JE soussigné Provincial de la Compagnie de Jesus, dans la Province de France, permets au Pere François Bretonneau de la même Compagnie, de faire imprimer un Livre qu'il a revû, & qui a pour titre : *Retraite spirituelle, à l'usage des Communautés Religieuses, par le Pere Bourdaloue, de la Compagnie de Jesus* : lequel Livre a été lû & approuvé par trois Théologiens de notre Compagnie. En foi de quoi j'ai signé la présente permission. A Paris, ce premier Décembre 1720.

XAVIER DE LA GRANDVILLE.

RETRAITE SPIRITUELLE.

MEDITATION POUR LA VEILLE DE LA RETRAITE.

Ducam eam in solitudinem, & loquar ad cor ejus. *Ose. c. 2.*

Je la conduirai dans la solitude, & là je lui parlerai au cœur.

PREMIER POINT.

C'Est Dieu qui m'appelle à cette Retraite : c'est lui qui m'en a inspiré le dessein ; & la résolution que j'ai prise de m'éloigner pour quelque tems de tout commerce, & de me tenir dans

la ſolitude, n'a pû être qu'un effet de ſa grace. Je dois donc ſuivre le mouvement de cette grace, & en faire tout l'uſage que Dieu veut que j'en faſſe pour ma converſion.

C'eſt une grace de prédilection par rapport à moi : car Dieu ne la fait pas à tout le monde. Combien de mondains & de mondaines vivent dans le déſordre du péché, & dans un profond oubli de Dieu, ſans penſer jamais à rentrer ſérieuſement en eux-mêmes : ce qui ſeroit néanmoins le ſouverain reméde de leurs maux, & peut-être l'unique reſſource de leur ſalut ? Dieu uſe envers moi d'une miſéricorde toute ſpéciale. Avec quelle attention & quel ſoin dois-je ménager une grace ſi précieuſe ?

C'eſt peut-être la derniére retraite de ma vie, que je vais commencer. Si je le ſçavois, quel zéle, quelle ferveur, y apporterois-je ! Combien en ai-je fait d'inutiles, & qui n'ont produit en moi aucun changement ! Mais il faut que celle-ci répare les défauts de toutes les autres, & qu'elle achéve dans mon ame l'œuvre de Dieu. Enfin, c'eſt Dieu lui-même qui m'y conduit, & qui veut m'y ſervir de guide. Jeſus-Chriſt qui étoit le Saint des Saints, fut conduit par l'Eſprit

de Dieu dans le désert : voilà le modéle que je dois me proposer dans ma retraite, si je veux que ce soit pour moi une retraite salutaire, une retraite dont le succès réponde au besoin que j'en ai, & à ce que Dieu attend de moi. La faire par coutume, la faire parce que c'est dans mon état un devoir commun dont je ne puis me dispenser, c'est ce qui m'est arrivé plus d'une fois, & de-là vient que j'en ai si peu profité. Il faut que j'y entre par le même esprit, & dans le même esprit que Jesus-Christ y entra.

SECOND POINT. Dieu qui veut me sanctifier, m'appelle à la solitude intérieure, encore plus qu'à la solitude extérieure. Car l'extérieure sans l'intérieure n'est de nul effet. Ainsi je dois, pendant ces saints jours, me séparer absolument d'esprit & de cœur, de tout ce qui pourroit me distraire & me détourner de Dieu. Je dois me comporter comme s'il n'y avoit dans le monde que Dieu & moi : en sorte que je m'occupe uniquement de lui, & que je puisse m'écrier avec l'Epouse des Cantiques : *Mon bien-aimé est à moi, & je suis à lui.* Cant. c. 2. Loin de moi toute autre pensée, quelque bonne qu'elle fût d'ailleurs, & quelque apparence de

bien que je crusse y appercevoir. Ce bien qui me partageroit, cesseroit pour moi d'être bien.

Dieu veut être seul avec moi, parce qu'il veut me parler au cœur; & par conséquent il faut que mon cœur soit vuide du monde. Non pas seulement de ce grand monde qui est hors de moi, & avec lequel je n'ai presque nul rapport; car à peine le connois-je depuis que je l'ai quitté, & à peine me connoît-il; mais de ce petit monde qui m'environne, & qui se trouve même dans la religion; de ce petit monde qui est en moi, & qui fait partie de moi-même; de ce petit monde qui sont mes passions, mes inquiétudes, mes curiosités, mes attaches. Tant que mon cœur sera plein de ce petit monde, ni Dieu ne me parlera point, ni je ne serai point dans la disposition de l'écouter.

Malheur à moi si je portois ce petit monde jusques dans le sanctuaire de la solitude; c'est-à-dire, si j'entrois dans la retraite avec un esprit dissipé, ou un cœur immortifié! Or il ne faut pour cela qu'un vain désir, qu'un chagrin, qu'une aversion, qu'une jalousie secrette, qu'une amitié trop humaine. Malheur à moi, si par-là je me rendois incapable des com-

munications & des entretiens que je dois voir avec mon divin Epoux! Car dès-là, quelque édifiante que parût ma retraite, e n'y trouverois pas Dieu, parce que Dieu ne m'y trouveroit pas dans ce parfait recueillement où doit être une ame qui veut converser avec lui. Puisqu'il se dispose à me parler, & à me parler au cœur, je dois de ma part me mettre en état de lui pouvoir dire : ou comme David, *J'écouterai*, mais avec réflexion & avec respect, *ce que le Seigneur me dira*, ce qu'il m'inspirera, ce qu'il me reprochera; ou comme Samuel : *Parlez, Seigneur, parce que mon ame est attentive à vous écouter.* Je dois, à l'exemple de Marie sa sainte Mere, recueillir & conserver dans mon cœur toutes les paroles par où il me fera entendre intérieurement ses intentions.

Psalm. 84.

1. *Reg.* c. 3.

TROISIÉME POINT. La fin de ma retraite, ne doit pas être de goûter le repos de la solitude. Ce repos est saint : mais ce n'est pas assez, & il y a un avantage plus solide qu'il y faut chercher. Il n'est permis de dire dans le même sentiment que le Prophéte Royal : *Qui me donnera des aîles comme celles de la colombe, afin que je prenne mon vol, & que*

Psalm. 54.

je me repoſe dans le ſein de Dieu! Mais il ne m'eſt pas permis de borner là mes vûes & mes déſirs. Je dois enviſager dans ce repos quelque choſe de meilleur & de plus néceſſaire que ce repos même. La fin de ma retraite ne doit pas non plus être d'y employer plus de tems à l'oraiſon, d'y faire plus de communions, plus de lectures, plus d'auſtérités. Tout cela, ce ſont d'excellens moyens, dont je puis, & dont je dois me ſervir; mais ce n'eſt pas la fin que je me dois propoſer. Mon erreur a ſouvent été de confondre en ceci les moyens avec la fin, & de m'imaginer que j'avois fait une bonne retraite, parce que je m'étois réguliérement acquitté de ces exercices.

Mais la fin de ma retraite doit être de réformer ma vie; de me bien connoître moi-même, & les deſſeins de Dieu ſur moi; de découvrir une bonne fois le fond de mes diſpoſitions, de mes imperfections, de mes mauvaiſes habitudes; de régler toute ma conduite, toutes mes actions, tous mes devoirs; de me renouveller dans l'eſprit de ma vocation; en un mot, de me changer, & de devenir, comme dit ſaint Paul, *une nouvelle créature de Jeſus-Chriſt.* Car ſi la retraite que j'entreprends n'aboutit là,

2. *Cor.* c. 5.

& si j'en sors sans avoir rien corrigé de mes défauts ordinaires, en vain y aurois-je eu tous les sentimens de la dévotion la plus affectueuse, ce ne seroit qu'une illusion pure. Il s'agit de me convertir, & non de raisonner, ni de contempler. Cependant cette fin conçue de la sorte, est encore trop générale & trop vague. Il faut, afin qu'elle soit plus efficace, qu'elle soit déterminée à quelque chose de plus marqué ; & c'est à moi d'examiner devant Dieu, quelle doit être pour moi la fin particuliére de cette retraite : par exemple de me réformer dans l'observation de mes régles ; de me réformer en ce qui regarde la charité, l'humilité, la mortification. Ainsi du reste.

CONCLUSION. Eclairez-moi, mon Dieu, dans le choix que je dois faire de cette fin ; & donnez-moi tous les secours nécessaires pour y parvenir. Puisque c'est vous qui m'attirez dans la solitude, faites-moi connoître la perfection où vous m'appellez, & les voies que j'ai à prendre pour y arriver. Ne permettez pas que cette retraite, qui a été pour tant de pécheurs un moyen de conversion, devienne pour moi, si je n'en retirois aucun fruit, un sujet de condamnation.

Que voulez-vous que je faſſe, ô mon Dieu ? Car c'eſt à vous de me preſcrire à quoi je dois ſpécialement travailler durant ces jours de retraite, qui ſont des jours de ſalut : & c'eſt à moi, quoi qu'il m'en coûte, de retrancher tous les obſtacles qui pourroient m'empêcher d'accomplir vos ordres & de ſeconder vos adorables deſſeins, quand je les aurai connus. Il me ſemble, Seigneur, que mon cœur y eſt diſpoſé ; & qu'en commençant cette retraite, je pourrai avec une humble confiance, me rendre devant vous le même témoignage que votre Prophéte : *Mon cœur eſt prêt, mon Dieu, mon cœur eſt prêt.* Mais peut-être que je me flatte, & qu'il y a encore dans mon cœur de ſecrets replis d'amour-propre & d'attachement à moi-même. Aidez-moi, Seigneur, à les développer. Achevez de préparer ce cœur qui veut vous être ſoumis, & qui ne ſe ſépare aujourd'hui du commerce des créatures, que pour mieux recevoir les impreſſions de votre grace & de votre eſprit.

Pſalm. 56.

PREMIER JOUR.

PREMIÉRE MÉDITATION.

De la fin de l'Homme.

Notum fac mihi, Domine, finem meum. *Psalm.* 38.

Seigneur, faites-moi connoître ma fin.

PREMIER POINT. POURQUOI Dieu m'a-t-il créé ? pour le connoître, pour l'aimer, pour le glorifier en cette vie, & pour le posséder en l'autre. Voilà ma fin. Je ne suis point dans le monde, pour y établir une fortune temporelle. Je n'y suis point, pour y acquérir de la réputation & de l'estime. Je n'y suis point, pour y vivre agréablement & à mon aise. Tout cela n'est point ma fin, ni ne le peut être. J'y suis pour y chercher Dieu, pour y servir Dieu, pour y accomplir les volontés de Dieu. *En cela,* dit le Sage, *consiste l'homme, & tout l'homme.* *Eccles.* c. 12.

Grande vérité, sur laquelle roulent toutes les autres vérités ! C'est néanmoins cette vérité, que je n'ai pas connue jusques à présent, ou du moins que je n'ai jamais bien approfondie. Tellement que j'ai vécu comme si je ne la connoissois pas. Car au lieu que j'étois créé pour Dieu, par un abus énorme de ma raison, je n'ai vécu que pour moi-même, je n'ai pensé qu'à moi-même, je n'ai été occupé que de moi-même, j'ai rapporté tout à moi-même : en un mot, je me suis regardé, comme si j'eusse été moi-même ma fin. Ne suis-je pas obligé d'en convenir ? Tel est donc l'affreux aveuglement dans lequel j'ai passé ma vie, ou la meilleure partie de ma vie. Si j'avois bien connu ma fin, & si je l'avois toujours eue devant les yeux, toute ma vie auroit été sainte. D'où sont venus mes égaremens, mes rélâchemens, mes déréglemens ? de ce que j'ai oublié cette fin. De ce que mille fois & dans des occasions essentielles, j'ai négligé de faire cette réflexion si salutaire, quelle est ma fin? De ce que dans les affaires capitales, où la sagesse chrétienne me devoit conduire, je n'ai pas envisagé ma fin. C'est-là ce qui m'a perdu.

Non-seulement Dieu est la fin de ma

création & de mon être en général, mais de toutes mes actions en particulier. Car il n'y en a pas une, qui par la raison que j'ai été créé pour Dieu, ne doive aussi être pour Dieu. Saint Paul n'en a pas excepté les actions mêmes les plus indifférentes & les plus basses. *Soit que vous mangiez*, dit-il, *soit que vous buviez, faites tout pour Dieu.* Que s'ensuit-il de là? Que tout ce que j'ai fait dans ma vie pour une autre fin que pour Dieu, sans parler du désordre & du péché qui s'y rencontroit, n'a été pour moi devant Dieu de nul mérite. Quand j'aurois fait les actions les plus éclatantes, quand j'aurois fait des miracles, Dieu n'en ayant point été la fin, tout cela n'est que vanité, & que vanité des vanités. *Ils se sont détournés de leur fin*, disoit le Prophète, *& dès-là ils sont devenus inutiles*, ou plutôt, tout leur est devenu inutile. N'est-ce pas là mon état, & puis-je assez le déplorer? 1. Cor. c. 10. Psalm. 52.

SECOND POINT. Ce qui doit fortement m'exciter à tendre sans cesse vers ma fin, c'est qu'il n'en est point de plus excellente. Dieu lui-même n'en a pas une plus noble, puisqu'il est lui-même sa fin. De toute éternité il se connoît,

il s'aime, il forme des desseins pour sa gloire, & il les exécute dans le tems. Or en cela il m'a créé à son image & à sa ressemblance: car il m'a donné un entendement pour le connoître, une volonté pour l'aimer, un corps & une ame pour le glorifier. J'ai donc, en vertu de ma création, une fin aussi sublime que
Job.c.7. Dieu. *O Seigneur*, s'écrioit le saint patriarche Job, *qu'est-ce que l'homme, pour mériter que vous l'ayez exalté de la sorte?* Reconnois, mon ame, reconnois ta dignité, non pas pour en concevoir un vain orgueil, mais pour rendre à Dieu l'hommage d'une profonde adoration, & pour lui offrir le juste tribut de tes loüanges. Au contraire, quand j'agis pour une autre fin que pour Dieu, je m'avilis, je me dégrade, je renonce à l'honneur que j'avois d'être fait pour Dieu, & pour Dieu seul. Quand je me recherche moi-même, par une juste punition de Dieu, je me trouve moi-même, & en me trouvant moi-même, je
Psalm. ne trouve que le néant. *L'homme a*
48. *oublié Dieu, & en l'oubliant il s'est méconnu, & par-là il est devenu non-seulement semblable aux bêtes*, mais de pire condition que les bêtes. Car au moins les bêtes, quoique privées de raison, agissent

elles conformément à leur fin, & Dieu est toujours leur fin; au lieu qu'il n'est plus la mienne, quand je suis assez aveugle & assez insensé, pour m'en proposer une autre que lui.

Point encore de fin plus nécessaire, soit par rapport à Dieu, soit par rapport à moi. Nécessaire par rapport à Dieu: car Dieu ne seroit pas Dieu, s'il m'étoit permis d'agir pour une autre fin que pour lui. Il cesseroit d'être Dieu, si je pouvois avoir droit de former la moindre pensée, de dire la moindre parole, de faire la moindre action, sans la rapporter à lui. Cependant il ne suffit pas qu'il soit ma fin par la nécessité de son être: il faut qu'il le soit, & il veut l'être par mon choix. Voilà ce qui fait sa gloire. Voudrois-je la lui disputer? Nécessaire par rapport à moi: car il n'y a que Dieu qui puisse me rendre heureux, & par conséquent qui puisse être ma fin. *Vous m'avez fait pour vous, Seigneur*, disoit saint Augustin, *& mon cœur sera toujours dans l'agitation & dans le trouble, jusqu'à ce qu'il se repose en vous.* Quoi que le monde fasse pour moi, il ne me contentera jamais. Je ne l'ai que trop éprouvé, pour n'en être pas convaincu. Il me faut quelque chose de plus que le monde, & *Augus.*

je ne ſerai raſſaſié que lorſque je poſſéderai mon Dieu.

TROISIEME POINT. Tout, hors le péché, peut me conduire à ma fin. Il n'y a point de créature dans l'univers, qui ne m'aide à connoître Dieu, qui ne me découvre quelque perfection de Dieu, & qui ne doive m'inſpirer de l'amour pour Dieu. Il n'y en a donc pas une qui ne puiſſe être, & qui ne ſoit actuellement un moyen pour m'élever à Dieu. Les cieux, les aſtres, les élemens, tout m'annonce un Dieu; enſorte que je ſuis inexcuſable, ſi le connoiſſant, je ne réponds pas à l'obligation étroite où je me trouve de le glorifier comme Dieu. Eſt-il poſſible, Seigneur, qu'il y ait eu des mondains aſſez infidéles, pour ne vouloir pas écouter cette voix de toute la nature? Votre Apôtre néanmoins me l'apprend: mais auſſi m'aſſûre-t-il, que par un juſte jugement vous les avez tous livrés à leur ſens réprouvé. Que ſeroit-ce de moi, ſi jamais vous veniez à m'abandonner ainſi moi-même?

Quoi qu'il en ſoit, je dois, dans l'ordre de la providence, regarder tout ce qui m'arrive, comme un moyen, dont Dieu veut que je me ſerve, pour arriver

à la fin qu'il m'a marquée : prospérité, adversité, santé, maladie, pauvreté, commodité, mépris, honneur, joie, affliction: *Car nous sçavons*, dit saint Paul, *que tout cela contribue au bien de ceux qui aiment Dieu* : parce qu'il est vrai que tout cela, si je suis fidéle à la grace, me porte à Dieu, m'attache à Dieu, me soumet à Dieu, me force de recourir à Dieu. Et en effet, Dieu a conduit ses élûs par toutes ces différentes voies ; & toutes ces voies différentes, dans l'usage qu'en ont fait les Saints, ont également servi à leur prédestination. Dans tous ces événemens, quoique contraires, ils ont trouvé le Royaume de Dieu, qui étoit leur fin. Rom. c. 8.

Or voilà ce que je n'ai point assez connu : l'utilité de tout cela, & les desseins de Dieu en tout cela. Ou si je l'ai connu d'une connoissance stérile & de spéculation, voilà ce que j'ai pleinement ignoré dans la pratique. Car malgré les desseins de Dieu, j'ai abusé de tout cela : de la santé, pour vivre au gré de mes passions ; de l'infirmité, pour mener une vie lâche ; des afflictions, pour murmurer ; de la joie, pour me dissiper ; de la prospérité, pour m'énorgueillir ; de l'adversité, pour m'abbattre. Quel renversement de l'ordre de Dieu ! Quelle infidélité à

sa providence ! Quel oubli de mes propres intérêts ! Je ne dois donc désormais user des créatures, que pour arriver à ma fin : c'est-à-dire, que je ne dois les estimer, les désirer, les rechercher, qu'autant qu'elles peuvent m'approcher de Dieu, & me tenir uni à Dieu. Si je les regarde autrement, elles se tournent contre moi, & pour venger à mes dépens le Dieu qui les a créées, bien loin de m'être utiles & profitables, elles me deviennent pernicieuses & dommageables.

CONCLUSION. Il n'y a que votre grace, ô mon Dieu, qui puisse me tirer du déplorable aveuglement où je vis depuis tant d'années. Faites-moi connoître ce que je suis, & pourquoi je le suis. Donnez-moi une idée vive de la fin où je dois aspirer; une idée qui me fasse agir, qui m'anime, qui me soutienne. Qu'il paroisse dans ma conduite que je suis en effet, non-seulement persuadé, mais touché de cette fin. Que mon unique soin soit de la chercher par tout & en tout ; d'en renouveller tous les jours l'intention & le désir, & de me faire incessamment à moi-même le reproche que Jesus-Christ faisoit à Marthe : *Vous vous embarrassez de bien des choses, & il n'y en a*

Luc. c. 10.

qu'une seule de nécessaire. Or cette seule chose nécessaire, c'est ma fin.

Quant aux moyens, Seigneur, je vous demande cette sainte indifférence, où vous voulez que je sois à l'égard de tout ce qu'il y a dans le monde : biens ou maux, grandeurs ou humiliations, plaisirs ou afflictions. Et que m'importe d'être riche ou pauvre, d'être sain ou malade, d'être mépriſé ou honoré, pourvû que je sois à vous, & que vous soyez éternellement à moi ? Que m'importe par quelle voie je parvienne à ma fin, pourvû que j'y parvienne ? Sainte indifférence, qui me délivreroit de tous les troubles, de tous les chagrins, de toutes les inquiétudes, de toutes les craintes, dont mon attachement aux créatures est la source. Sainte indifférence, qui banniroit de mon cœur toutes les passions dont il est continuellement agité. Sainte indifférence, qui mettroit le calme dans mon ame, & qui seroit déja pour moi une béatitude anticipée.

Ajoûtez, mon Dieu, à cette indifférence une disposition encore plus sainte ; de préférer entre les choses du monde celles que je connoîtrois m'être plus utiles pour m'avancer vers ma fin, à celles que je sçaurai me l'être moins. Car

quoique toutes soient des moyens pour al
ler à vous, il y en a qui m'y conduisent bien
plus sûrement & plus infailliblement; &
quelque horreur naturelle que je puiss
avoir de celles-ci, je ne dois pas hésiter à
leur donner la préférence sur les autres
qui me seroient plus agréables, mais dont
il me seroit plus facile & plus dangereux
d'abuser. Sur-tout aidez-moi à m'établir
& à me fortifier dans la sainte résolution
où je dois être, d'embrasser généralement
& sans réserve tous les moyens, par où
vous voulez que j'arrive à cet unique
nécessaire, qui est ma fin. Car s'il y a un
seul de ces moyens que j'excepte, quand
je prendrois tous les autres, dès-là je ne
voudrois plus sincérement ni efficace-
ment ma fin; & la volonté que j'aurois
d'atteindre à cette fin, ne seroit plus
qu'une velléité & qu'une erreur. Point de
restriction, ô mon Dieu, point de limita-
tion ni de bornes, quand il s'agit d'une
fin aussi essentielle que celle-là. Examen
de mon cœur sur ces trois dispositions.
Suis-je dans cette indifférence parfaite
pour tout ce qui n'est pas Dieu? Suis-je
déterminé à choisir, quoi qu'il m'en coû-
te, les moyens les plus sûrs & les plus
propres pour me conduire à Dieu? Veux-
je les employer tous, & le veux-je bien?

SECONDE MÉDITATION.

De la Fin du Chrétien.

Si quis vult venire post me, abneget semetipsum. *Matth. c. 16.*

Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même.

PREMIER POINT. POURQUOI suis-je Chrétien? Pour servir & honorer Dieu; non plus selon les simples vûes de ma raison, puisque ma raison étant aussi foible, aussi bornée, & aussi obscurcie qu'elle l'est par le péché, elle ne me donneroit pas d'assez hautes idées de Dieu; non plus selon les maximes générales de la Religion: car Dieu demande de moi, comme Chrétien, quelque chose de plus parfait que ce que la Religion en général prescrit à tout homme qui connoîtroit Dieu, & n'auroit que la Foi d'un Dieu. Mais je suis Chrétien, pour servir Dieu, & pour le glorifier selon les régles particuliéres, & selon l'esprit de la Loi de Jesus-Christ. Dieu ne veut plus que je vive selon d'autres régles que celles-là; & tout ce qui n'est pas selon ces régles, n'est plus selon le cœur de Dieu.

En effet, Jesus-Christ n'est venu au monde que pour me faire connoître Dieu, & que pour m'apprendre à honorer Dieu, comme Dieu mérite d'être honoré. C'est pour cela qu'il disoit *Joan. c. 17.* *Mon Pere, j'ai fait connoître aux hommes votre nom.* Moyse avoit appris aux Juifs à honorer Dieu par des sacrifices & des victimes; mais ces sacrifices où l'on n'immoloit que des animaux, n'étoient que l'ombre & la figure du vrai culte que Dieu attendoit de moi. Ces sacrifices étoient infiniment au-dessous de ce que Dieu méritoit. Jesus-Christ est donc venu pour m'enseigner à honorer Dieu en esprit, c'est-à-dire, par le sacrifice de moi-même, & par le renoncement à moi-même.

Divine leçon que cet Homme-Dieu, comme Législateur & comme Maître, m'a faite dans sa propre personne. *Hebr. c. 10.* *Entrant dans le monde, il dit à Dieu: Vous n'avez plus voulu, Seigneur, d'oblation étrangère; mais vous m'avez formé un corps. Les Holocaustes de l'ancienne Loi ont cessé de vous agréer; c'est pourquoi j'ai dit: Me voici, je viens, je m'offre, je me livre à vous.* En un mot, il s'est immolé lui-même, il s'est anéanti lui-même, & cela pour honorer Dieu; mais en même-

ems, pour avoir droit de me dire : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce & qu'il meure à soi-même.* Matth. c. 16.

Voilà, dis-je, pourquoi je suis Chrétien, & c'est uniquement par-là que je me mets en état de rendre à Dieu le véritable hommage que je lui dois. Il faut donc conclure, que si je ne renonce à moi-même, je ne suis Chrétien que de nom ; que si je ne renonce à moi-même, je ne porte le nom de Chrétien que pour ma confusion ; que quoi que je fasse d'ailleurs, si je ne renonce à moi-même, je ne connois pas Dieu, je n'aime pas Dieu, je suis incapable de glorifier Dieu, de la maniére que je le dois connoître, que je le dois aimer, & que je le dois glorifier. C'est dans ce renoncement à moi-même, & dans ce sacrifice de moi-même, que consiste pour moi la religion. Les Juifs pouvoient l'ignorer : mais après la révélation expresse qu'il a plû à Dieu d'en faire au monde par Jesus-Christ, mon ignorance sur ce point seroit mon crime. Ce renoncement est difficile, mais il est nécessaire. Se quitter soi-même, se dépouiller de soi-même, c'est une parole bien dure, selon les sens & selon les inclinations naturelles ; mais c'est une

parole de salut, une parole de vie & de la vie éternelle.

SECOND POINT. En qualité de Chrétien, je dois être conforme à Jesus Christ. Car c'est dans cette vûe, dit saint Paul, que Dieu a choisi ses élûs, les ayant tous prédestinés sur le modéle de son Fils. Y a-t-il entre Jesus-Christ & moi de la conformité? j'ai droit d'espérer en Dieu, & de faire fond sur ses miséricordes. Mais n'y a-t il dans moi nul trait de ressemblance avec Jesus-Christ? quand j'aurois d'ailleurs toutes les perfections des Anges, Dieu ne me reconnoît point, ni ne me compte point au nombre des siens. Quoi qu'il en soit, voilà ma fin & à quoi je dois travailler comme Chrétien : à me faire une copie vivante de Jesus-Christ ; à envisager Jesus-Christ comme l'excellent original sur lequel je dois me former ; à me dire sans cesse en le contemplant, ce que Dieu dit à Moyse : *Voyez, & faites selon le divin exemplaire que vous avez devant les yeux.* *Exod. c. 25.*

En qualité de Chrétien, je dois être revêtu de Jesus-Christ. C'est l'expression dont s'est servi l'Apôtre : *Vous tous qui avez été baptisés en Jesus-Christ,* *Galat. c. 3.*

ous êtes revêtus de Jesus-Christ. Quel onneur pour moi, en me dépouillant u vieil homme, de m'être revêtu du ouveau! Mais quelle honte aussi pour noi, si je n'en suis revêtu qu'extérieurement, & si, faisant profession d'être Chrétien, je n'en ai pas intérieurement l'esprit! Quelle contradiction si, portant e caractère & la marque du sacrement e Jesus-Christ, je n'en ai pas la sainteté, & si dans la pratique je sépare l'un de autre! Quelle monstrueuse hypocrisie, je ne suis Chrétien qu'en apparence, & si devant Dieu j'ai un esprit & un œur tout payen.

En qualité de Chrétien, je dois être ncorporé à Jesus-Christ comme un de es membres; je dois lui être uni comme mon chef. C'est encore la doctrine du int Apôtre: *Ne sçavez-vous pas que vos* 1. Cor. *orps sont les membres de Jesus-Christ?* c. 6. Or entre le chef & les membres il doit avoir de la proportion; & s'il n'y en a oint entre Jesus-Christ & moi, je n'ai lus avec lui cette liaison, qui fait selon Dieu tout mon bonheur & toute ma loire. Ou si je suis, comme chrétien, n des membres de Jesus-Christ, je ne uis, comme indigne chrétien, qu'un de es membres gâtés, qui ne servent qu'à

déshonorer ſon corps myſtique.

Enfin je dois, en qualité de chrétie
vivre de la vie même de Jeſus-Chriſt: c
2. Cor. ſorte que *la vie de Jeſus-Chriſt doit p*
6. 4. *roître* dans toute ma conduite, & mêm
ainſi que me l'enſeigne le Maître des n
tions, *dans ma chair mortelle.* Je ſu
chrétien, pour pouvoir dire comme c
Galat. grand Saint : *Je vis, ou plutôt ce n'eſt pl*
6. 2. *moi qui vis, c'eſt Jeſus-Chriſt qui vit*
moi, & par conſéquent qui penſe en mo
qui parle en moi, qui agit en moi. Puis-
en la préſence de Dieu, ſans me trompe
ſans me flatter, me rendre à moi-mêm
ce témoignage? Voilà toutefois à qu
Dieu m'appelle.

TROISIÉME POINT. Ce n'eſt poi
aſſez pour être parfaitement chrétien
que je ſois dans une ſainte indifférence
l'égard de tout ce qui n'eſt pas Dieu :
faut que je m'attache expreſſément
déterminément aux moyens que Jeſu
Chriſt m'a lui-même marqués, comm
les plus efficaces, les plus infaillibles
& ſuppoſé le choix qu'il en a fait, les plu
indiſpenſables, & même les ſeuls ſuff
ſans pour acquérir la perfection où l
caractère de Chrétien m'engage, & où e
renfermée ma fin. Or ſuivant ce princip

je dois donc sans balancer, préférer la pauvreté, j'entends la pauvreté de cœur, aux biens de ce monde : c'est-à-dire, que je dois m'estimer plus heureux d'être détaché des biens de ce monde, que de les posséder ; plus heureux de les mépriser, que d'en joüir, parce que le détachement & le mépris des biens de ce monde, est le premier moyen que Jesus-Christ m'a proposé pour honorer Dieu.

Suivant ce principe, je dois préférer la vie austère & pénitente à la vie douce & commode ; parce que c'est ainsi que Jesus-Christ l'a jugé lui-même, & qu'il l'a pratiqué. *Au lieu du bonheur même temporel, & de la joie qui lui étoit dûe, il a pris la Croix pour son partage.* Car il venoit, comme Sauveur, établir une religion d'hommes pécheurs, à qui la pénitence étoit nécessaire pour appaiser la justice de Dieu. Il venoit, comme réformateur du monde, en corriger les désordres; & il sçavoit que la vie douce & commode étoit la source empoisonnée de toute la corruption du monde, & qu'au contraire la vie austère & pénitente en étoit le remède souverain. *Heb. c. 12.*

Suivant ce principe, je dois être persuadé de ces maximes si communes dans l'Evangile & si familiéres aux Apôtres :

qu'il ne suffit pas que je porte ma croix, mais qu'il faut que ce soit moi-même qui m'en charge, & qui me l'impose. Qu'il ne suffit pas que je m'y soumette, mais qu'il faut que je l'aime, qu'il faut que je m'en glorifie. Que sans cela je ne puis honorer Dieu, comme Jesus-Christ m'a fait connoître que Dieu veut être honoré. Que si je ne crucifie ma chair, je ne puis appartenir à Jesus-Christ, ni par conséquent à Dieu. Que pour être enfin revêtu de Jesus-Christ, il faut que je sois revêtu de la mortification de Jesus-Christ.

Suivant ce principe, bien loin de fuir l'abjection & l'humiliation, je dois l'accepter, la souhaiter, la demander plus que toutes les grandeurs & que tous les honneurs du monde; puisque c'est le grand moyen que Jesus-Christ a mis en œuvre, pour rendre à Dieu la gloire qui lui avoit été ravie. L'orgueil avoit soulevé l'homme contre Dieu, & il n'y avoit que l'humilité qui pût réparer l'injure faite à Dieu. Moyen excellent, mais moyen indispensablement requis pour trouver grace auprès de Dieu.

CONCLUSION. Voilà, Seigneur, ce que le monde ne connoissoit pas; voilà ce que les sages du monde ne connois-

ſent point encore : mais graces immortelles vous ſoient rendues, de m'avoir révélé de ſi ſublimes & de ſi importantes vérités ! Par-là vous m'avez enſeigné la vraie ſageſſe, en me détrompant des erreurs groſſiéres, dont le monde eſt rempli ſur ce qui regarde ſes faux biens. Par-là vous m'avez guéri des paſſions, dont il eſt, en vûe de ces biens, malheureuſement poſſédé, & cruellement déchiré. Par-là vous m'avez fait goûter le ſolide repos, & vous m'avez fait éprouver la vérité de votre promeſſe : *Apprenez de moi que je ſuis humble de cœur, & vous trouverez le repos de vos ames.* Mais par-là vous m'avez ſur-tout appris à honorer votre Pere, & à lui offrir le culte le plus digne de lui, le plus conforme à ſes inclinations, & le plus capable de me ſanctifier moi-même. Soyez mille fois béni, aimable & adorable Maître, de m'avoir ainſi fait entendre ce que c'eſt que d'être Chrétien ; de m'avoir inſtruit de la fin pour laquelle je le ſuis ; de m'avoir préſcrit les moyens qui doivent me mener à cette fin ; & de m'avoir rendu tout cela, non-ſeulement intelligible, mais ſenſible dans votre ſacrée perſonne. Car j'avois beſoin, & de votre autorité, & de votre exemple, pour bien comprendre *Matt. c. 11.*

tout cela. Il me falloit un auſſi grand modéle que vous, pour m'animer, pour me ſoutenir, & dans la recherche de cette fin ſi contraire à mon amour propre, & dans la pratique de ces moyens ſi directement oppoſés à tous les ſentimens de la nature.

Cependant, ai-je été juſques à préſent bien convaincu de la néceſſité de l'un & de l'autre, je veux dire, de la néceſſité d'aſpirer à cette fin, & d'en prendre les moyens? Tout Chrétien que je ſuis, ai-je vécu dans ce renoncement à moi-même, qui eſt l'abrégé & la fin de la Loi de Jeſus-Chriſt? en m'examinant ſur ces trois moyens, ſans leſquels Jeſus-Chriſt m'a déclaré qu'il n'y a point de ſalut pour moi, que trouverai je? Suis-je pauvre de cœur, Suis-je humble de cœur? Suis-je mortifié & circoncis de cœur? Et ſi je ne le ſuis pas, que ſuis-je donc dans l'idée de Dieu, & qu'eſt-ce que ma vie, ſinon un phantôme de Chriſtianiſme, que Dieu réprouve? Je ne puis, encore une fois, alléguer là-deſſus mon ignorance pour excuſe. Je ne puis plus demander à Dieu, qu'il me donne une connoiſſance certaine de ma fin. Jeſus-Chriſt s'en eſt plus que ſuffiſamment expliqué. Voilà à quoi ſe réduit tout ſon Evangile.

O mon Dieu, que vous répondrai-je un jour, quand vous m'opposerez cet Evangile ? Que puis-je vous répondre dès aujourd'hui, quand cet Evangile & ma conduite s'accordent si peu ? Cet Evangile ne changera jamais : c'est donc à moi de changer ma conduite, & de réformer ma vie.

TROISIÉME MÉDITATION.

De la Fin du Religieux.

Joan. De mundo non estis.
c. 15.

Vous n'êtes plus du monde.

PREMIER POINT. DIEU m'a appellé à l'état religieux, afin que j'y vive séparé du monde, détaché du monde, crucifié pour le monde, & absolument mort au monde. Quatre dégrés, par rapport auſquels je dois me juger moi-même, & me confondre d'avoir juſques à préſent ſi mal répondu à ma vocation.

Ma fin dans l'état religieux, eſt d'y vivre ſéparé du monde, non-ſeulement d'habitation & de demeure, mais d'eſprit & de ſentimens. Il ne me ſuffit pas, pour être religieux, d'en porter l'habit, ni même d'en avoir fait le vœu : il faut que j'en aie l'eſprit. Or il arrive tous les jours que l'eſprit du monde s'introduit juſques dans la religion ; comme par un effet tout contraire, l'eſprit de la Religion ſe communique quelquefois aux conditions les plus engagées

dans le monde. Combien d'ames toutes mondaines dans les Communautés religieuſes ? Ne ſuis-je point de ce nombre ?

Ma fin dans l'état religieux, eſt d'y vivre détaché du monde. Car je ſerois le plus malheureux des hommes, ſi j'étois ſéparé du monde ſans en être détaché ; puiſque dès-là, je n'aurois plus ni les conſolations du monde, ni celles de Dieu. Etre ſéparé du monde, & n'en être pas détaché, ce ſeroit pour moi non-ſeulement le plus grand de tous les malheurs, mais le plus grand de tous les déſordres ; & je pourrois me reprocher alors plus juſtement que ſaint Bernard, que je ſuis la chimère de mon ſiécle. C'eſt-à-dire, que je ne ſuis ni ſéculier, ni religieux : ni ſéculier, puiſque je me ſuis retiré du monde ; ni religieux, puiſque je tiens encore au monde & que je ne l'ai pas tout-à-fait abandonné.

Ma fin dans l'état religieux, eſt d'y être, comme ſaint Paul, crucifié pour le monde. Tellement que ſi malgré ma profeſſion de religieux, j'aime encore le monde, & ſi le monde m'aime encore ; que ſi je me plais encore avec le monde, & ſi le monde ſe plaît encore avec moi ;

que ſi le monde, tout religieux que j
ſuis, ne laiſſe pas de s'accommoder d
mes maximes, & ſi je m'accommod
également des maximes du monde, je n
ſuis plus religieux que de nom. Pour l'ê
tre en effet & en vérité, il faut que j
ſois dans le monde, comme dans un éta
de ſouffrance. Il faut que le monde ſoi
ma croix, comme je ſerai infailliblement
la croix du monde, par la contrariété de
ſentimens & de principes, qui ſe trou-
vera entre lui & moi, dès que je me
comporterai en religieux.

Ma fin dans l'état religieux, eſt de mourir abſolument au monde, & à moi-même : car en vain me flatterois-je d'être mort à tout ce qui s'appelle le monde, ſi je n'étois mort à moi-même. Le monde auquel je dois ſur-tout mourir, eſt en moi. Le monde, qui eſt hors de moi, n'a rien pour moi de dangereux, en comparaiſon de celui que je porte au milieu de moi. Le monde que j'ai à combattre, ce ſont ces trois concupiſcences dont parle ſaint Jean, d'autant plus à craindre pour moi, qu'elles ſont dans moi-même & une partie de moi-même. Etre mort à moi-même dans la religion, c'eſt n'y avoir plus de volonté, plus d'humeur, plus de vûes, ni de pré-

entions humaines. Si tout cela eſt encore en moi, & ſi j'ai encore pour certains intérêts que l'on ſe fait dans la profeſſion religieuſe, des vivacités, des empreſſemens, de la ſenſibilité ; je ne ſuis, ni mort ſelon Jeſus-Chriſt, ni enſeveli avec Jeſus-Chriſt. Ainſi ma religion eſt vaine, & n'eût-il pas preſque autant valu reſter dans le monde ?

SECOND POINT. Cette ſéparation & ce détachement du monde, ce crucifiement & cette mort ſpirituelle, ſont d'une ſainteté bien relevée : mais pourquoi ſuis-je entré dans l'état religieux ? pour y travailler tout autrement que je n'aurois pû faire dans le monde, non-ſeulement à mon ſalut, mais à ma perfection. Suppoſé mon engagement à la religion, ma perfection & mon ſalut ſont déſormais deux choſes inſéparables. Je dois donc être perſuadé, qu'au lieu que le Sauveur du monde diſoit à ce jeune homme de l'Evangile : *Si vous voulez être parfait, quittez tout ce que vous avez, & ſuivez-moi* ; il me dit maintenant & ſans condition : Parce que vous avez tout quitté, & que vous vous êtes engagé à me ſuivre, ſouvenez-vous que vous devez être parfait. Cette

Matt. c. 19.

perfection que Jesus-Christ a proposée aux Chrétiens du siécle comme un conseil, est donc pour moi un commandement que je me suis imposé. Il m'étoit libre d'être religieux, ou de ne l'être pas : mais du moment que je le suis, il ne m'est plus libre de renoncer à l'obligation que j'ai d'être parfait, ou du moins de vouloir sincérement & efficacement le devenir. Voilà toutefois le devoir essentiel à quoi je manque, quand je suis assez lâche pour abandonner dans la profession religieuse le soin de ma perfection. Péché grief, puisque je deviens prévaricateur de mon état, jusqu'à sortir de mon état. Car mon état, comme religieux, est de tendre continuellement à la perfection. Dès-là donc que je la néglige, & que je n'y aspire plus ; dès-là que je ne me soucie plus d'y parvenir, & que je n'en ai plus le zéle : outre le désordre de ma conduite envers Dieu ; outre le danger que Dieu ne retire de moi ses graces, je sors de la voie où j'étois appellé. Or sortir de la voie que Dieu m'avoit marquée, c'est dans l'ordre du salut, l'égarement le plus funeste, & dont les suites sont le plus à craindre.

Mais en m'éloignant ainsi de la fin

pour laquelle je suis religieux, quel sujet n'ai-je pas de rougir & de trembler, quand je vois au milieu du monde des séculiers plus touchés que moi du désir de leur perfection, plus occupés que moi du soin de leur perfection, & par-là même beaucoup plus parfaits dans leur condition, que moi dans la mienne? Sans parler des vertus politiques & civiles qui font le mérite des partisans du monde, & qui devroient être déja pour moi autant de leçons: combien y a-t-il de chrétiens dans le monde plus mortifiés, plus humbles, plus charitables, qu'une infinité de religieux? Quel témoignage contre moi, & quelle conviction, quand Dieu dans son jugement me mettra ces exemples devant les yeux! Toute comparaison à part, n'est-il pas bien honteux & bien indigne, qu'après tant d'années que je suis religieux & que je me trouve obligé par mon état à marcher dans la voie de la perfection, j'y aie fait si peu de progrès; que je n'aie peut-être pas encore commencé, ni même sérieusement pensé à m'y avancer; que je sois peut-être aujourd'hui plus imparfait, que lorsque j'étois dans le monde; que bien loin de croître en vertu dans la maison de Dieu, j'y aie

peut-être toujours été en dégénérant & en me relâchant ? Eſt-ce là ce que Dieu demandoit de moi ? Eſt-ce là ce que je lui avois promis ?

TROISIÉME POINT. C'eſt par une grace toute ſpéciale, qu'il a plû à Dieu de m'appeller à la perfection religieuſe : c'eſt par une diſtinction & un choix, dont je ne puis aſſez connoître, ni aſſez eſtimer les avantages. Il eſt vrai que Dieu, en vertu de ce choix, exige de moi plus qu'il n'exige du commun des chrétiens : mais en cela même quelles ont été les vûes de ſa providence & de ſa miſéricorde envers moi ? Il a voulu que je lui fuſſe dévoüé d'une façon plus particuliére & plus intime. Il a voulu me mettre au rang de ſes favoris, qui l'approchent de plus près, & avec qui il a de plus fréquentes & de plus abondantes communications. Il a voulu non-ſeulement me conſerver dans une innocence plus parfaite, mais m'élever aux plus ſublimes vertus, afin de me tenir plus étroitement uni à lui, & de me donner lieu d'acquérir plus de mérites devant lui. Il a voulu faire éclater en moi toutes les richeſſes de ſa grace, & me diſpoſer à recevoir un jour les dons les plus excellens

de ſa gloire. Il a voulu me propoſer au monde comme un modéle, & que mes entretiens, que mes actions, que toute ma vie honorât ſon ſervice, édifiât le prochain, & fût pour les chrétiens du ſiécle une leçon viſible & préſente, qui les inſtruisît & qui les touchât. Car tout cela eſt attaché à cette perfection, qui fait la ſainteté & le caractère propre de mon état.

Or n'eſt-ce pas en quoi je dois admirer la bonté de Dieu, qui m'a choiſi de la ſorte; qui par une prédilection toute gratuite, m'a deſtiné à de ſi grandes choſes, & m'a prévenu de telles faveurs; qui pour me ſoutenir dans une vocation ſi ſainte, & pour m'aider à la remplir, m'a fourni tant de moyens? Je puis donc dire auſſi bien que Moyſe, & même avec plus de ſujet que Moyſe, qu'il n'en a pas ainſi uſé à l'égard de toute nation: c'eſt-à-dire, qu'entre les chrétiens mêmes, qu'entre les enfans de la même Egliſe, & parmi ſon peuple, il m'a préféré à des millions d'autres qu'il a laiſſés & qu'il laiſſe encore au milieu des dangers du monde & de toute ſa corruption. Qu'avois-je fait plus qu'eux avant que Dieu me retirât de ce ſiécle perverti, où je me trouvois expoſé comme eux?

& par où m'étois-je rendu plus digne d'un de ſes bienfaits les plus ſignalés?

Après cela que dois-je penſer de moi-même, ſi dans un état où je dois être ſinguliérement dévoüé à Dieu, je m'occupe de toute autre choſe que de Dieu? Si dans un état où je dois communiquer plus ſouvent & plus intimement avec Dieu, je me dégoûte de tous les exercices qui peuvent me porter à Dieu, & je vis dans une diſſipation continuelle, qui me fait perdre preſque tout ſentiment de Dieu? Si bien loin de me préſerver, ſelon mon état, des taches les plus légères, & de pratiquer toute la ſainteté du chriſtianiſme dans le dégré le plus éminent, je fais en mille rencontres de mortelles bleſſures à mon ame; ou je me jette au moins là-deſſus en des embarras de conſcience très-dangereux, & ſi je n'ai pas même le fonds & l'eſſentiel de la piété chrétienne? Si, bien loin de m'enrichir pour le ciel, je demeure dans une vie lâche & inutile, où je ne profite de rien, parce que je m'acquitte de tout négligemment & ſans eſprit intérieur? Si, bien loin de faire honneur au ſervice de Dieu & à ma profeſſion, je les déshonore, & au lieu d'édifier le monde, je le ſcandaliſe? Il n'y a que

op de religieux à qui ces reproches nviennent : y en a-t-il à qui ils con-ennent plus qu'à moi ? Quoi qu'il en it, c'eſt à moi de me les appliquer uti-lment, & d'en tirer de juſtes conſé-uences pour mon inſtruction & ma nctification.

CONCLUSION. Ah ! Seigneur, je avois point encore conçû ce que c'eſt ue d'être religieux. Je n'en avois qu'u-e foible idée, & voilà pourquoi je me is ſi peu mis en peine de parvenir à fin d'un état ſi ſaint. La vie religieu-ne m'avoit paru qu'une vie obſcure abjecte ſelon le monde, qu'une vie e contrainte & de gêne ſelon les ſens ; ais je n'en comprenois pas l'excel-nce & la perfection. C'eſt aujourdhui, on Dieu, que vous me la faites con-oître. C'eſt aujourd'hui que je com-ence à ſentir mon bonheur & à le goû-r, parce que c'eſt aujourd'hui que je onçois une toute autre eſtime de ma ocation.

Mais du reſte, Seigneur, ce n'eſt point ſſez que je connoiſſe la perfection de on état. Il faut, qu'autant que je la onnois, qu'autant que je l'eſtime, je la éſire, & que je la déſire, comme elle

doit être désirée. Or il n'y a que vo
qui puissiez par votre grace former
moi ce désir, accompagné de toutes l
qualités nécessaires pour être conform
à mes obligations. Car vous le sçavez
Seigneur : ce qui m'a perdu, c'est qu
je n'ai jamais eu pour la perfection rel
gieuse, qu'un désir vague, qu'un dés
oisif & languissant, qu'un désir borné
limité, qu'un désir passager & volage
qu'un de ces désirs qui tuent l'ame,
qui ne la sanctifient pas; qu'un de ce
désirs de pure complaisance, dont l'en
fer est plein. Au lieu que pour arrive
à une fin si importante & si sublime, i
me falloit un désir fervent, un désir effi
cace & pratiqué, un désir universel &
sans mesure, un désir constant & ferme
un désir suivi & soutenu d'une sainte
persévérance. Qu'ai-je donc à faire pou
exciter désormais, & pour entretenir dan
mon cœur un tel désir ? C'est de me sou-
venir sans cesse de la fin pourquoi je
suis religieux. C'est, à l'exemple de saint
Bernard, de me demander sans cesse à
Bernard. moi-même : *Pourquoi ai-je quitté le mon-
de* ? *Pourquoi suis-je venu en religion* ?
Car voilà, mon Dieu, ce que j'ai cent
fois oublié, & dans des occasions essen-
tielles, où il étoit pour moi de la der-

ière conſéquence d'y penſer, voilà à uoi je n'ai fait nulle attention.

Mais, Seigneur, c'eſt ce que je me ropoſe dans la ſuite d'avoir toujours réſent à l'eſprit, & de quoi je veux me aire une régle pour tout le reſte de ma ie. Quand l'amour propre me portera rechercher mes commodités & mes iſes au préjudice de la vie réguliére que ai embraſſée, je rentrerai en moi-mê- he, & je me dirai: Eſt-ce pour cela que me ſuis fait religieux? Quand il me rendra, ou quelque dépit ſecret d'une umiliation, ou quelque chagrin de voir es autres au-deſſus de moi, ou quelque nvie d'occuper certaines places & d'être mployé à certaines fonctions, ou quel- ue dégoût de mes obſervances & de nes exercices ordinaires, j'en revien- rai toujours à la même réflexion: Qu'ai- eu en vûe, lorſque j'ai renoncé au nonde, & qu'ai-je prétendu en me con- acrant à Dieu? Cette penſée m'anime- a, me fortifiera; & pour me la rendre alutaire, vous y ajoûterez, Seigneur, onction de votre divin Eſprit & de vo- e grace.

CONSIDERATIO

Sur la perfection de nos Actions ordinaires.

PREMIER POINT. NOTRE perfection, sel Dieu, ne consiſte po à faire beaucoup de choſes : ce fut l' reur de Marthe, que Jeſus-Chriſt co damna. Ce n'eſt point non plus à fa de grandes choſes : il y a des Saints trè grands devant Dieu, qui n'ont rien f de grand pour Dieu ; des Saints dont vie a été obſcure & cachée, dont l actions n'ont rien eu de brillant & d clatant, dont le monde n'a point parl Ils étoient grands par leur ſainteté mais toute leur ſainteté étoit renferm en de petites choſes; & Dieu, dans fidélité avec laquelle ils pratiquoient c petites choſes, leur faiſoit trouver d tréſors infinis de graces. Ils étoier grands par leur humilité ; & leur hum lité les portoit toujours à choiſir l derniers emplois, laiſſant aux autres l fonctions où il y avoit plus à paroître & ne ſe jugeant pas capables d'y êtr appliqués. Enfin, notre perfection n

mande point que nous faſſions des cho-
extraordinaires & ſinguliéres. Dès-
qu'elles ſont ſinguliéres & extraordi-
ires, elles ſont rares, & les occaſions
n ſont pas fréquentes : cependant no-
perfection doit être en ce qui nous
plus habituel, en ce qui nous occupe
us ſouvent, en ce que nous avons con-
uellement dans les mains, en ce qui
mplit les journées & les années de no-
vie.

D'où il s'enſuit que c'eſt de nos ac-
ons les plus ordinaires que dépend la
rfection où Dieu nous appelle. Car ce
nt-là les actions propres de notre pro-
ſſion & de notre état ; & par conſé-
ent ce ſont celles que Dieu veut ſpé-
alement de nous, puiſqu'il ne nous a
tirés par ſa grace dans cet état & cette
ofeſſion, que pour y vivre & pour y
ir ſelon l'ordre qui y eſt établi. Or
eſt certain d'ailleurs que ce qui fait
otre ſanctification, c'eſt la volonté de
ieu ; que c'eſt cette volonté de Dieu
ui donne le prix à tout ce que nous fai-
ns ; que ſans cette volonté de Dieu,
os plus grandes actions ne ſont rien,
qu'avec cette volonté de Dieu nos
oindres actions ont un mérite très-re-
vé. Je dois donc conclure que je ne

ſerai parfait devant Dieu que par l'
compliſſement de mes devoirs les p
communs. Qu'a fait Jeſus-Chriſt p
dant trente ans ? Rien de remarqua
dans l'eſtime du monde, & rien mê
que de vil aux yeux des hommes : m
parce qu'il faiſoit la volonté de ſon Pe
Joan. parce *qu'en toutes choſes*, ainſi qu'il
c. 8. diſoit lui-même, *il agiſſoit ſelon le gré*
ſon Pere, ces actions viles aux yeux
hommes, étoient l'objet des compl
ſances de Dieu.

Quel fonds de conſolation pour no
Il n'eſt point néceſſaire de chercher bi
loin notre perfection ; elle eſt auprès
nous & dans nous. Je trouverai la mie
ne dans mes obligations & dans m
exercices de chaque jour. Une perfe
tion hors de ces exercices, & qui n'ir
pas à m'acquitter de ces obligation
ſeroit pour moi une perfection mal e
tendue & mal réglée, que Dieu ne
connoîtroit point, que le monde m
me réprouveroit, qui pourroit m'inſp
rer de l'orgueil, & qui m'expoſeroit
mille défauts. Au lieu que cette pe
fection d'une vie commune eſt appro
vée de Dieu & des hommes. Elle éd
fie, elle met la vertu en crédit, el
maintient la régle, elle n'enfle poin

n'eſt point ſujette à la vanité. On la
ic aiſée, & elle l'eſt dans la ſpécula-
n : mais pour en ſoutenir long-tems
conſtamment la pratique, qu'il y a de
ficultés à vaincre, qu'il y a de violen-
à ſe faire, & par-là même auſſi de
ompenſes à obtenir !

SECOND POINT. Notre perfection
n demeure pas là ; mais à ces actions
linaires ſur quoi elle eſt fondée, elle
t ajoûter certaines circonſtances &
taines conditions néceſſairement re-
iſes. C'eſt-à-dire, qu'il ne ſuffit pas de
re ce qui eſt de notre état, de notre
cation, de notre emploi ; mais qu'il le
t bien faire : tellement qu'on puiſſe
e de nous, par proportion, ce qu'on
oit du Fils de Dieu : *Il a bien fait toutes* *Marc.*
ſes. *c. 7.*

Or bien faire toutes ſes actions, c'eſt
faire avec exactitude, avec ferveur,
ec perſévérance. 1°. Avec exactitude :
ſorte qu'on n'en omette aucune vo-
tairement & par ſa faute, & qu'on
retranche pas même à une ſeule la
indre partie de ce qui lui eſt aſſigné.
tte exactitude regarde encore l'heure,
lieu, la maniére : car ne les pas faire
tems marqué, dans le lieu qui con-

vient, de la maniére qui eſt preſcr
ce ſont autant d'imperfections qui en
minuent la valeur, puiſque ce ſont au
de tranſgreſſions de la volonté de D
qui eſt ordonnée en tout, & qui s'é
à tout, ſans oublier les plus petites
ticularités. 2°. Avec ferveur : ce n
pas à dire avec goût, avec plaiſir, a
une ardeur ſenſible. Quoique la ferv
ſoit communément accompagnée d
goût, de ce plaiſir, de cette ardeur,
n'en eſt pas toutefois inſéparable.
peut être très-fervent, & avoir un
goût naturel pour ce que l'on fait
ſentir de la répugnance, & n'y trou
que de la ſéchereſſe & de la froide
C'eſt même alors que la ferveur
beaucoup plus ſolide & plus méritoi
quand elle nous fait agir réſoluement
délibérément, malgré ces répugnance
ces dégoûts, malgré ces froideurs &
ſéchereſſes. 3°. Avec perſévérance : c
par-deſſus tout cette perſévérance c
coûte ; & c'eſt ce qui faiſoit dire à ſa
Bernard, parlant de la vie religieuſe, q
n'en regarder que chaque exercice
particulier & en lui-même, elle n'
pas à beaucoup près ſi rigoureuſe que
martyre ; mais qu'à les raſſembler tou
& à conſidérer leur durée, il n'y a poin

on la nature, de martyre plus insoute-
ble. Aussi voit-on assez de Religieux
ns les Communautés, & même des
rétiens dans le monde, fidéles à leurs
atiques & à leurs obligations en cer-
ins tems & à certains jours, où ils sont
us touchés de Dieu : mais d'en trou-
r qui marchent toujours d'un pas égal,
i n'aient pas leurs vicissitudes & leurs
angemens, qui fassent avec la même
tention & la même assiduité le lende-
ain ce qu'ils ont fait le jour précé-
ent, & qui sur cela ne se relâchent, ni
e se démentent jamais jusques au der-
ier moment de leur vie, c'est une espéce
e miracle.

Voilà donc les trois régles que je dois
rendre pour me diriger dans la voie de
a perfection & dans la sanctification de
es actions, exactitude, ferveur, persé-
érance. Mais en même tems ne sont-
e pas pour moi trois grands sujets de
'humilier, & de déplorer toutes mes
fidélités ? Il ne faudroit, pour me sanc-
fier, que mes observances & ma ré-
e : mais de combien d'omissions y suis-
coupable, de combien de lâchetés,
inconstances, de variations ! Dois-je
'étonner qu'avec tant de moyens de
'avancer, j'aie fait si peu de progrès ;

ou plutôt ne dois-je pas trembler du p
de progrès que j'ai fait avec des moye
ſi abondans & ſi préſens de me perfe
tionner ?

TROISIÉME POINT. Ce n'eſt p
tout encore, mais il y a un dernier c
gré de perfection que nous devons do
ner à nos actions, & qui en eſt comm
l'ame & comme la vie : c'eſt de les fai
par un eſprit intérieur & par un princi
de religion. Car tout le reſte n'eſt qu
le corps de la ſainteté, mais ce qui l
vivifie, ce qui les anime & qui les cor
ſacre, c'eſt le motif qui nous conduit
& l'intention que nous nous propoſon
Faire ces actions par humeur, par capr
ce, par inclination, par coutume, par re
pect humain, par oſtentation, par intérê
ce n'eſt pas les faire pour Dieu, ni en vû
de Dieu : & dès que Dieu n'y a point d
part, quel compte nous en peut-il tenir
Pſalm. & comment peut-il les agréer ? *Tout l*
44. *mérite de la fille du Roi lui vient*, avec l
grace de Dieu, *du dedans & du fond d*
ſon cœur. Quand donc je ferois les action
les plus héroïques, ſi Dieu n'en eſt pas l
fin, & ſi je ne les fais pas pour lui plaire
comme il n'en tire nulle gloire, il le
regarde d'un œil au moins indifféren t &

n'en puis retirer moi-même aucun ruit.

Vérité terrible, si je la médite bien. Car si je repasse sur toutes mes actions, que je les examine au poids de cette alance, combien en trouverai-je sur quoi aie quelque sujet de compter? Il est rai, j'agis à l'extérieur comme les au-es; je vais à la priére, au travail, à mes ccupations; j'assiste à tout, & je satis-is en apparence à tout: mais du reste, ns vûe de Dieu, sans retour vers Dieu; ouvent avec une légéreté d'esprit & une issipation qui m'ôte toute bonne pensée tout bon sentiment; souvent par une ertaine habitude que j'ai contractée avec tems, & que je suis en aveugle; tout u plus par une certaine bienséance & ne raison purement naturelle; quelque-is même par nécessité & par contrain-; d'autres fois, & peut-être en bien des ncontres, par une vaine complaisance une envie secrette de me distinguer. r tout cela, qu'est-ce devant Dieu, & est-ce pas de tout cela néanmoins que a vie est composée? C'est-à-dire, que gis comme si je n'agissois pas; & que ut ce que je fais ne sert pas plus à ma rfection, que si je ne faisois rien.

D'autant plus malheureux & plus con-

damnable, qu'il n'y a pas une ſi pet
action que je ne puiſſe rapporter à Die
& qui, rapportée à Dieu, n'eût ſon n
rite auprès de Dieu. Car ce que Di
conſidére dans nos actions, ce n'eſt p
tant la ſubſtance que l'eſprit; & en c
nous devons reconnoître la ſageſſe &
douceur de ſa providence. Il ne nou
pas donné à tous les mêmes talens, &
ne nous a pas tous mis en état de vacqu
aux mêmes emplois : mais parce qu
nous appelle tous à la perfection, il
voulu que de toutes nos actions il n'y
eût point de ſi obſcure ni de ſi ſervil
qui ne pût être relevée par la droiture
la pureté de notre intention, & qui
la ſorte ne contribuât à nous élever no
mêmes. De-là je dois bien gémir de r
voir ſi pauvre & ſi dénué des dons ſpi
tuels, après qu'il m'a été ſi facile de m'e
richir, & de croître ſans ceſſe de vert
en vertus. Chaque action de ma vie n
pouvoit profiter : mais que ſçai-je s'il
en a eu une ſeule que Dieu ait trouv
digne de lui, & qui m'ait été de quelq
utilité pour l'avancement de mon am
Quelle perte que je dois regretter, ma
qui m'engage encore plus à redoubl
mes ſoins, & à réveiller tout mon zé
pour la réparer !

SECOND JOUR.

PREMIERE MÉDITATION.

Du Péché Mortel.

cito & vide, quia malum est reliquisse te Dominum Deum tuum. *Jerem. c. 18.*

çachez & voyez, que c'est un mal d'avoir abandonné le Seigneur votre Dieu.

PREMIER POINT. IL est pour moi d'une absolue nécessité, de bien connoître ce que c'est que le péché mortel. Or ce n'est pas seulement le plus grand de tous les maux: mais à proprement parler, c'est le seul & unique mal, c'est le souverain mal; & ce qui acheve d'y mettre le comble, c'est le souverain mal de Dieu. C'est l'unique mal: car tous les autres maux hors le péché, ne sont point absolument des maux. Maladies, pauvreté, disgraces, tout cela dans les vûes de Dieu, & si j'en fais l'usage que Dieu

prétend, ſont plutôt des biens. Le péc
ſeul eſt un mal que Dieu n'a point fait,
ne peut faire, parce que c'eſt un mal eſſe
tiel, un pur mal. C'eſt le ſouverain ma
comme Dieu eſt le ſouverain bien; & p
cette raiſon, il doit être ſouveraineme
déteſté, comme Dieu mérite d'être ſo
verainement aimé. Voilà la meſure de
haine que je dois concevoir du péc
mortel : le haïr autant que j'aime Die
S'il y avoit quelque choſe dans le mon
que j'aimaſſe autant que j'aime Dieu, dè
là je n'aimerois plus Dieu comme Die
& ſi je craignois quelqu'autre mal auta
ou plus que le péché mortel, dès-là je
le haïrois pas ni ne le fuirois pas, auta
que je ſuis obligé de le haïr & de le fui

Mais ce qu'il m'importe par-deſſus to
de comprendre, c'eſt que le péché mo
tel eſt le ſouverain mal de Dieu; par
que c'eſt un mépris formel de Dieu, u
préférence actuelle & véritable de la cr
ture à Dieu. Préférence qui conſiſte
ce que le pécheur ſe trouvant dans
néceſſité, ou de renoncer à ſon plaiſi
ou de perdre la grace de Dieu, air
mieux perdre la grace de Dieu, que
renoncer à ce plaiſir criminel où ſa p
ſion le porte. Il ne laiſſe pas de ſçav
en ſpéculation, que Dieu eſt infinime

u-dessus de tout être créé : mais c'est
ela même qui le rend encore plus cou-
able, puisqu'il ne le sçait que pour ou-
rager Dieu avec plus d'indignité, en lui
préférant néanmoins dans la pratique
ne vile créature.

Après cela, je ne dois point m'étonner
le quatre vérités aussi constantes, selon
a foi, qu'elles sont effrayantes: 1. Que
Dieu pour un seul péché d'orgueil, ait
précipité du haut du ciel dans le fond
le l'abîme, ses plus nobles créatures,
qui sont les Anges : qu'il en ait fait
les réprouvés & des démons ; que sans
eur donner le tems de se repentir, il les
ait livrés pour jamais à toutes les ri-
gueurs de sa justice. Quel exemple ! &
le cet exemple, quelle conséquence
dois-je tirer ? S'il n'a pas épargné ses
Anges, puis-je me promettre qu'il m'é-
pargnera ? 2. Que pour une seule dé-
obéissance Dieu ait chassé le premier
homme du paradis terrestre ; qu'il lui
ait ôté tous les priviléges de l'état d'in-
nocence; qu'il l'ait condamné à la mort,
lui & toute sa postérité ; qu'en punition
le ce seul péché, nous naissions tous
enfans de colère, & que sans autre pé-
hé que celui-là, nous soyons, comme
enfans de colère, sujets à toutes les

calamités de cette vie, & même excl
du Royaume de Dieu. Quel châtimen
quelle vengeance ! Toutefois les jug
mens de Dieu ſont équitables, & l'
quité même. 3. Que pour expier cet
déſobéiſſance, il ait fallu que le Fi
éternel de Dieu s'incarnât, s'humiliât
s'anéantît ; parce qu'il n'y avoit qu
les humiliations d'un Dieu qui puſſe
réparer la gloire de Dieu, & compen
ſer l'injure qui lui avoit été faite par l
péché. 4. Que pour un péché qui
commet dans un moment, Dieu ait pré
paré une éternité de peines, & qu'entr
ces peines éternelles & le péché, il y ai
une juſte proportion. Voilà ce que la fo
m'enſeigne. S'il y a eu juſques dans l
chriſtianiſme des incrédules, qui n'on
pas voulu reconnoître ces vérités, c'eſ
qu'ils n'ont point aſſez connu la malic
du péché mortel, ni aſſez compris qu
ce péché eſt le ſouverain mal de Dieu
L'ai-je compris moi-même, autant qu
je le devois ? Si cela étoit, aurois-je été
juſques à préſent ſi ſenſible aux autre
maux, & peut-être ſi indifférent à l'é-
gard de celui-ci ?

SECOND POINT. Il ne m'eſt pas
moins néceſſaire de ſçavoir & de bien

onſidérer, que le péché mortel eſt le ouverain mal de l'homme, parce qu'il rive l'homme de l'amitié de Dieu; parce u'il fait un divorce entier entre l'homme & Dieu; parce qu'il rompt tous les liens ui attachoient l'homme à Dieu; parce u'en ſéparant l'homme de Dieu, il lui te la vie la plus précieuſe, qui eſt la ie de la grace, & qu'il lui cauſe la plus uneſte mort, qui eſt la mort de l'ame. Car c'eſt pour cela qu'il eſt appellé mor- el. Cette grace que le Juſte poſſédoit, toit en lui le principe de la vie ſurna- urelle: du moment donc qu'il la perd, ette grace, il eſt mort devant Dieu, & elon Dieu.

De-là je ne dois point encore être ſur- pris de deux autres vérités, qui ne ſont pas moins inconteſtables, ni moins terri- bles: 1. Que le péché mortel dépouille l'ame de tous les mérites qu'elle pouvoit avoir acquis, lorſqu'elle étoit dans l'état de la grace. Quand j'aurois amaſſé des tréſors immenſes de mérites pour le ciel, quand je ſerois auſſi ſaint que les Apô- tres; ſi je viens à commettre un péché mortel, tout m'eſt enlevé. Ces mérites pourront revivre lorſque je rentrerai en grace avec Dieu. Juſques-là ils ſont per- dus pour moi; & ſi je meurs dans cet état,

Dieu ne m'en tiendra jamais compte pourquoi ? c'eſt que je ſuis alors ſon ennemi, & que de la part d'un ennemi n'agrée rien, ni n'accepte rien. 2. Que les actions les plus vertueuſes & les plus saintes en elles-mêmes, faites dans l'état de péché mortel, ne ſont d'aucun prix devant Dieu, ni d'aucune valeur pour l'éternité bienheureuſe. Quand je paſſerois toutes les journées en priére, quand je ferois toutes les pénitences des plus auſtéres Anachorétes, quand je pratiquerois toutes les œuvres de la piété & de la charité chrétienne; tout cela ce ſont des œuvres mortes, parce que je ſuis moi-même dans un état de mort; ce ſont des œuvres ſtériles, dont je ne dois attendre nulle récompenſe. Quelque miſéricorde que Dieu puiſſe enſuite me faire, jamais ces œuvres mortes ne feront du nombre de celles qu'il couronnera dans la gloire. Sont-ce néanmoins des œuvres tout-à-fait inutiles ? non : car elles me ſont au contraire très-utiles pour ſortir de l'état du péché; très utiles pour me diſpoſer à retourner à Dieu; très-utiles pour diſpoſer Dieu à m'accorder la grace de ma converſion. Mais du reſte, tant que le péché mortel n'eſt pas effacé, il eſt toujours vrai que je ne mérite rien en les prati-

quant, & qu'elles ne me donnent aucun droit à l'héritage céleſte. Quelle pauvreté, quelle miſère !

N'eſt-ce pas-là que j'en ai été réduit à certains tems de ma vie : & peut-être pendant des tems conſidérables ? N'eſt-ce pas là peut-être que j'en ſuis encore actuellement réduit ? Je n'en ſçai rien ; car *qui ſçait s'il eſt digne d'amour ou de haine?* Affreuſe incertitude ! C'eſt un abîme où l'eſprit ſe perd, & qu'on ne peut regarder avec les yeux de la foi, ſans être ſaiſi d'horreur. Du moins puis-je prendre dans la ſuite de juſtes meſures pour me raſſurer là-deſſus, autant qu'il eſt poſſible, & pour m'établir, par une vie pénitente & agiſſante, dans une ſolide & ſainte confiance. *Eccleſ. c. 9.*

TROISIÉME POINT. Quelques avantages que j'aie dans l'état religieux, je n'y trouve point après tout de préſervatif infaillible contre le péché mortel. Et comment y en trouverois-je ? Le premier Ange, & ceux qui l'ont ſuivi, n'en ont point trouvé dans le ciel. Le premier homme, malgré l'innocence où il avoit été créé, s'eſt perdu dans le paradis terreſtre. Judas eſt devenu un Apoſtat dans la compagnie de Jeſus-Chriſt. La maiſon

où je suis, est-elle plus sainte que le sacré collége des Apôtres, que le paradis terrestre, que le ciel? N'a-t-on pas vu arriver dans les Communautés les plus régulières, des chûtes très scandaleuses: ne le voit-on pas encore? Dieu le permet, & il a ses raisons pour le permettre.

1. Cor. c. 10. *Que celui qui croit se tenir ferme, prenne garde de tomber.*

Il y a même des péchés mortels, où l'on peut être dans la religion plus exposé que dans le monde. Tels sont, par exemple, les péchés qui blessent la charité; parce que dans la religion les occasions de ces péchés sont d'autant plus fréquentes, que les objets sont plus présens. On y est plus à couvert de l'avarice & d'une certaine ambition; mais on y est souvent plus sujet aux murmures & aux divisions. Or qu'importe par quels péchés on se damne, si l'on est en effet assez malheureux pour se damner?

Ce qu'il y a de plus à observer, c'est que le péché mortel dans la profession religieuse, est beaucoup plus grief que dans le monde, parce qu'il suppose alors un état plus saint. Ce qui n'est que simple péché pour un Chrétien du siécle, est en bien des matiéres, sacrilége pour un Religieux. Dois-je conclure de-là, qu'il eût

ieux valu demeurer dans le monde, ue de m'engager dans la religion ? Je onclurois donc auſſi qu'il vaudroit mieux 'être pas Chrétien, parce que les péchés 'un Chrétien ſont plus puniſſables que eux d'un payen. A Dieu ne plaiſe que e raiſonne de la ſorte ! Si la religion a ſes angers, le monde en a bien d'autres, & e plus grands. Mais ce que je conclus, 'eſt de ne point préſumer de mon état ; 'eſt de me défier, non point de mon tat, mais de moi-même dans mon état ; 'eſt, malgré toute la ſainteté de mon tat, d'opérer, ſelon l'avis de l'Apotre, mon ſalut avec crainte & avec tremblement.

CONCLUSION. Achevez, mon Dieu, par votre grace, ce que vous avez commencé par votre miſéricorde. Vous m'avez appellé à vous, vous m'avez retiré du monde pour me garantir du péché : ne permettez pas qu'il me pourſuive juſque dans votre ſanctuaire, & qu'entre vos bras je ſuccombe à ſes attaques. Qu'elle malédiction ſur moi, ſi *dans la terre des Saints je commettois l'iniquité* ; & ſi parmi tant d'ames juſtes, je devenois un anathême ! *Iſaï. c. 26.*

Ah ! Seigneur, vous voyez le fond

de mon ame, & je ne le vois pas comm
vous. N'y a-t-il point dans mon cœu
quelque poiſon ſecret, qui l'infecte
qui le corrompt ? N'y a-t-il point quel
que péché qui m'éloigne de vous, & qu
vous éloigne de moi ? Daignez me le dé
couvrir, ô mon Dieu : il n'y a rien, pou
le détruire, à quoi je ne ſois réſolu
Quand même j'aurois eu juſques à pré
ſent le bonheur de me défendre de ce fa
tal ennemi, & de me préſerver de ſe
mortelles atteintes, j'ai toujours tout à
craindre de ma foibleſſe : mais, Seigneur,
ma vigilance avec votre ſecours y ſup
pléera. Elle me fera ſans ceſſe recourir à
vous. Elle me tiendra dans une attention
continuelle ſur moi-même. Elle me ren
dra circonſpect dans toute ma conduite,
& clairvoyant ſur les moindres dangers,
afin de me mettre ainſi plus en aſſurance
contre la tranſgreſſion de vos divins com
mandemens.

SECONDE MÉDITATION.

Du Péché Véniel.

Nolite contristare Spiritum Sanctum. *Ephes. c. 4.*

Ne contristez pas le Saint-Esprit.

PREMIER POINT. ON compte communément pour rien le péché véniel ; mais si j'en avois bien conçû la nature, j'en jugerois tout autrement, & je prendrois tout un autre soin pour l'éviter.

Quelque véniel que je le suppose, c'est une offense de Dieu. Cela me suffit, ou me doit suffire. En y tombant, je déplais à Dieu. Non pas que je rompe absolument avec Dieu ; mais je fais ce que je sçai devoir causer entre Dieu & moi du refroidissement. Je n'éteinds pas dans moi le saint Esprit, mais je le contriste. Or dès que c'est une offense de Dieu, je dois donc le craindre plus que tous les maux temporels, qui ne s'adressent qu'à moi-même. Car le plus petit mal qui regarde Dieu, est infiniment au-dessus de tout mal qui ne regarde que la créature.

Quelque véniel que je le suppose, il

n'y a point de raiſon imaginable po
laquelle il me puiſſe jamais être perm
Car s'il pouvoit m'être permis, dès-là
ceſſeroit d'être péché. Quand il s'agirc
de convertir & de ſauver tout le mond
Dieu ne voudroit pas que je fiſſe un me
ſonge, quoique léger, & juſques dan
cette circonſtance il s'en tiendroit o
fenſé. Quand il s'agiroit de procurer
Dieu toute la gloire qui lui peut êtr
procurée, Dieu ne veut point de cett
gloire à une telle condition. Il veut qu
j'abandonne même le ſoin de ſa gloire
plutôt que de commettre le moindr
péché.

Quelque véniel que je le ſuppoſe, i
eſt de la foi, que jamais il n'entrer
avec moi, ni moi avec lui dans le royau
Apoc. me des cieux : *Car rien de ſouillé ne ſer*
c. 21. *reçû ni n'aura place dans ce Royaume cé*
leſte. En vain je ſerois d'ailleurs com
blé de mérites : avec tous mes mérite
& avec toute la ſainteté que je pourroi
avoir acquiſe, ſi mon ame ſortant d
cette vie, porte encore la tache d'ur
péché véniel que je n'aie pas effacé pa
la pénitence, cela ſeul doit être un obſ
tacle à ma béatitude & à la poſſeſſion
de Dieu. Il faut que mon ame, quoique
juſte, quoique ſainte, quoique prédeſti-

e & digne de Dieu, demeure séparée
Dieu, jusqu'à ce que ce péché soit
pié. Il faut qu'elle passe par le feu du
rgatoire, & qu'elle y soit purifiée,
ant que d'être admise dans le sein de
ieu. Et dès ce monde même, avec
uelle sévérité Dieu n'a-t-il pas puni le
éché véniel ? Il fit périr presque tout
n peuple pour une simple vanité de
avid ; il fit tomber mort au pied de
Arche un Lévite, pour l'avoir seule-
ent touchée. Il est donc étrange que
commette si facilement un péché, qui
'expose à de si rigoureux châtimens.
lais ce qu'il y a mille fois encore de
lus condamnable & de plus indigne,
'est qu'étant redevable de tout à Dieu,
qu'ayant tout reçû de Dieu, au lieu
e la reconnoissance & de l'amour que
e lui dois, je me laisse si aisément aller
un péché, dont il se tient blessé, & qui
st en effet une injure pour lui.

SECOND POINT. Du moins si ces
autes vénielles que je commets, n'é-
oient pas si fréquentes, ni si nombreu-
es. Mais leur multitude est infinie, &
'est ce qui affligeoit David, & ce qui
e jettoit dans une désolation extrême,
uand il disoit à Dieu : *Je suis, Seigneur,* *Psalm.* 39.

tout environné de maux, & mes iniq
tés m'accablent juſqu'à ne pouvoir plus m
tenir compte à moi-même, ni en faire
dénombrement. Elles ſe ſont multipli
plus que les cheveux de ma tête, &
vûe que j'en ai, me fait tomber en défa
lance. Voilà comment parloit ce ſai
Roi. Or dans une vie lâche & imparfa
te comme la mienne, ſi j'entreprenois
ſupputer tous les péchés qui m'écha
pent, & ſi Dieu m'éclairoit là-deſſus, c
iroit cette multiplication ? Je ne les vo
pas : mais n'eſt-ce pas aſſez que Dieu l
voie ? N'eſt-ce pas aſſez que je ſçach
qu'ils ſont ſans nombre, pour en êt
pénétré de douleur, & comme incon
ſolable ?

Combien de péchés d'ignorance, cau
ſés par l'oubli de mes devoirs, par m
négligence à m'en inſtruire, par mo
indocilité à ſouffrir qu'on m'en avertiſ
ſe, par ma préſomption à ne vouloi
croire que moi-même ? Combien de pé
chés d'imprudence & d'inadvertance
cauſés par la diſſipation de mon eſprit
par la légéreté de mon humeur, par l
liberté de ma langue, par la témérité
de mes jugemens, par la malignité de me
ſoupçons ? Combien de péchés de fragi
lité & de foibleſſe, cauſés par l'habitud

ue je me ſuis faite de ne me contraindre
n rien, de ne m'aſſujettir à aucune régle,
e ſuivre en tout les mouvemens de la
ature, de ne faire nulle violence à mes
clinations & à mon tempérament ?

Combien même de péchés commis
ar malice, avec réflexion & de deſſein
rmé contre tous les remords de ma
onſcience, à toute occaſion & pour le
lus foible ſujet, ſous ombre que ce ne
nt que des péchés véniels, & que Dieu
y a pas attaché une peine éternelle ?
n quoi je montre bien mon indiffé-
ence pour Dieu, & que je ne ſuis ſen-
ble qu'à mes propres intérêts. N'eſt-ce
as là ma vie la plus ordinaire ? Il eſt vrai
u'il n'eſt pas moralement poſſible en ce
onde de ſe préſerver de tous les pé-
hés véniels, & de n'en commettre au-
un. Fatale néceſſité qui faiſoit gémir
s Saints, qui leur faiſoit déſirer la mort,
ui faiſoit dire à ſaint Paul : *Malheureux* Rom.
ue je ſuis, qui me délivrera de ce corps c. 7.
ont le poids m'appéſantit ? Mais il n'y a
as un ſeul de ces péchés en particu-
er que je ne puiſſe prévenir, & dont il
e ſoit en mon pouvoir de me garantir.
Combien donc, ſi je voulois, & ſi je pre-
ois plus garde à moi, en pourrois-je
iminuer le nombre ? Hélas ! bien loin

de le diminuer, je l'augmente tous l
jours.

TROISIÉME POINT. Quelles ſont l
ſuites du péché véniel ? Plus déplor
bles que je ne me le ſuis peut-être jama
perſuadé. Il conduit au péché morte
comme la maladie conduit à la mor
Par conſéquent ſi j'ai quelque zéle pou
mon ame, je dois en uſer à l'égard d
péché véniel, comme j'en uſe à l'égar
d'une maladie, dont je ſuis menacé, o
dont je ſuis ſubitement attaqué. Que n
fais-je point pour l'arrêter dans ſon prin
cipe? Que ne fais-je point pour la guérir
Que ne fais-je point pour n'y pas retom
ber ? Elle peut aboutir à la mort : il n
m'en faut pas davantage pour y apporte
les remédes les plus prompts, les plu
efficaces, & même les plus violens. Pour
quoi ne raiſonnai-je pas de la même ſor
te, quand il s'agit d'un péché, qui de
toutes les maladies de l'ame eſt la plu
dangereuſe, & qui me diſpoſe à cette
ſeconde mort, mille fois plus à craindre
que la mort du corps ?

Et en effet, quiconque néglige le pé
ché véniel, & beaucoup plus quiconque
le mépriſe, tombera infailliblement dans
le mortel. Oracle du Saint-Eſprit, qui

se vérifie que trop par l'expérience. C'est par le mépris du péché véniel qu'on perd insensiblement l'horreur du mortel. Au commencement le seul nom de péché mortel faisoit frémir : peu à peu on s'y accoutume, & l'on s'y familiarise. D'autant plus que du péché véniel au mortel il y a souvent peu de distance, & que l'intervalle entre l'un & l'autre est comme imperceptible. Car il n'y va pour l'ordinaire que du plus ou du moins : or entre ce plus & ce moins, il n'y a qu'un point qui décide de la vie ou de la mort. Quel risque ne court-on pas alors, & n'est-on pas sur le bord du précipice ?

De cette proximité même entre le péché véniel & le mortel, il arrive très-naturellement que l'on confond l'un avec l'autre. Combien de fois m'y suis-je trompé, & combien de fois ai-je estimé léger ce qui ne l'étoit pas ? Combien de fois m'aveuglant moi-même, & jugeant des choses selon les désirs de mon cœur, ai-je pris pour injustice vénielle ce qui peut-être étoit devant Dieu une iniquité griéve & mortelle ? Le discernement en étoit difficile ; & c'est pour cela qu'à l'égard même du péché véniel, je devois avoir une conscience timorée. Je n'étois

pas assez éclairé, pour en faire un jug
ment exact ; & voilà pourquoi je dev
m'en défier & me précautionner.

Mais quand je serois assûré de m
lumiéres, puis-je ignorer que je suis fo
ble, & la foiblesse même ? Or le péc
véniel & le mortel se touchant de si près
quelle présomption de me flatter, qu'
tant foible au point que je sçai l'être,
m'en tiendrai précisément au véniel ; q
je ne passerai pas outre, & que je ser
assez maître de mon cœur, pour lui pre
crire telles bornes qu'il me plaira, su
tout en certains péchés, où l'impressio
de la nature est si forte & si puissant
Il me faudroit, pour me soutenir en c
pareilles conjonctures, des graces c
Dieu toutes particuliéres : mais ne m'
t-on pas cent fois averti qu'une punitio
de Dieu très-commune est de nous re
fuser, en conséquence d'un péché vénie
des graces spéciales qu'il nous avoit pre
parées, & avec lesquelles nous serion
heureusement arrivés au terme du salu
au lieu que par la soustraction de ces gra
ces, nous en venons à des égaremens
à des désordres par lesquels il nou
éprouve. C'est ainsi que le péché vénie
peut être, & est pour bien des ames l
source de leur damnation.

CONCLUSION. Le remède, ô mon ieu, eſt de m'attacher non ſeulement votre Loi, mais à toute la perfection votre Loi. Plus je m'efforcerai de l'élever, moins je ſerai en danger de écheoir; & plus j'aſpirerai à ce qu'il y de plus ſaint dans l'obſervation de mes evoirs, moins je ſerai en diſpoſition de s violer dans les points eſſentiels. Ce eſt pas, Seigneur, que malgré la réſolution que je prends en votre préſence par votre grace, j'oſe me répondre de e maintenir devant vous dans une inocence entiére. Tant que je vivrai ſur terre, il ne m'échappera que trop de utes; & tant que je ſerai revêtu d'un orps mortel, je ne reſſentirai que trop s triſtes effets de la condition humaine. Mais au moins en me propoſant d'aller ujours au-delà de mes obligations, me ettrai-je plus en état de n'y pas manuer dans des matiéres importantes; & n travaillant à me ſanctifier, ſerai-je lus hors de l'occaſion & du péril de ne pervertir.

Donnez-moi, mon Dieu, donnez-moi ette conſcience tendre & délicate, qui effraie de l'ombre même du péché. ormez en moi, ou m'aidez à y former

cette conſcience étroite & ſévère, qui
ſe permet rien, ni ne ſe pardonne rie
C'eſt cette inflexible rigueur pour mo
même, qui fera ma ſûreté. Il m'en co
tera ; il faudra me retrancher bien d
choſes où le penchant me porteroit,
m'interdire bien des ſatisfactions qui ſe
blent même aſſez innocentes. Il faud
en bien des rencontres ſoumettre mo
eſprit, étouffer les ſentimens de mo
cœur, péſer mes paroles, captiver m
yeux, mortifier mes ſens : mais, Seigneu
puis-je acheter trop cher le double ava
tage, & de vous moins offenſer, & c
mieux garder mon ame ? Le bonheur c
vous plaire, la paix de ma conſcience
l'un & l'autre me dédommagera de tou
ô mon Dieu, & me tiendra lieu de tout

TROISIÉME MÉDITATION.

Du Péché de scandale, ou du mauvais Exemple.

Necesse est ut veniant scandala. *Matth. c. 18.*

C'est un mal inévitable, qu'il arrive des scandales.

PREMIER POINT. CE que nous appellons scandale, n'est que le mauvais exemple ; ou du moins, tout mauvais exemple est un véritable scandale. Or il ne faut point se flatter dans l'état religieux : on y voit de mauvais exemples, comme on y en voit de bons ; et il n'y a point de Communauté si régulière, où il ne se trouve des ames imparfaites qui scandalisent les autres ; comme il n'y en a guère de si déréglées, où Dieu ne conserve de saintes ames qui travaillent à maintenir l'ordre, & qui empêchent que le scandale, par une malheureuse prescription, ne prenne le dessus, & ne prévale.

Aussi le Sauveur du monde nous a fait entendre qu'il étoit nécessaire qu'il arrivât des scandales ; c'est-à-dire, qu'il n'étoit pas moralement possible que

les hommes étant ſi différens les u
des autres, ſoit dans leurs ſentimen
ſoit dans leurs mœurs, il n'y en eût
toute aſſemblée, qui par le relâchem
& le déſordre de leur conduite,
vinſſent pour ceux avec qui ils ont
converſer & à agir, des ſujets & c
occaſions de chûte. Et cela même
encore plus vrai à l'égard des maiſo
religieuſes, parce qu'on y a beauco
plus de rapport enſemble; & que to
ce qui s'y paſſe, frappe de plus près
beaucoup plus fréquemment la vûe. S
y a donc juſques dans la Religion é
écueils à craindre, on peut dire qu'i
des plus dangereux & des plus ord
naires, ce ſont ces ſcandales domeſ
ques & ces exemples qu'on a ſans ce
ſous les yeux & devant ſoi. Il eſt trè
difficile de s'en defendre; & pour y r
ſiſter, il faut une vertu bien pure & bi
à l'épreuve.

Ai-je eû ſur ce point juſques à pr
ſent toute l'attention & toute la circo
ſpection que je devois avoir? Ai-je pr
garde à ne rien dire & à ne rien fai
qui pût être nuiſible aux perſonnes q
m'entendoient, ou qui étoient témoi
de mes actions? Combien dans les re
contres ai-je débité de maximes, ai-
donn

onné de conſeils, ai je inſpiré de ſen-
imens, ai-je approuvé de procédés con-
raires à l'eſprit religieux & au devoir ?
Combien ai-je montré d'indocilité, ai-je
émoigné de mépris, ai-je fait de mur-
ures ou de railleries malignes, ſur des
oſes qui n'alloient qu'au bien & qu'à
ntretenir la régle ? C'étoient autant de
andales que j'ai dû me reprocher ; &
mbien y en a-t-il d'autres dont je ne
e ſuis jamais fait de ſcrupule, & dont
n'ai jamais penſé à m'accuſer ? J'ai
claré mes péchés : mais combien y en
oit-il où la circonſtance du ſcandale
du mauvais exemple étoit jointe, ſans
e j'en aie rien dit ? Peut-être ne la
nnoiſſois-je pas, ou n'y faiſois-je nulle
lexion : mais mon ignorance ou mon
bli étoient-ils excuſables ? C'eſt ſur
oi je dois m'écrier avec le Prophéte :
vez-moi, *mon Dieu, purifiez-moi de mes* *Pſalm.*
hés ſecrets & cachés. Pardonnez-moi, *c.* 18.
-ſeulement ceux que j'ai commis, mais
x que j'ai fait commettre.

SECOND POINT. *Malheur à celui* *Matth.*
donne le ſcandale. Cette malédiction *c.* 18.
ſortie de la bouche même de Jeſus-
iſt : c'eſt un anathême divin. Et il
u bien que le ſcandale ſoit un grand

Ibid. mal, puiſqu'il *vaudroit mieux pour* [illegible] *homme, qu'il fût précipité au fond de la me* [illegible] *que de ſcandaliſer le plus petit de ſes frere* [illegible] Maxime générale, & propoſition un verſelle, dont perſonne n'eſt except Car il n'y a perſonne qui ne doive l' *Matth.* xemple au prochain : *Que votre lumie* c. 5. *luiſe aux yeux de tout le monde, afin q ceux qui verront vos bonnes œuvres, en re dent gloire à Dieu.*

Ainſi, malheur à moi en particulier, je ſuis l'auteur de quelque ſcandale da la Communauté où je vis ! Car je la pr ve, autant qu'il eſt en moi, d'un d plus ſolides avantages de la profeſſion r ligieuſe, qui eſt l'édification mutuell & l'émulation du bon exemple. Je fa plus encore, puiſqu'au lieu de contribu à la régularité & à l'obſervance, j'y d viens un obſtacle, & que ſouvent je ſu cauſe, par mon exemple, que des ab s'introduiſent, que d'utiles & d'ancie nes pratiques s'aboliſſent peu à peu, q la diſcipline ſe relâche, & que des rég qui étoient auparavant en vigueur, s'obſervent plus, ou ne s'obſervent q fort imparfaitement. N'eſt-ce pas de qu'eſt venue la ruine ſpirituelle & la d cadence de tant de ſociétés très-ſain dans leur premiere inſtitution ?

Que ſi le mal ne s'étend pas toujours ſi loin, du moins il n'y a que trop d'eſprits faciles, & déja mal diſpoſés, que mon exemple ne manque pas d'entraîner. Or malheur à moi encore une fois, parce que je ſerai reſponſable à Dieu de tout cela, & qu'il m'en demandera compte. Quel tréſor de colère, & quel poids dont je dois craindre d'être accablé ! Malheur à moi, qui, par mon expérience & par mon âge, devrois être un modéle pour ceux qui ſont moins avancés ; à moi qui par le rang que je tiens, par l'autorité, le crédit, les talens que j'ai reçûs de Dieu, par la créance que les autres ont en moi, devrois leur ſervir de guide & les conduire, & qui ne ſers qu'à les égarer ? Il ne faut qu'un religieux de ce caractère pour perdre toute une maiſon.

Mais par-deſſus tout, malheur à moi, ſi c'eſt par moi que commencent à s'établir certains uſages, certains priviléges & certaines diſpenſes, où la raiſon de la commodité, de la ſenſualité, de l'amour propre a beaucoup plus de part que celle d'une vraie néceſſité ! Autrefois toutes ces choſes étoient inconnues, & peut-être ſans moi n'y eût-on jamais penſé. C'eſt à moi de voir ce que j'au-

rai à dire, quand Dieu m'en repréſente-
ra toutes les ſuites, & qu'il me char-
gera de tous les dommages que la reli-
gion en aura ſoufferts. Les prétexte
dont je m'appuie, peuvent tromper le
Supérieurs qui me gouvernent, & m
tromper moi même : mais on ne tromp
point Dieu.

TROISIÉME POINT. Comme il y
un ſcandale donné, il y a un ſcandale re
çû ; & malheur auſſi à celui qui le reçoi
& qui le prend. Car il le faut rejetter
& ce n'eſt point une excuſe légitim
auprès de Dieu que le mauvais exempl
qu'on a eu & qu'on a ſuivi. Ce fut l'e
xemple du premier Ange qui engage
les autres dans ſon apoſtaſie, & ils n'en
ont pas moins été réprouvés. Il eſt vra
qu'un mauvais exemple eſt une tenta
tion, & une des plus fortes tentations
mais ce n'eſt point une tentation au
deſſus de nos forces ; & puiſque nous l
pouvons vaincre, c'eſt un péché que d'
ſuccomber.

Il ne ſuffit donc pas pour moi, qu
je m'étudie à ne donner aucun ſcanda
le : mais il y a des régles que Dieu m
preſcrit contre les ſcandales qu'on m
donne, & contre les mauvais exemple

que j'apperçois autour de moi. 1. Je ne dois point m'en troubler : je puis bien m'en affliger & en gémir ; mais mon zéle n'en doit point être refroidi, ni ma piété ébranlée. Car il n'y a rien là que Jesus-Christ ne nous ait prédit, ni rien par conséquent qui me doive surprendre. 2. Je dois même en profiter, regardant ces scandales & ces mauvais exemples dont j'ai à me garantir, comme des épreuves de ma fidélité, & des occasions de témoigner à Dieu mon attachement inviolable. C'est dans l'occasion qu'on se fait bien connoître, & qu'on apprend à se bien connoître soi-même. 3. Je dois m'en éloigner, c'est-à-dire, que je dois, autant que je le puis, n'éloigner des personnes, dont je prévois que la société me seroit dommageable. Et il n'y a point à considérer si ce sont des personnes d'esprit & de mérite, ni si ce sont de mes amis : il faudroit même alors, selon l'Evangile, renoncer à mon pere & à ma mere. Cela ne m'exempte pas de les honorer, de les aimer en Dieu, de leur rendre service, & de les aider dans le besoin ; mais du reste point de liaison ni de communication particuliere. 4. Je dois m'y opposer prudemment, mais fortement :

avec modeſtie, mais avec ardeur ; ave
charité, mais avec un ſaint mépris d
tous les reſpects humains : tenant ferm
pour la régle, & ne m'en départant ja
mais, quand même, ce que Dieu n
permettra pas, il n'y auroit que moi
la garder. 5. Enfin, je dois en tire
ſujet de m'humilier devant Dieu : recon
noiſſant que de moi-même je ne ſuis qu
foibleſſe & qu'imperfection, & que ſan
la grace divine je ſerois pire que tous le
autres.

CONCLUSION. Quelle miſère, moi
Dieu ! & faut-il donc qu'après avoi
quitté le monde pour nous préſerver d
ſes piéges, nous en trouvions juſque
dans votre maiſon ? Ce n'eſt qu'à nous
mêmes que nous devons nous en pren
dre. La religion eſt ſainte, mais nous n
répondons pas toujours à ſa ſainteté
Faites par avance, Seigneur, ou plutô
aidez-nous à faire dès maintenant ce qu
feront vos Anges dans votre jugemen
dernier, lorſque vous les envoyerez pou
enlever de votre Royaume tous les ſcan-
dales. Votre Royaume ſur la terre, c
ſont particuliérement les Communauté
religieuſes. N'y aurois-je été admis, &
n'aurois-je place parmi votre peupl

choisi, que pour le détourner de votre service par mes exemples & pour rallentir sa ferveur? Ne serois-je entré dans un état si parfait, que pour m'y rendre plus coupable, & par moi-même, & par ceux que vous y avez appellés avec moi! Ah! mon Dieu, j'ai bien assez de mes propres péchés, sans y ajoûter les péchés d'autrui.

Mais que seroit-ce encore, Seigneur, si dans le saint asyle où vous m'avez retiré, je venois d'ailleurs à me perdre par la contagion de certains exemples que j'y puis avoir? Que seroit-ce, si par une lâche condescendance, je me laissois emporter & séduire à ces exemples, si je les imitois & je m'y conformois, au lieu de ne me conformer qu'à vos ordres & à vos adorables volontés? Ma régle, ô mon Dieu, ma régle seule & telle que vous me l'avez imposée; ma régle dans toute sa pureté, dans toute sa force & toute sa sévérité, voilà la route où je marcherai, voilà le conseil que j'écouterai, voilà l'oracle que je consulterai & par qui je me conduirai. Quiconque me portera là, volontiers je m'unirai à lui & je le suivrai, parce qu'il me portera à vous. Mais quiconque aussi me détacheroit de là,

me détacheroit de vous, Seigneur; n
balancer un moment, je me sépar a
de lui, parce que je ne veux jamais p
qui que ce soit, ni en quoi que ce s
me séparer de mon Dieu.

CONSIDERATION.

Sur l'Oraiſon Mentale.

CE qu'il y a particuliérement à conſidérer ſur l'Oraiſon mentale ou ſur pratique de la méditation, ſe réduit à ois points, qui ſont, ſes avantages innis & ſon importance, les défauts les lus communs qui en arrêtent le fruit, : les vains prétextes qui détournent de e ſaint exercice & qui le font négliger.

PREMIER POINT. Avantages & nportance de l'Oraiſon mentale. Le ıſte vit de la foi, & nous ne nous ſanctifions, qu'autant que nous ſommes remlis & touchés des maximes de l'Evanile & des grandes vérités du Chriſtiaiſme. Principe ſi univerſellement reonnu, que les gens du monde convienent eux-mêmes, qu'ils agiroient tout utrement qu'ils ne font, & qu'ils ne 'abandonneroient pas à tant de déſorlres, s'ils avoient plus de foi, ou s'ils toient plus pénétrés de ce que la foi eur enſeigne. Examinons la choſe à ond & reconnoiſſons-la telle qu'elle eſt,

nous trouverons que ce manque de foi d'une foi vive & animée, n'eſt pas ſeulement la ſource des déréglemens qu'on voit dans le monde, mais des relâchemens qui ſe gliſſent dans la vie religieuſe. Ce n'eſt pas qu'on ne croie ; mais on n'a pas une certaine conviction, une certaine vûe qui frappe, & qui rend les objets preſque auſſi ſenſibles que s'ils étoient préſens.

Or voilà ce qui s'acquiert par l'oraiſon. A force de ſe tracer dans l'eſprit les vérités de la foi ; de méditer les perfections & les grandeurs de Dieu, ſes miſericordes & ſes vengeances, ſes récompenſes & ſes châtimens ; de conſidérer par ordre & dans une méthode ſuivie tous les myſtères de Jeſus-Chriſt, ſa doctrine, ſa loi, ſa morale, ſes exemples, en tirer de-là d'utiles leçons & des régles de conduite : toutes ces idées s'impriment profondément dans l'ame. On les porte par-tout, & l'on en a par-tout la mémoire prompte & récente. On apprend ce qu'on doit à Dieu, ce qu'on doit au prochain, ce qu'on ſe doit à ſoi-même. On prend des penſées ſupérieures à celles dont on s'étoit laiſſé prévenir, & l'on découvre ſes erreurs, ſes illuſions, ſes faux jugemens. Ce que l'oraiſon

ſur cela n'a fait un jour qu'ébaucher, elle le perfectionne dans un autre & l'achéve. La grace ſoutient tout, & répand ſes lumiéres avec d'autant plus d'abondance, que l'oraiſon eſt plus fréquente & plus conſtante : de ſorte que les vérités auparavant les plus obſcures, & qu'on avoit plus de peine à concevoir, ſe repréſentent en certains momens avec une telle clarté, qu'il ſemble qu'on en ait la connoiſſance la plus parfaite, & une eſpéce d'évidence.

Ce n'eſt pas aſſez ; car la liaiſon étant auſſi utile qu'elle l'eſt entre l'eſprit & le cœur, ces vérités, ou plutôt l'impreſſion de ces vérités paſſe de l'un à l'autre. Le cœur s'enflamme, & comme diſoit de lui-même le Roi Prophéte, *le feu s'allume dans la méditation.* On s'éléve à Dieu, on s'affectionne à ſes devoirs, on ſe reproche ſes infidélités, on prend des meſures pour l'avenir, & l'on ſort de l'oraiſon tout renouvellé & tout changé. C'eſt par où les Saints ſont parvenus à une ſi haute perfection, & c'eſt là le chemin qu'ils ont tracé à tous les diſciples qu'ils formoient & qui aſpiroient à la ſainteté. Auſſi tous les Inſtituteurs des Ordres religieux, y ont-ils ſpécialement recommandé & expreſſé-

Pſalm. 38.

ment établi la pratique de l'oraiſon. I
avoient du reſte des vûes différentes,
ils étoient diverſement inſpirés, po
compoſer cette admirable variété de r
glemens & d'obſervances, qui fait u
des plus beaux ornemens de l'Egliſe
mais ſur le point de l'oraiſon & de
néceſſité, ils ſe ſont tous accordés
n'ont tous eu qu'un même eſprit.

Et l'on peut dire en effet, qu'il e
comme impoſſible qu'une ame ſe déra
ge, lorſqu'elle eſt aſſidue à l'oraiſon
ou ſi quelquefois Dieu permet qu'ell
s'oublie, l'oraiſon eſt pour elle une re
ſource immanquable. Mais d'où vient l
déſordre de pluſieurs perſonnes, mê
me religieuſes, & par où commencen
elles à ſe dérégler, juſqu'à tomber dan
des égaremens pitoyables & ſcanda
leux? C'eſt en quittant l'oraiſon. Par-l
elles s'éloignent de Dieu, & perden
tout ſentiment de piété. Par-là elles ſ
réduiſent dans une ſéchereſſe, dan
une froideur & une indifférence mor
telle. Par-là elles ſe privent des plu
ſolides conſolations, qui ſont les con
ſolations intérieures, & ſe dégoûten
ainſi de leur état. Par-là elles demeuren
livrées à toutes leurs paſſions, & à tou
tes les attaques de l'ennemi; & l'on n'a

ûû que par trop d'épreuves où tout cela aboutit, & quelle en eſt la fin malheureuſe.

SECOND POINT. Défauts plus communs qui arrêtent le fruit de l'oraiſon. Premiérement, on y va ſans préparation, contre la parole du Saint Eſprit: *Préparez votre ame avant la priére, & ne ſoyez pas comme un homme qui tente Dieu.* Eccleſ. c. 18. C'eſt demander à Dieu qu'il change la conduite ordinaire de ſa providence, & par conſéquent qu'il faſſe un miracle en notre faveur, que d'attendre de lui qu'il ſe communique à nous dans la méditation, lorſque nous ne prenons nul ſoin de nous y diſpoſer. Or il y a une préparation éloignée, & une préparation prochaine. La préparation éloignée, c'eſt dans l'uſage de la vie un recueillement habituel, & l'eſprit de retraite, autant qu'il peut s'accorder avec notre condition & la ſituation préſente où nous ſommes. La préparation prochaine, c'eſt ce qui ſe fait quelque tems avant l'oraiſon, ou au tems qu'on la commence : par exemple, prévoir la matiére dont on doit s'occuper, l'arranger & la diviſer, ſe mettre en la préſence de Dieu, invoquer le Saint Eſprit, ſe rappeller à ſoi même

& se dégager de toutes les pensées q
pourroient nous distraire. Il y en a q
récitent pour cela quelques courtes pr
res, & chacun peut suivre là-dessus
que sa dévotion particuliére lui inspir
mais en général, il n'y a guère de fonc
faire sur l'oraison, si nous n'y apporto
de notre part les dispositions convenabl

Secondement, on y va sans nulle v
& nul dessein d'en profiter. Pourvû qu'
ait rempli l'heure marquée, qu'on
soit assemblé avec la Communauté,
qu'on y ait été présent, beaucoup pl
de corps que d'esprit; qu'on ait mên
fait quelques réflexions assez légères,
produit quelques actes qui ne tendent
rien, on est content. Mais *la sagesse*, cet
sagesse céleste, qui nous sanctifie, *ne*
Eccles. découvre qu'à ceux qui la désirent, & q
c. 4. *la cherchent.*

Troisiémement, on se met à l'oraiso
sans se proposer aucun sujet, & l'on
laisse conduire, dit-on, à l'Esprit de Die
Mais cet Esprit toujours réglé & mesu
dans ses divines opérations, n'agit poin
au hazard. S'il y a des ames qu'il tran
porte tout-à-coup, c'est une grace su
laquelle on ne doit pas compter. Cett
grace même, ces ames ne l'ont commu
nément obtenue, qu'après s'être long

ems exercées dans les sujets les plus or-
inaires. Qu'arrive-t-il donc ? C'est que
imagination n'ayant rien qui la fixe,
lle s'égare sans cesse ; & que l'esprit em-
rassant tout, il se trouve à la fin tout
ussi vuide qu'il l'étoit d'abord.

En quatriéme lieu, si l'on choisit quel-
ue sujet, on donne dans un autre écueil,
ui est de vouloir porter trop haut son
remier vol, & de ne s'attacher dès les
ommencemens qu'à certains sujets plus
ublimes & plus relevés. Il y a là souvent
eaucoup d'orgueil & de présomption ;
u moins il y a bien de l'illusion. On se
epaît de belles spéculations, mais dont
n voit peu d'effet dans la pratique.
Quand il plaît à Dieu de nous ravir,
omme saint Paul, au troisiéme ciel, sui-
ons le mouvement de sa grace ; mais de
ous-mêmes marchons pas à pas, & pre-
ons les routes les plus battues : ce sont
es plus sûres. La bonne oraison est celle
ui nous rend plus réguliers, plus hum-
les, plus charitables, plus patiens, plus
nortifiés.

En cinquiéme lieu, dans les sujets du
este les plus propres & les plus solides,
n s'arrête trop aux raisonnemens, &
on ne s'entretient point assez dans les
ffections & les sentimens. Il est néces-

faire avant toutes choſes de convainc
l'eſprit ; mais il eſt encore plus importa
d'exciter enſuite le cœur & de l'émo
voir. Car c'eſt dans le cœur que ſe fo
ment les réſolutions, & c'eſt par les r
ſolutions qu'on paſſe à l'action.

En ſixiéme lieu, à l'égard même
ces réſolutions, il y a une erreur d'autan
plus dangereuſe qu'elle eſt plus ſubtile
plus ſpécieuſe. C'eſt de s'en tenir à d
propoſitions univerſelles & indéterm
nées, au lieu de deſcendre au détail
notre vie & à certains points eſſentiels
qui nous regardent perſonnellement,
qui demandent actuellement notre atte
tion. Ce détail eſt d'une extrême utilité
& ſi l'on y entroit, on ne manqueroit p
ſi-tôt de matiére dans l'oraiſon, & l'o
auroit chaque fois un grand champ à pa
courir.

En ſeptiéme & dernier lieu, le défa
capital que nous avons à corriger da
l'exercice de l'oraiſon, & le princip
obſtacle au fruit que nous en pouvo
retirer, c'eſt un fonds de pareſſe naturel
& de négligence à quoi l'on ſe livre
qu'on ne s'efforce point de vaincre. Po
faire oraiſon, il faut s'appliquer, & tou
application coûte : or c'eſt juſtement
qu'on ne veut point. On voudroit qu

en coûtât, ni violence, ni combat, ni travail, pour se recueillir, pour s'animer, pour se réveiller de l'assoupissement & de la langueur où l'on est. Jacob n'obtint la bénédiction de l'Ange, qu'après avoir lutté contre lui pendant une nuit entiére; & en vain espérons-nous que Dieu bénisse notre oraison, tandis que nous y demeurons dans une nonchalance & une oisiveté volontaire.

TROISIÉME POINT. Faux prétextes qui détournent de l'exercice de l'oraison. Les uns alléguent pour excuse qu'ils ont trop d'affaires, & qu'ils n'ont pas le temps de s'adonner à l'oraison; les autres, qu'ils y sont trop distraits, & qu'ils ne peuvent retenir la vivacité de leur esprit; d'autres, qu'ils s'y trouvent en de continuelles aridités, & qu'ils tarissent dans un instant; plusieurs, qu'ils s'y ennuient, & que cet ennui les en dégoûte; enfin quelques-uns, que l'oraison est trop difficile pour eux, & qu'ils ne s'en jugent pas capables. Voilà ce que disent la plûpart des gens du monde, & ce qu'on entend même dire à des personnes religieuses. Mais si l'on étoit de bonne foi avec soi-même, & qu'on ne cherchât point à se tromper, on recon-

noîtroit bien-tôt la vanité de ces pré
tes dont on s'autorise pour se dispe
de l'oraison.

Et d'abord, bien loin que la multi
des affaires soit là-dessus une disp
légitime, c'est au contraire ce qui
impose une obligation plus étroite
rentrer de tems en tems en nous-mêm
& de nous servir de l'oraison com
d'un préservatif contre nos fréque
occupations & contre la dissipa
qu'elles peuvent causer. Plus les Sa
étoient chargés de soins, & même
soins tout spirituels, plus ils penso
devoit s'attacher à l'oraison. Ils sçavo
en trouver le tems. Qui nous empê
de le trouver aussi-bien qu'eux?
plus, il n'est point d'esprit si vif & si
trait, qui ne puisse faire quelque ré
xion. On en fait tant d'inutiles & de
sibles, pourquoi n'en feroit-on pas d
rieuses & de salutaires? Il est vrai que
uns ont sur cela plus de peine que
autres; mais il n'y auroit qu'à la vou
prendre, cette peine, & qu'à sçavoir
peu se surmonter & se contrain
D'ailleurs, malgré toutes les distracti
l'oraison nous sera toujours utile,
que ce ne sera pas des distractions
lontaires, & que nous ferons effort p

rejetter. Nous aurons devant Dieu le
rite de les avoir combattues, & il
is reſtera toujours quelque teinture
ſaintes vérités que nous aurons tâché
méditer.
Il en eſt de même des ſéchereſſes & des
dités. Ne manquons à rien de tout ce
i dépend de nous, & confions-nous en
eu. C'eſt de cette ſorte qu'il éprouve
re fidélité & notre conſtance. Si nous
us rebutons, nous perdons tout : mais
ous perſévérons dans la priere, il a ſes
omens pour nous écouter, & pour nous
dommager. Quoi qu'il en ſoit, humi-
ins-nous en la préſence du Seigneur,
imitons ce ſaint ſolitaire, dont toute
raiſon conſiſtoit à redire ſans ceſſe ces
urtes paroles : *Vous qui m'avez créé, ayez pitié de moi.* Ce ne ſera point-là
tems perdu. Ajoûtez que c'eſt une
uvre de mortification fort agréable à
ieu, que d'accepter en eſprit de péni-
nce, & de ſoûtenir l'ennui & le dégoût
e donne quelquefois l'oraiſon. Jeſus-
hriſt, la veille de ſa Paſſion, pria ſans
ût, & même dans une déſolation en-
re : uniſſons-nous à lui; & quand notre
raiſon ne nous ſeroit bonne alors qu'à
atiquer la patience, & toutes les vertus
e la patience renferme, cela ſeul ne

ſeroit pas un petit gain pour nous nous devrions l'eſtimer comme un p très-conſidérable.

Enfin, il ne faut point nous former idée ſi parfaite de l'oraiſon, que nou ſeſpérions d'y atteindre. Elle eſt à la tée de tout le monde, & la ſcience maine n'y eſt pas d'un grand ſecours. il ne s'agit point de diſcourir beauco mais avec une ſeule penſée & une p ſée très-commune, l'ame la plus ſim peut ſe porter à Dieu de la manier plus affectueuſe & la plus ardente. c'eſt cette union intérieure de l'ame a Dieu, qui fait toute l'excellence & t le prix de l'oraiſon. Il n'eſt queſtion d'une bonne volonté. Apportons-là pied de l'oratoire, & tout nous devien pratiquable & profitable.

[†]

ROISIÉME JOUR.

EMIERE MÉDITATION.

De la Tiédeur dans le ſervice de Dieu.

a tepidus es, incipiam te evomere. *Apoc. c. 3.*

ce que vous êtes tiéde, je vais commencer à ous rejetter.

EMIER POINT. EN peu de paroles ſaint Bernard décrit admirablement l'état de tiédeur. *Il n'y a guère* *Bern.*
Communautés religieuſes, où l'on ne trou- des ames lâches & languiſſantes, qui tent le joug de la Religion, mais qui le tent de mauvaiſe grace ; qui tâchent, ant qu'elles peuvent, ou de le ſecouer, d'en diminuer la charge ; qui ont ſans e beſoin d'aiguillon pour les piquer, & correction pour les redreſſer ; qui s'aban- nent à la vaine joie, qui ſe laiſſent

abattre à la triſteſſe : dont la compon
dure peu, dont la converſation eſt toute r
daine. Qui n'ont que des penſées charn
& animales ; c'eſt-à-dire, qui ne p
ſent qu'à elles-mêmes & à leurs com
dités, qu'à ce qui peut leur plaire
les contenter. *Qui obéiſſent ſans ver*
qui prient ſans attention, qui parlent
circonſpection, qui liſent, ſans en tirer
cun fruit pour leur édification. On voi
dès le tems de ſaint Bernard des R
gieux de ce caractère : mais auſſi
lors comment les regardoit-on ? com
des Religieux de nom, ſans l'être d'e
Voilà le portrait qu'en faiſoit ce gr
Saint : n'eſt-ce pas le mien ? Du mo
eſt-ce à moi d'en bien conſidérer tous
traits, & d'examiner ſi je ne dois pas r
reconnoître.

Or le déſordre & le danger de ce
tiédeur ſpirituelle, conſiſte en ce
les tiédes ne ſont pas même touchés
leur état. Ils ne s'eſtiment pas grar
pécheurs : 1°. Parce qu'au lieu de pe
ſer au mal qu'ils font & au bien qu
devroient faire, & qu'ils ne font pas,
ne penſent communément qu'au n
qu'ils ne font pas, & au peu de b
qu'ils font : 2°. Parce qu'au lieu de
comparer avec ceux qui dans la Religi

t plus fervens, plus réguliers qu'eux, ne se comparent qu'avec d'autres qui paroissent moins ; 3°. Parce que dans te comparaison qui les flatte, & qui trompe, ils se disent avec la même nfiance que le Pharisien, qu'ils n'ont s tels & tels défauts de celui-ci & de ui-là. D'où il arrive qu'en servant eu très-lâchement, ils se rendent en- re des témoignages avantageux d'eux- mes, comme s'ils accomplissoient te justice.

Etat bien funeste, puisque selon la role du Saint-Esprit, un état encore us mauvais, (c'est celui du péché,) lui oit néanmoins préférable. En effet, eût mieux valu pour certaines ames elles fussent tombées dans un péché ossier & grief, que dans cette vie tiéde relâchée. Car elles n'auroient pas long- ms soutenu les remords de ce péché. e péché, en les humiliant, & en les frayant par son énormité, les eût bien- t forcées à se convertir ; au lieu qu'elles se font aucun reproche, ni aucun scru- le de leur tiédeur. C'est de-là que us les Maîtres de la vie chrétienne & ligieuse ont conclu qu'il étoit plus fficile de sortir de l'état de tiédeur, ue de l'état du vice & du libertinage.

Et entre les autres, Caſſien témoi
qu'il avoit vû un grand nombre
mondains devenir par leur converſ
des hommes fervens & ſpirituels : n
qu'il n'avoit jamais vû le même ch
gement dans des Religieux tiédes. C
te expérience ne doit-elle pas me fa
trembler ?

Etat encore d'autant plus à craind
qu'il nous rend le joug du Seigneur p
péſant. Tandis que l'ame ferventе
porte avec une ſainte allégreſſe, pa
que l'onction de la grace lui adou
tout ; l'ame tiéde en ſent au contra
tout le poids, & n'y éprouve que de
peine. Châtiment viſible de Dieu, q
dès ce monde punit la tiédeur par la t
deur même. Mais il ne s'en tient pas-l
& ſelon qu'il s'en explique lui-mêm
la tiédeur lui devient ſi inſupportable
qu'elle le provoque à une eſpéce de v
miſſement, dont la ſeule idée fait ho
reur. Il ne rejette pas encore abſolu
ment une ame tiéde, mais il *commen*
à la rejetter, en s'éloignant d'elle. Cet
tiédeur eſt donc un commencement d
réprobation, & que me faut-il davan
tage pour travailler à m'en retirer ? At
tendrai-je que je ſois tout-à-fait réprouv
de Dieu ?

SECON

SECOND POINT. Après avoir consi-
ré le malheur & le désordre de l'état
tiédeur, si j'en veux connoître les
uses, je dois les chercher dans moi-
ême. Car cet état ne peut se former
ns moi, sans que j'en sois librement
volontairement le principe. Je dois
nc me l'imputer, & le comble de
injustice seroit de vouloir l'attribuer à
eu. Dieu permet bien quelquefois
l'une ame sainte tombe dans des états
sécheresse; mais ces états de séche-
se, suivant les vûes de Dieu, ne ser-
nt qu'à la purifier, qu'à la détacher
s consolations sensibles, qu'à la per-
tionner dans son amour. Ainsi, il ne
t pas confondre ces sécheresses avec
tiédeur. L'ame sainte & fervente gé-
t de ces sécheresses; mais l'ame tiéde
lâche ne gémit point de sa langueur.
une est dans un état violent, dont
e est innocente; mais l'autre est dans
état qu'elle aime & dont elle est cou-
ple. Voici comment.

Une des causes de la tiédeur, c'est
facilité à omettre les exercices ordi-
ires de piété, l'oraison, la lecture,
communion, les examens de con-
ence, les œuvres de pénitence & de

mortification. La moindre affaire e
tourne : le moindre empêchemen
un prétexte pour s'en exempter,
moins pour les interrompre, pou
différer & les remettre à un autre t
c'eſt à-dire, pour ne les point fair
tout. Combien de fois cela m'eſt-i
rivé ? Combien de fois ai-je quitté
pour le monde ? Combien de fois
de vains ſujets, & ſouvent ſans nul ſ
ai-je abandonné mes pratiques ? Do
m'étonner après cela ſi je ſuis tiédé
comment ne le ſerois-je pas ? Quan
homme du monde ſe plaint d'avoir
de foi, le moyen que vous en ay
lui dit-on ! vous ne faites rien de to
qu'il faut pour la fortifier & pour l'
mer. De même dois-je me dire :
moyen que je ne perde pas l'eſpri
dévotion & de ferveur, lorſque j
m'aſſujettis à rien de tout ce qui le
conſerver !

On ne va pas néanmoins d'abord
qu'à ſe diſpenſer de tous ſes exercice
de tous ſes devoirs ; mais on ne s'en
quitte qu'avec négligence, & c'eſt
autre cauſe de la tiédeur. On vit,
qu'il paroît, comme les autres, &
ſe conforme à l'ordre d'une Commu
té, mais ſans recueillement & ſans é

térieur. On eſt dans une diſpoſition habituelle à ſe répandre au-dehors & à ſe diſſiper. Or eſt-il poſſible que dans ce trouble & dans cette diverſité d'objets, dont on ſe remplit, on ne laiſſe pas peu-à-peu s'éteindre le zéle de ſa perfection, & qu'à meſure que ce zéle s'amortit, on ne vienne pas à ſe rallentir & à déchoir? Je n'en puis que trop bien juger, & mon exemple ne m'en convainc que trop ſenſiblement.

Mais ce n'eſt pas-là encore la premiére ſource du mal, & il tire ſon origine de plus haut. La cauſe eſſentielle de la tiédeur, quoique la plus éloignée, c'eſt le mépris des petites choſes. Voilà par où l'on commence à dégénérer. Au lieu de ſe ſouvenir qu'il n'y a rien de petit dans ce qui concerne l'honneur de Dieu & le culte qui lui eſt dû; que la perfection ne conſiſte pas tant dans les grandes choſes, que dans les petites; que c'eſt même une grande choſe que d'être fidéle dans les petites choſes, & que c'eſt enfin par les petites choſes, que les grandes ſe maintiennent: au lieu d'enviſager tout cela, on ſe laſſe de ces menues obſervances; on ne les croit bonnes que pour les commençans; on s'en prend plus garde, & de ce dégré

l'on descend bien-tôt à un autre, j
qu'à ce qu'on en soit venu à un attiéd
sement parfait. Ah! si depuis ces j
nes années où je suis entré au serv
de Dieu, j'avois toujours eu la mê
attention & la même vigilance sur
moindres manquemens & les moind
infidélités, que j'aurois fait de progr
Hélas! bien loin d'avoir ainsi avanc
ce seroit beaucoup pour moi, si j'ét
au moins tel présentement, que je
été dans ce premier tems d'épreuve
de noviciat.

TROISIÉME POINT. La tiédeur n
point après tout absolument irrémé
ble. Il est difficile d'en guérir; n
avec l'assistance divine, ce n'est pc
une guérison au-delà de mon pouv
On en voit peu d'exemples; mais
en voit, & Dieu veut que je sois
nombre. Voilà pourquoi il m'a ins
le désir de cette retraite; & quels s
les remédes dont je puis user? Ils
rapportent tous à deux chefs: l'un
pure réflexion, & l'autre de pratique
Quant à la réflexion: 1. C'est de c
sidérer souvent la grandeur du Dieu
je sers: ce qu'il m'est, & ce que je
suis. Ce qu'il m'est: mon souvera

ron Juge, mon Créateur; comment mé-
ge-t-il donc d'être servi? Ce que je lui
is : son sujet, son esclave, sa créature;
mment exige-t-il donc que je le ser-
v ? C'étoit le motif par où saint Paul
citoit la ferveur des premiers Chré-
ns : *Je vous conjure de marcher dans* Coloss.
voie de Dieu d'une maniére digne de c. 1.
ieu. Régle excellente, & reméde in-
llible contre la tiédeur : penser, par-
, prier, s'occuper, vivre toujours
ne maniére digne de Dieu. 2. C'est de
nsidérer comment on sert les Grands
monde. Car la conduite du monde
pour moi une leçon continuelle ; &
dois rougir en me comparant avec
nt de mondains, que l'intérêt ou l'am-
tion attachent aux Puissances du siè-
e. Je dois m'humilier & me confon-
e, d'avoir si peu de zéle pour Dieu,
ndis qu'ils témoignent tant d'ardeur
ur des hommes & des maîtres mortels.
C'est de considérer dans chaque action
ligieuse son importance & le bien ine-
mable qu'elle me peut procurer. Cet-
action que je fais ou que je vais fai-
, c'est l'œuvre de Dieu. Selon que
l'aurai faite plus ou moins saintement,
n aurai une récompense plus ou moins
ondante. Elle peut me mériter une

gloire éternelle. Ce ſont ces penſée
d'autres ſemblables, qui, chaque jou
preſque à chaque moment, embrâſo
d'un feu nouveau ces ſaints Religieu
même Ordre & de la même profeſ
que moi, dont on m'a raconté les
tus, & que je dois me propoſer p
modéles.

Quant à la pratique, le remède
plus efficace pour me réveiller de
aſſoupiſſement & de ma tiédeur,
d'en détruire les cauſes, & de leur
poſer des principes tout contraires :
les contraires ſe guériſſent par les c
traires. Par exemple, c'eſt de repren
tous les exercices dont l'omiſſion
été ſi préjudiciable, & de m'y ren
déſormais plus exact & plus aſſidu. C
d'y apporter tout le ſoin & toute l'a
plication qui dépend de moi, & d
je ſuis capable. C'eſt de ne manque
rien, pas même aux plus petits devo
& aux plus petites régles; ſurmont
toutes les difficultés, m'élevant au-d
ſus de toutes mes répugnances; conſe
tant, s'il le faut, à ſervir Dieu toute
vie ſans conſolation & ſans onction : tr
heureux qu'il daigne bien encore à
prix me recevoir.

CONCLUSION. Dans ce ſentiment, mon Dieu, & dans cette préparation mon cœur, je reviens à vous avec confiance. Malgré toutes mes lâchetés toutes mes tiédeurs, j'oſe encore me flatter que vous n'avez point retiré de moi votre miſéricorde. Vous le pouviez, Seigneur; vous m'en aviez menacé, & je le méritois; mais vos menaces juſques à préſent n'ont été que des avertiſſemens pour moi; & puiſque vous m'appellez aujourd'hui tout de nouveau, & plus fortement que jamais, je ne puis douter que vous ne vouliez me faire rentrer dans la voie de vos fidéles ſerviteurs, & me remettre dans la ſainte ferveur que j'ai perdue. Qu'il en ſoit, mon Dieu, comme vous le ſouhaitez, & comme vous l'ordonnez; & qu'il en ſoit comme je le veux moi-même, & comme j'en forme devant vous le deſſein.

Ce n'eſt pas, Seigneur, pour la premiére fois que j'ai pris de pareilles réſolutions, ni pour la premiére fois que je vous ai fait de telles promeſſes. Celles-ci ne ſeront-elles point comme les autres? A conſulter le paſſé, j'ai tout à craindre de ma foibleſſe dans l'avenir: elle eſt extrême. Mais quoi, Seigneur,

languirai-je donc toujours ? N'est
donc pas tems d'être à vous comme
dois être ? N'est il pas tems d'agir en R
gieux, puisque j'en porte l'habit, &
j'en ai contracté l'engagement solemn
Ne vous ai-je pas assez dérobé de
années ? Ne m'en suis-je pas assez dér
à moi-même ? Car c'est me les dérob
moi-même, que de les dérober à m
avancement & à la sanctification de m
ame. Faudra-t-il que je traîne jusqu'
fin de mes jours une vie imparfaite, f
régularité, sans fruit, sans mérite ? V
me faites encore entendre sur cela vo
voix, Seigneur, & les reproches de
conscience : mais si je n'en profitois p
si je ne prenois pas une bonne fois m
parti, où en viendrois-je peut-êt
à tomber dans l'état de cette tiéd
complette & achevée, qui ne ressem
que trop à l'aveuglement & à l'endur
sement où vous livrez certains pécheu
Que dis-je, mon Dieu ! Vous ne le p
mettrez pas : vous m'aiderez à me re
ver, vous me donnerez la main, & vo
me seconderez dans mon retour. C'
par votre grace que je vais embras
une vie toute nouvelle, & par vot
grace que je la soutiendrai.

SECONDE MEDITATION.

De l'Abus des Graces.

Hortamur vos ne in vacuum gratiam Dei recipiatis. 1. Cor. c. 6.

Nous vous exhortons de ne pas recevoir en vain la grace de Dieu.

PREMIER POINT. IL est de la foi que Dieu me demandera compte de toutes les graces que j'ai reçûes, & que je reçois continuellement de lui. Car ces graces sont des talens qu'il me confie, mais qu'il veut que je fasse profiter. Ce ne sont point des graces sans retour, mais des fonds d'obligation que je contracte avec Dieu ; & cela s'entend de toute sorte de graces, de quelque nature qu'elles soient. Il est encore de la foi, que plus j'en reçois, plus j'aurai de comptes à rendre : car chaque grace, par l'usage que je suis obligé d'en faire, doit fructifier en moi, & rapporter à Dieu un degré de gloire : *Vous m'avez donné cinq talens*, dit le bon serviteur à son Maître ; *en voilà cinq autres que j'y ai ajoûtés & que j'ai gagnés.* Matth. c. 25.

De-là il s'enſuit, que plus Dieu m favoriſe de ſes graces, plus je dois êt humble & fervent dans ſon ſervic Humble, parce que je les reçois, & qu j'en dois répondre à Dieu : car peut-o ſe glorifier d'un bien, qu'on ne tient p de ſoi & dont on eſt comptable? Ferven parce que c'eſt uniquement par là, qu je puis m'acquitter envers Dieu d dettes immenſes dont je ſuis chargé e conſéquence des graces infinies qu' m'a faites. Or il eſt évident, qu'en qua lité de Religieux, j'ai reçû de Dieu plu de graces, & des graces plus abondan tes, plus particuliéres, que les Chr tiens du ſiécle. Je ſerois le plus aveugl & le plus ingrat des hommes, ſi je n'e convenois pas. Il eſt donc vrai, que j ſuis beaucoup plus redevable à Dieu qu les Chrétiens du ſiécle, & qu'il atten beaucoup plus de moi.

Je tremble quelquefois pour ceu d'entre les gens du monde, à qui Die donne de grands biens de fortune, & qu'il éléve à de grands honneurs. Hélas je dois plutôt trembler pour moi-même après tant de biens, non pas temporels mais ſpirituels & d'un plus grand prix que Dieu m'a mis dans les mains; & ſu quoi il me jugera. Pourquoi Jeſus-Chriſt

leura-t-il ſur Jéruſalem ? Ce ne fut oint en vûe du ſupplice qu'il y alloit ndurer ; mais en vûe de tant de gra- es, dont cette nation infidéle avoit été ourvûe, & dont elle avoit abuſé. Voilà e qui le toucha de compaſſion, parce u'il prévit de quelles calamités & de uels malheurs l'abus de ces graces ſe- it ſuivi. Ne lui ai-je pas donné plus e ſujet encore de répandre ſur moi des armes ? Les réprouvés dans l'enfer leureront éternellement les graces qu'ils uront perdues : ils ſouhaiteront éter- ellement de pouvoir réparer cette per- e, & leur déſeſpoir ſera de penſer u'elle eſt irréparable pour eux. Il faut ue leur exemple m'inſtruiſe, & que eur déſeſpoir même ſerve à ranimer mon eſpérance. Tandis que par le bon emploi des graces préſentes, je puis ré- parer l'abus des graces paſſées, il faut que mon eſpérance ſoutenue de ma pé- nitence, ſoit ma reſſource auprès de Dieu.

SECOND POINT. Il y a plus d'une ſorte de graces. Il y en a d'extérieures, & il y en a d'intérieures. Sans parler des dons naturels, les graces extérieures ce ſont les moyens de ſalut, que Dieu nous

fournit. Ces moyens ne m'ont jamais manqué, ou pour mieux dire, Dieu les a prodigués en quelque maniére dans l'état religieux. A quoi m'ont-ils servi ? A quoi m'ont servi tant d'oraisons, tant de lectures, tant de confessions, tant de communions, tant d'instructions, d'exhortations, de remontrances, d'avertissemens charitables, tant de bons exemples ? J'ai abusé de tout cela, & Dieu me reprochera cet abus. J'en ai abusé, en me rendant tout cela inutile, & me faisant peut-être de tout cela une matiére de péché. Voilà ce que je puis assez déplorer en la présence de Dieu & dans l'amertume de mon ame.

Luc c. 13. Oui, Dieu me reprochera l'inutilité de tant de moyens les plus excellens & les plus propres à me sanctifier. *Qu'on le coupe*, dit le Maître de l'Evangile, parlant du figuier infructueux, *& qu'on l'arrache. Pourquoi occupe-t-il la terre inutilement ?* Ce figuier n'est ce pas moi-même, & cette parabole ne me fait-elle pas entendre de quoi je suis menacé, si je continue à ne point profiter de tant de secours que la religion me donne, & malgré lesquels j'y demeure comme un arbre stérile ? j'y remplis en vain une place, qui seroit bien mieux occupée par une ame fidéle.

En effet, tous ces moyens de salut & de perfection ont sanctifié des millions d'ames religieuses; & moi depuis tant d'années que j'en puis user, ils ne m'ont rendu ni plus exact, ni plus vigilant, ni plus mortifié, ni plus détaché du monde & de moi-même. Ces moyens auroient converti des peuples entiers d'idolâtres, & ils n'ont pas corrigé dans moi un seul défaut, ni ne m'ont pas fait acquérir une vertu. *Malheur à vous, Corozaïn, parce que si Tyr & Sidon avoient vû les mêmes miracles que vous, il y a long-tems que ces villes criminelles se seroient reconnues, & qu'elles auroient fait pénitence.* Cette malédiction me regarde, & l'application en est bien naturelle & bien juste. Non-seulement Dieu me reprochera l'inutilité de ces moyens si salutaires, mais l'abus criminel que j'en fais, lorsque par ma faute ils me deviennent même une matiére de péché. Car ces moyens si fréquens & si présens dans ma profession ne peuvent être des moyens indifférens. Du moment qu'ils me sont inutiles, j'en suis plus coupable & plus condamnable. Suivant cette mesure, quel tréſor de colère n'ai-je amassé contre moi, & ne dois-je pas craindre qu'il ne m'accable, si je ne prends soin de le diminuer? Hélas! bien

Matth. c. 11.

loin de le diminuer, je ne fais
l'augmenter tous les jours.

TROISIÉME POINT. Outre
graces extérieures, il y en a d'intérieu
& ces graces intérieures, c'eſt tou
que le Saint-Eſprit opère en moi, p
me faire connoître les voies de Di
& pour me les faire aimer : tant de
miéres dont il m'éclaire, tant de v
qu'il me donne de mes devoirs, t
d'inſpirations ſecrettes, tans de bons
ſirs, tant de remords de ma conſcien
tant de mouvemens par où il me pr
de tenir une autre conduite, & de me
une vie plus religieuſe. En réſiſtan
toutes ces graces, qu'ai-je fait ? Se
le langage de l'Apôtre ſaint Paul,
réſiſté au Saint-Eſprit même qui
l'eſprit de grace, je lui ai fait outra
j'ai foulé aux pieds le Sang de Jeſ
Chriſt, j'ai anéanti par rapport à
le mérite de ſa Croix, dont la moin
grace a été le prix.

Abus que Dieu punit dès-à-préſ
par la ſouſtraction de ces mêmes gra
Je les néglige, & il me les ôte ; je
mépriſe, & il me les retire. N'eſt-il
en cela, comme en tout le reſte, ſou
rainement équitable ? Châtiment ſ

miséricorde, puisque cette soustraction de graces est un mal pur & sans mélange d'aucun bien. Châtiment que j'ai déjà peut-être éprouvé, & que j'éprouve : car n'est-ce pas de-là que je n'ai plus certains sentimens de Dieu que j'avois autrefois, & que ma conscience ne me fait plus certains reproches qu'elle me faisoit ? Je suis dans un relâchement visible, & cependant j'y vis tranquille & en paix. Cette paix est pire que tous les troubles.

Mais châtiment à quoi sur-tout nous expose l'abus de certaines graces d'élite qui sont dans l'ordre du salut & de la sanctification de l'ame comme une espéce de crise, semblable à celle qui arrive dans l'ordre de la nature & dans les maladies du corps. Car il y a des jours d'une bénédiction particuliére de la part de Dieu, tels que peuvent être pour moi ces jours de solitude & de retraite.

Abuser de ces sortes de graces, c'est la chose la plus dangereuse, & qui peut avoir les conséquences les plus funestes. Saint Augustin & une infinité d'autres comme lui, étoient perdus, s'ils n'eussent profité des momens, où par une providence singuliére, Dieu avoit attaché la grace de leur conversion. Et combien de

Religieux ſont tombés dans les plus
plorables égaremens, pour n'avoir
en certaines conjonctures répondi
Dieu, qui les appelloit, & qui les
licitoit de reprendre le ſoin de leur p
fection qu'ils avoient abandonné ?

CONCLUSION. Vous me parlez
core, Seigneur, & ce que j'entends
fond de mon cœur, & ce que j'y reſſ
ne peut être l'effet que de votre gra
Heureux que vous ne m'ayez pas
laiſſé après tant de réſiſtances, ni fer
le ſein de votre miſéricorde ! Mais p
cette fois ne me rendrai-je pas enfin,
m'obſtinerai-je aveuglément à ma per
lorſque vous travaillez ſi charitab
ment & ſi conſtamment à mon ſalut ?

Soyez mille fois béni, mon Dieu,
tous les moyens que j'ai eus, par vo
Providence, dans mon état, pour
avancer, & pour m'en acquérir toute
ſainteté. Je ne puis vous en glorifier aſſ
ni aſſez vous en témoigner ma reco
noiſſance très-ſincère & très-affectueu
Mais ce qui fait à votre égard le ſu
de mes actions de graces & des loua
ges éternelles que je vous dois, c'eſt
rapport à moi le ſujet de ma douleur,
plaiſe à votre bonté infinie que ce

lit pas dans l'éternité le ſujet de ma
nfuſion & de mon repentir !

Je croyois, Seigneur, n'avoir à crain-
e devant vous que mes péchés ; mais je
is que vos graces ſont encore plus à
aindre pour moi, que mes péchés mê-
es ; ou plutôt, que mes péchés ne ſont
craindre pour moi, qu'à cauſe de vos
aces. Car ſi je n'avois reçu de vous
lles graces, mes péchés ne ſeroient
us péchés, & je ſerois à couvert de
tre colère & de vos vengeances. Dois-
vous demander pour cela que vous
e les enleviez, toutes ces graces, &
e vous en interrompiez le cours ? Hé,
igneur, où en ſerois-je alors, & que
rois-je ſans vous ? Non, mon Dieu,
m'en retranchez rien, & daignez au
ntraire les redoubler : c'eſt toute ma
heſſe & tout mon eſpoir. Mais voici ce
e je dois conclure, & ce que je con-
us en effet : de les faire toutes déſor-
ais valoir, autant qu'il dépendra de
a fidélité & d'une pleine correſpon-
nce ; de n'en plus arrêter les divines
npreſſions, & de ne leur plus preſcrire
e bornes dans les vûes ſaintes & les
eſſeins qu'elles m'inſpireront ; d'agir
ut le reſte de ma vie, & de vous ſer-
r, ſelon toute l'étendue & toute l'effi-

cace des moyens dont vous avez bie
voulu me gratifier, & dont vous voule
bien ne me pas priver. Ainſi je le pro
mets, ô mon Dieu; & dans la mêm
réſolution que votre Prophéte, ain
j'en fais entre vos mains le ſerment,
je le jure en votre préſence.

TROISIÉME MÉDITATION.

De la perte du Tems.

Dum tempus habemus, operemur bonum. Galat. c. 6.

Faisons le bien, tandis que nous en avons le tems.

PREMIER POINT. IL n'eſt rien de plus précieux que le tems, puiſque c'eſt le prix de l'éternité. Selon que j'aurai bien ou mal uſé du tems que Dieu me donne dans la vie, je ſerai après la mort, ou récompenſé, ou condamné: et *chacun recevra ſuivant ce qu'il aura fait dans le tems.* 2. Cor. c. 5. Si bien que tout mon ſalut dépend du tems; & comme Dieu, en nous créant, & nous mettant ſur la terre, nous impoſe à tous une obligation étroite de travailler à notre ſalut, il nous fait par-là même à tous un commandement abſolu de profiter du tems que nous avons, & de le paſſer utilement.

Ce n'eſt pas ſeulement pour nous, mais encore plus pour lui-même & pour ſa gloire que Dieu nous a donné le tems. Il veut que nous l'employions à le ſervir & à le glorifier, & que ce ſoit

même là notre premiére vûe dans l'en
ploi que nous en faiſons. Ainſi ne le p
rendre à Dieu par un ſaint uſage, &
dérober à ſon ſervice, c'eſt tomber
l'égard de Dieu dans le même déſord
qu'un ſerviteur qui refuſeroit ſon ter
à ſon Maître. Suis-je en effet moins co
pable, quand je laiſſe vainement coul
un tems que je dois à Dieu, & que
me dois à moi-même; & puis-je me
nir en aſſûrance, parce dans to
le reſte ma vie paroît aſſez unie, & qu
ne m'échappe aucune faute groſſiér
Sans autre mal, la ſeule perte du tei
n'eſt-elle pas un grand mal?

D'autant plus grand, que le tems u
fois perdu ne revient plus. Où ſont po
moi tant d'années déja paſſées? Chaq
jour, chaque heure, chaque mome
pouvoit avoir ſon mérite, & me rappo
ter au centuple: mais que m'en reſte-t-
& quel fonds ai-je amaſſé? Où ſeront
la mort les années que Dieu voud
bien dans la ſuite m'accorder? Si
ſont des années auſſi ſtériles que les a
tres, qu'aurai-je dans les mains,
qu'emporterai-je avec moi? Je les r
greterai; mais tous mes regrets les ra
pelleront-ils? Je comprendrai toute
grandeur, & du gain que je pouvois fair

& de la perte que j'aurai faite : j'en gémirai ; mais malgré mes gémissemens, il faudra toujours revenir à ce point essentiel & à cette triste réflexion, que ces années auront été, & qu'elles ne seront plus ; que ce gain étoit en mon pouvoir, & qu'il n'y sera plus ; que j'aurai pû me garantir de cette perte, & que je ne le pourrai plus. O que ne suis-je assez heureux pour bien concevoir dès aujourd'hui combien dans un sujet aussi important que celui-là, ces deux paroles sont affreuses & désolantes : je pouvois, & je ne puis plus ! J'aurai recours à Dieu ; je lui protesterai mille fois que s'il lui plaisoit encore de me donner quelque tems, j'en voudrois ménager jusqu'à la moindre partie. Belles résolutions ! Mais Dieu les écoutera-t-il ? Ah ! qu'il vaudroit bien mieux les prendre dès maintenant, lorsqu'elles me peuvent être salutaires, & que j'ai le tems de les mettre en pratique !

SECOND POINT. On peut perdre le tems dans l'état religieux, comme on le perd dans le monde ; & communément même les personnes religieuses sont plus exposées à ce désordre qu'on ne l'est dans le monde, parce qu'elles

ſont plus dégagées des affaires hum
nes & des ſoins temporels qui occup
les gens du monde.

Il y en a dont les obſervances &
fonctions ſont très-bornées, & ne re
pliſſent pas beaucoup de tems. I
qu'elles y ont donné quelques heu
preſcrites par la régle, à quoi s'en v
preſque toutes leurs journées ? ſouv
à ne rien faire. Fréquens entretie
converſations toutes profanes, long
& inutiles viſites de la part du mon
curioſité de ſçavoir tout ce qui ſe p
au dehors, & de s'en informer : v
preſque toute leur occupation. On
tous les jours ſcrupule aux ſéculiers
leur oiſiveté : ménent-ils une vie p
oiſive que celle-là ?

D'autres agiſſent davantage, & ſ
plus dans l'exercice. Toujours emp
ſées, elles ne ſe donnent point de re
che. Mais quel eſt le principe de tou
ces agitations & de tous ces mou
mens ? Eſt-ce l'eſprit de leur vocatio
Eſt-ce la volonté de Dieu & l'ordre
leurs Supérieurs ? Bien loin de cela,
ſeroit aſſez que l'obéiſſance exig
d'elles tout ce qu'elles font, pour q
leur devînt, ou qu'il leur parût
ſoûtenable. Ce n'eſt donc que leur

iétude & leur impétuosité naturelle
i les conduit. D'où il arrive qu'elles
ngèrent en mille affaires, soit domes-
ques, soit étrangères, qui ne les re-
rdent point. Elles voudroient être de
ut, & vaquer à tout, hors à leurs de-
irs. Est-ce là employer le tems, ou
st-ce pas le dissiper?

Enfin, plusieurs ont suffisamment de
oi s'occuper dans l'observation de la
cipline religieuse, & dans les emplois
le travail dont elles se trouvent char-
es. Mais on peut dire encore que pres-
e tout leur tems & tous leurs mo-
ens sont perdus, parce qu'elles ne
cquittent de leurs obligations qu'a-
c une négligence extrême, ou que
ns des vûes toutes humaines. Le tems
est utile qu'autant qu'il est employé
lon le bon plaisir de Dieu, & qu'il
rt à notre profit spirituel: or ce qui
fait nonchalamment ou trop humai-
ment, peut-il être agréable à Dieu?
dès qu'il ne peut plaire à Dieu, quel
vantage devant Dieu en pouvons-nous
tirer?

De tout ceci je dois apprendre:
Qu'après avoir satisfait à mes obser-
ances, & à tout ce qui est de mon mi-
istère, s'il me reste encore du tems,

je n'en ſuis pas tellement le maître, qu'il me ſoit permis de le conſumer en vains amuſemens. Il n'y a point de particuliére qui me détermine l'emploi que j'en dois faire ; mais il y a toujours une loi générale, qui m'ordonne d'en faire un bon emploi : 2. Qu'une vie laborieuſe me peut être très-infructueuſe, parce que les ſoins dont elle eſt remplie, ne ſont point tant de ma profeſſion que de mon choix, & que c'eſt moi qui volontairement & aux dépens même de la régularité, me les ſuis impoſés : 3. Que pour un ſaint uſage du tems, ce n'eſt point aſſez que toutes mes occupations ſoient ſaintes & religieuſes dans leur ſubſtance, ſi elles ne le ſont dans leurs circonſtances ; & qu'en gardant ma régle, je puis perdre mon tems, dès que je n'en prends que le corps, & que j'en laiſſe l'eſprit. D'où il m'eſt aiſé de voir, mais avec la plus ſenſible douleur, combien de tems j'ai perdu juſques à cette heure, & ſi je puis même faire fond ſur un ſeul jour.

TROISIÉME POINT. Quoique dans un ſens le tems perdu ſoit irréparable, il ne l'eſt pas dans un autre ? car il ne tient qu'à moi de le racheter, ſi je

tte parole expreſſe de l'Apôtre, *Re-* *Epheſ.*
etez le tems. Ces ouvriers de l'Evangile c. 5.
ui vinrent les derniers & vers le milieu
u jour, reçurent la même récompenſe
ue les premiers qui avoient travaillé dès
matin : pourquoi ? parce que dans le
u de tems qu'ils eurent, ils firent plus
diligence, & qu'ils redoublerent d'au-
nt plus leur activité, qu'ils étoient ve-
s plus tard. Voilà comment il eſt en-
re dans mon pouvoir de regagner par
on application & par ma ferveur, tout
que mes diſſipations & mes lâchetés
ont enlevé.

Il faut que je répare tant de mauvais
urs où je n'ai rien mérité auprès de
eu, ni rien acquis pour le Ciel. Ce ſont
proprement mes mauvais jours : car ce
e je dois regarder comme de mauvais
urs pour moi, ne ſont pas ceux où j'ai
des croix à porter, ni des peines, des
irmités à endurer. Au contraire, ces
urs pénibles & fâcheux ſelon les ſens,
jours d'épreuve, ſont pour les ames
aiment chrétiennes & religieuſes, de
ns jours. Mais tant de jours d'une vie
te & pareſſeuſe, d'une vie toute diſ-
ite, ſans recueillement, ſans réflexion,
s mortification ; voilà encore une fois
mauvais jours que j'ai à racheter.

Heureux que Dieu m'en donne tems. C'eſt une grace des plus préc ſes ; mais pour profiter de cette grac n'y a point à différer. Tout retarden ſeroit à craindre, puiſque je ne ſç cette reſſource ne me manquera dans peu. Je ſçai bien qu'en uſant c me je le dois, du tems à venir, je ſuppléer au tems paſſé : mais je ne combien durera cet avenir, & rien plus incertain. Je ſçai bien que I m'accorde le préſent que j'ai ; mais ſçai s'il m'accordera l'avenir que je pas. Il eſt donc de la ſageſſe de faire loir, autant qu'il me ſera poſſible préſent que j'ai, & de me hâter là ſus, parce qu'il n'y a que ce préſent quoi je puiſſe compter. Quand mêm me tiendrois aſſûré de cet avenir qu n'ai pas, ſeroit-ce trop de le conſa tout à Dieu, & en aurois-je plus qu faut pour me dédommager de toutes pertes ? *Marchons pendant que la lu nous éclaire : la nuit vient, cette nuit nelle, où l'on n'eſt plus en état de travail ni d'avancer.*

Joan. c. 12. *Joan.* c. 9.

CONCLUSION. Dieu de miſéricorde Seigneur, vous me voyez à vos pie proſterné & humilié, comme ce ſerv

ſolvable, qui par ſa priére toucha le
eur de ſon maître, & en fut favora-
ement écouté. Vous pouvez ordonner
mon ſort. C'eſt vous qui avez meſuré
nombre de mes jours, & il ne tient
'à vous de les abréger tant qu'il vous
aira : mais *encore un peu de patience*, ô *Matt.* c. 18.
on Dieu, *& je vous rendrai tout.* Enco-
quelque tems, & je n'oublierai rien
ur vous ſatisfaire.

'y ſuis aſſez intéreſſé pour moi-même,
igneur ; & ſi vous me refuſez le peu
délai que j'oſe vous demander, que
viendrai-je ? En quelle pauvreté & en
elle misère paroîtrai-je devant vous ?
es Saints déſiroient que le tems finît
ur eux, & ne ſoupiroient qu'après l'é-
nité. Je ne m'en étonne pas : c'é-
ient des Saints. Leurs années étoient
s années pleines ; & après s'être en-
his ſur la terre, il ne leur reſtoit
us que d'aller dans votre Royaume
ûter les fruits de leurs travaux. Mais
oi, mon Dieu, je crains la fin du
ns, & j'ai bien ſujet de la craindre.
crains que la mort ne vienne trop
, & qu'elle ne me raviſſe des jours
i me ſont ſi néceſſaires, & qui ſeuls
vent compenſer en quelque ſorte
us les autres jours de ma vie. Votre

providence, Seigneur, ne m'abandonnera pas, & c'eſt en elle que je me confie : mais dans cette confiance, je veux pas perdre déſormais un mom Je n'attendrai point à commencer main : dès ce jour & dès cet inſtan commence. C'eſt bien tard, ô r Dieu ! mais après tout, il eſt enc tems. Tous les tems ne ſont pas pres au ſervice du monde ; mais c tous les tems on peut vous aimer, gneur, vous ſervir, & ſe ſanctifier.

ONSIDERATION

Sur l'Office Divin.

'OFFICE divin eſt un des plus
communs & des plus ſaints exerci-
s de l'état religieux ; & il y a là-deſ-
quatre obligations principales, qui
e regardent, & qui demandent une
ieuſe réflexion.

PREMIER POINT. La premiére
ligation par rapport à l'Office divin,
de le réciter. C'eſt un tribut de loüan-
s, que je dois à Dieu ; & que Dieu
ige de moi en vertu de ma profeſſion,
mme il l'exige des Prêtres en vertu
leur caractère, & des Bénéficiers
vertu des titres ou des revenus qu'ils
ſſédent. Manquer à l'Office divin,
en omettre quelque partie notable,
eſt donc une offenſe griéve, parce que
eſt violer un précepte, qui, ſelon
us les maîtres de la morale chrétien-
, oblige ſous peine de péché, &
ême de péché mortel. Ainſi je dois
nſidérer l'Office divin, comme une
es plus eſſentielles fonctions de mon

état; comme une des plus importan
& des plus ordinaires occupations
ma vie; comme ce qui doit être par
culiérement mon office, (car de-là vie
qu'il eſt appellé Office) & par con
quent comme un devoir que je dois p
férer à toutes les affaires humain
Malheur à moi, ſi c'étoit celui qui n
touchât le moins, & dont je fuſſe moi
en peine de me bien acquitter!

Sainte obligation, qui m'engage
faire ſur la terre, ce que les Bienhe
reux font dans le Ciel, & ce que
ferai éternellement moi-même, ſi
parviens jamais à ce Royaume. Sain
obligation, qui me fait entrer dans l'
prit de l'Egliſe: car l'Office divin
ſpécialement la priére de l'Egliſe;
quand je le récite, je prie au nom
toute l'Egliſe. C'eſt l'Egliſe qui me fa
prier, & qui m'apprend à prier; & il e
vrai que cette ſeule priére, ſi je la fa
ſois comme il faut, me ſuffiroit pour n
rendre parfait ſelon Dieu, pour m'en
tretenir habituellement dans la préſen
de Dieu. Sainte obligation, qui n
donne droit, quand j'y ſatisfais, de di
Pſalm. à Dieu comme le Prophéte Royal: *J*
5. 18. *vous ai loué, Seigneur, ſept fois le jou*
David tout chargé qu'il étoit du gou

rnement d'un Empire, avoit, pour
lüer Dieu, ſes heures réglées, & il ſe
iſoit une loi de s'y aſſujettir : ſera-ce
ne ſujettion onéreuſe pour moi, de ré-
ter l'Office divin aux heures & aux
ms preſcrits par l'Egliſe ; & ſi je n'ai ſur
point nulle régularité, ſi je n'y garde
ul ordre, & que je ne ſuive que mon
prince, ou que je n'aie égard qu'à ma
ommodité, ſuis-je excuſable devant
ieu, & n'eſt-ce pas un juſte ſujet de
rupule ? L'Egliſe a eu ſes vûes dans la
iſtribution de ſon Office, & dans le
artage des heures & des tems qu'elle y
ſſigne. Dois-je compter pour rien d'al-
er contre les vûes de l'Egliſe, & de ne
ouloir pas me faire quelque violence
our m'y conformer ?

SECOND POINT. Une ſeconde obli-
gation à l'égard de l'Office divin, eſt de
e bien réciter : c'eſt-à-dire, de le réci-
er reſpectueuſement, attentivement,
dévotement. Trois circonſtances indiſ-
penſablement requiſes.

Reſpectueuſement : les plus hautes
puiſſances du ciel tremblent devant
Dieu en le loüant ; de quelle frayeur &
de quel tremblement ne dois-je pas être
ſaiſi, moi qui ne ſuis que cendre & que

pouſſiére ? Si donc il m'arrive de ré
ter ces ſaintes priéres de l'Egliſe av
une précipitation, que je ne voudrc
pas avoir en toute autre choſe ; avec
air de négligence dont je me ſuis fai
ſans y penſer, une mauvaiſe habitud
dans des poſtures indécentes, & p
convenables à un devoir de religion
dès-là, bien loin d'honorer Dieu, je l
perds le reſpect, & je l'offenſe.

Attentivement : car l'Egliſe en m
commandant l'Office divin, me cor
mande un culte raiſonnable. Or ce n'e
plus un culte raiſonnable, quand ma ra
ſon n'y a plus de part ; & quelle part r
raiſon y peut-elle avoir, lorſqu'elle n
fait nulle attention ? Prier, c'eſt élever ſc
eſprit à Dieu : je ceſſe donc de prier, d
que l'élévation de mon eſprit à Die
vient à ceſſer ; & par une ſuite naturelle
le même précepte qui m'oblige à pronor
cer diſtinctement les loüanges de Dieu
m'oblige à m'y appliquer. D'où il fau
enfin conclure, que d'être volontaire
ment diſtrait pendant l'Office divin, o
ce qui revient au même, que de ne fair
nul effort pour me dégager des diſtrac
tions qui m'y ſurviennent, & que je re
marque, c'eſt me rendre coupable d
même péché, que ſi je l'avois tout-à
fait omis.

Dévotement : dans cet hommage & ce sacrifice que je présente à Dieu, le cœur & l'esprit doivent agir de concert. Autrement mon attention même ne serait plus qu'une pure spéculation. C'est dans le cœur que consiste le mérite de la priére ; & si mon cœur n'est touché, je deviens semblable à ces Juifs que Jesus-Christ dans l'Evangile traitoit d'hypocrites, & dont il disoit : *Ce peuple m'honore des lévres, mais leur cœur est éloigné de moi.* Qu'une de ces trois conditions me manque, qu'ai-je alors à craindre ? ce que déploroit saint Augustin, & ce qu'il se reprochoit à lui-même. Helas ! s'écrioit-il, je deviens plus criminel, par cela même qui devoit me rendre plus saint ; & qui me justifiera devant Dieu, si mes priéres mêmes servent à me condamner ? *Matth. c. 15.*

TROISIÉME POINT. La troisiéme obligation qui concerne l'Office divin, est d'assister au chœur, où on le récite solemnellement. Puisque le chœur est un des engagemens de l'état que j'ai embrassé, & de la communauté dont je suis membre, tous les sujets qui la composent, y sont également obligés, & je ne suis pas plus autorisé que les autres à

m'en dispenser. Par conséquent, je m'absente du chœur, sans raison & sans nécessité ; si je m'en absente, sans en avoir demandé & en avoir obtenu la permission ; si je m'en absente, sans en faire aucune réparation : tout cela ce sont autant de péchés dont je charge ma conscience, & dont je répondrai à Dieu.

Rien de plus pernicieux que cette liberté de s'absenter du chœur. S'en absenter sans nécessité & sans une nécessité absolue, c'est la marque visible d'une ame qui se réfroidit, & qui perd sa première ferveur. S'en absenter de soi-même & sans permission, c'est la marque infaillible d'une ame qui se licencie, & qui secoue le joug de l'obéissance. S'en absenter impunément & sans être tenu à nulle réparation, c'est la marque évidente d'une communauté qui se déréglé & qui dégénère de son ancienne discipline. En combien de maisons religieuses ce qui étoit dans son origine, & ce qui paroît encore perfection & austérité, devient-il l'occasion d'un véritable relâchement ? Se lever, comme le Roi prophète, au milieu de la nuit, pour loüer en commun le Seigneur, rien de plus saint pour le petit nombre de ceux & de celles qui le pratiquent : mais rien en même tems

e plus propre à favoriſer la pareſſe du rand nombre, qui s'en exemptent ſous es prétextes de foibleſſe & de beſoins, us imaginaires, que réels.

Par une régle toute contraire, aſſiſter xactement au chœur ; ne s'en diſpenſer mais que pour de ſolides raiſons, & u'après les avoir ſoumiſes au jugement à la déciſion des Supérieurs ; ne point couter de frivoles excuſes que la nature ggère, & les rejetter comme des illuons ; ſe faire une pénitence & une morfication de ſon aſſiduité, & l'offrir dans ette vûe à Dieu, c'eſt la marque indutable d'une ame fidéle à ſes devoirs, qui aime ſa profeſſion. Et de même nfin, maintenir cette régularité dans oute ſa vigueur ; ne point tolérer ſur ela les licences & les abus ; en empêher la preſcription par le ſoin qu'on a e les punir, c'eſt la marque ſenſible & ertaine d'une communauté fervente, qui conſerve l'eſprit de Dieu.

Cette aſſiſtance au chœur m'eſt plus vantageuſe, qu'elle ne me doit être péible. Outre les graces particuliéres qui ſont attachées, ſelon la parole de Jeſus-Chriſt, qui nous a dit expreſſément, *que où pluſieurs ſont aſſemblés en ſon nom, eſt au milieu d'eux* ; en aſſiſtant au *Matth. c.* 18.

chœur, il me sera beaucoup plus facil
d'éviter toutes les fautes, à quoi je su
sujet, & qui me sont si fréquentes, quan
je récite en particulier mon office. L'é
mulation, l'exemple inspirent plus d
retenue ; & la présence des autres, a
lieu d'être une matiére de distraction
contribue infiniment à recueillir l'ame, é
à la remplir des sentimens de piété le
plus vifs & les plus ardens. Les premiei
Chrétiens alloient tous les jours au tem
ple, & s'y réunissoient pour célébre
ensemble les grandeurs de Dieu, & pou
lui rendre unanimement des actions d
graces. Ce n'étoit pas en vain : le Sain
Esprit descendoit sur ces troupes dévo
tes, & c'étoit alors qu'il leur communi
quoit ses dons avec plus d'abondance

QUATRIÉME POINT. Il y a un
derniére obligation, qui est de chantei
l'Office divin. Car l'assistance au chœui
qui m'est ordonnée, n'est point une
simple comparition, ni une vaine repré-
sentation de ma personne. J'y vais pour
y faire mon devoir, & c'est un de mes
devoirs que de soutenir le chant qui a
été établi, & qui fait une partie du
culte de Dieu. J'y vais pour partager
avec les autres le travail, aussi bien que

mérite de ce pieux exercice. J'y vais
pur former avec eux, par l'union de
s voix, cet harmonieux concert, où
'gliſe militante & l'Egliſe triomphante
gnent mutuellement & ſi ſaintement
ers céleſtes accords en l'honneur de la
jeſté divine.

Comme David ne ſéparoit point le
nt de la pſalmodie, je ne dois point
n plus ſéparer l'un de l'autre, puiſque
oligation eſt égale pour l'un & pour
atre. *Seigneur*, diſoit à Dieu ce ſaint
i, *nous ſolemniſerons vos merveilles*,
en chantant, & en pſalmodiant. Voilà
uoi m'engage la qualité de religieux
de religieuſe du chœur. Si j'en ai le
e, c'eſt pour en faire les fonctions,
lque fatiguantes qu'elles me paroiſ-
, & qu'elles puiſſent être en effet.
and donc je m'épargne au chœur,
que je me ménage; quand par un
ès de délicateſſe, & pour ne pas inté-
er une ſanté dont j'ai trop de ſoin,
'y chante que foiblement, ou je n'y
nte point du tout; quand ma préſence
eſt d'aucun ſoulagement pour les
res & de nul ſecours, je n'obſerve pas
que l'Egliſe & la religion veulent de
i. Je prétends avoir peu de ſanté, &
ela eſt, on ne me refuſe point dans le

Pſalm. 20.

besoin les dispenses nécessaires : mais reste, quelque peu de santé que j'ai à quoi puis-je mieux l'employer, q chanter les louanges de mon Dieu L'user de la sorte, c'est accomplir à lettre ce que saint Paul nous a si for ment recommandé, de faire de no corps une hostie vivante, & de l'imm ler au Seigneur.

QUATRIE'ME JOUR.

REMIÉRE MÉDITATION.

De la Mort.

Statutum est hominibus semel mori. *Hebr.*

C'est un arrêt porté contre les hommes de mourir c. 9.
une fois.

PREMIER POINT. IL n'est rien de plus certain que la mort, ni rien de plus inévitable. C'est un châtiment auquel la justice de Dieu a condamné tous les hommes, & c'est une loi générale où je suis moi-même compris comme les autres. Il faut mourir : passage terrible ! mais après tout, ce qu'il y a de plus terrible dans la mort, ce n'est point précisément la mort même ; ce sont ses suites.

La mort en elle-même est une séparation entiére de toutes les choses du monde, des biens, des honneurs, des

plaisirs, des emplois, des charges, d
parens, des amis, des affaires, des nég
ciations, des entretiens, de tout ce q
fait la vie temporelle de l'homme. C'
par rapport à la société humaine une
pèce d'anéantissement : un mort n'a pl
de part à rien sur la terre, n'entre plus
rien : on ne le voit plus, on ne l'ente
plus, & bientôt on n'y pense plus. To
cela effraie, dès qu'on s'arrête à le co
sidérer selon les sens ; la nature y r
pugne, & de-là vient qu'elle y résiste
toutes ses forces. Mais tout cela néa
moins pris en soi & indépendamme
des suites de la mort, n'est point
affreux que la nature & les sens se
représentent. Cette séparation, de qu
que douleur qu'elle soit précédée
accompagnée, se termine en un tr
petit espace de tems ; & d'un mome
à l'autre, tout ce qu'elle a pû causer
peines & de souffrances au mouran
s'évanouit, sans qu'il en ressente dés
mais la moindre impression.

Mais ce qu'il y a de formidable da
les suites de la mort, c'est qu'elles so
éternelles : si bien que le moment q
sera pour moi la fin de cette vie p
sente, sera en même tems pour moi
commencement d'une éternité, ou bi

reuſe, ou malheureuſe. *Du côté que* *Eccleſ.*
ire tombera, il y reſtera; & dans l'inſ- *c.* 11.
qu'on pourra dire de moi avec vé-
, il eſt mort, on pourra ajoûter avec
même certitude, voilà ſon ſort décidé
ant Dieu ; le voilà pour jamais ou
deſtiné, ou réprouvé. Car on ne meurt
ne fois, & après la mort il n'y a plus
race ni de bonnes œuvres. Par con-
ent l'état où l'on ſe trouve alors, eſt
riable ; & ſi c'eſt un état de damna-
, il eſt irréparable.

e qui doit encore redoubler ma
eur, c'eſt que je ne ſçai quand ſe
cette redoutable déciſion de ma deſ-
e, ou pour un bonheur, ou pour un
heur éternel, parce que je ne ſçai
nd je mourrai. Rien de plus évident
e plus connu que la néceſſité de la
t ; mais rien de plus inconnu ni de
caché que l'heure de la mort. Il n'y
int de jour qui ne puiſſe être mon
ier jour : il n'y a donc point de jour
e ne puiſſe recevoir mon arrêt, &
ou ſauvé pour toujours, ou perdu
reſſource.

olides penſées dont je devrois conti-
lement m'occuper, & que je ne ſçau-
m'imprimer trop vivement dans l'eſ-
Car elles ſont propres des Religieux

comme des gens du monde. Relig
& séculiers, nous mourrons tous, &
sommes tous également intéressés à
assurer une bonne mort. Or qu'ai-je
jusques à présent pour m'y disposer
que fais-je encore maintenant ? Su
actuellement en état de mourir, &
drois-je actuellement mourir dans l
où je suis ? Je n'ai qu'à consulter là
sus de bonne foi ma conscience.
me dicte-t-elle ? Que me repre
t-elle ? A quoi me fait-elle entendre
faut mettre ordre avant la mort ?
à cela que je dois m'attacher, &
cela que je dois prendre incessam
toutes les mesures nécessaires. Conn
l'importance infinie de bien mourir
voir que je puis à toute heure mo
ne me sentir pas dans la disposition
tuelle de mourir, comme je vou
mourir, n'est-ce pas assez pour me
tout entreprendre, & pour n'y app
pas le plus court délai ?

SECOND POINT. La mort d
cheurs, selon la menace & l'expressi
Saint-Esprit, n'est pas seulement
vaise, mais très-mauvaise. Très-mau
par le trouble qui les agite, très-mau
par le désespoir de la divine miséri

ls tombent, très-mauvaise par les
rises de la mort & les coups subits
es enlévent, très-mauvaise & sou-
inement mauvaise par l'impénitence
s meurent. Or la mort d'un Reli-
x, après une vie imparfaite & négli-
e, n'a-t-elle pas par proportion tous
aractères? Il est bien étrange & bien
orable qu'on puisse faire une telle
paraison : mais si j'examine la chose
nds, & que je rappelle ce que j'ai
ce que j'ai entendu, & ce que peut-
j'ai quelquefois vû, je trouverai que
comparaison n'est ni chimérique ni
ée.

uel sujet de trouble pour une per-
e religieuse à la mort, de n'avoir
ue rien fait de tout ce qui étoit de
gle & de son devoir ; d'avoir vê-
ans la maison de Dieu, & de n'en
pas plus avancée dans les voies où
vouloit la conduire ; d'avoir quitté
onde, & d'être néanmoins à la fin
s jours aussi vuide de l'esprit de
, aussi remplie des idées & de l'es-
du monde que si elle avoit passé
sa vie dans le monde ? Elle est
comme *investie & assiégée des dou-* *Psalm.*
de la mort. Car les douleurs de la 17.
viennent de l'attache qu'on a à la

vie, au monde, à soi même, & voilà
état. Elle aime la vie ; elle aime le m
de, elle s'aime encore plus elle-mê
Qu'il en doit coûter pour rompre
ces liens, & qu'il y a de rudes com
1. Reg. 6. 15. à soutenir ! *O mort, est-ce ainsi que tu sépares* ?

Aura-t-elle recours à Dieu ? Mais
au contraire la vûe de Dieu qui
gmente ses inquiétudes, & qui la dé
Elle sçait avec quelle lâcheté ell
servi : mille péchés qu'elle traitoi
scrupules dans une vie tiéde & dissi
mille doutes qu'elle ne vouloit p
éclaircir, ou qu'elle décidoit à son
lui reviennent à l'esprit. Si ce n'est
en détail que tout cela se présente,
en général, & dans une confusion,
l'effraie d'autant plus, qu'elle en
moins démêler l'embarras. Tout lui
vient suspect : ses confessions pass
ses communions ; les sentimens de
cœur, qu'elle a suivis ; les liaisons qu
a entretenues ; les faux principes qu
s'est fait sur des points capitaux & es
tiels ; les libertés qu'elle s'est donn
au mépris de la régle, & souvent au s
dale de la Communauté ; les dispe
qu'elle a demandées, & les voies c
elle a usé pour les obtenir. Autre

n de tout cela ne lui faiſoit peine : is cette conſcience autrefois ſi large, maintenant une conſcience étroite, plutôt une conſcience droite qui ſert qu'à la tourmenter. On tâche à inſpirer de la confiance en Dieu & en aniſéricorde : mais malgré tout ce qu'on peut dire, il lui reſte toujours une ſcurité dans l'ame, une incertitude, ſouvenir de ſes obligations & un re-oche de ſes perpétuelles tranſgreſſions, e crainte des jugemens de Dieu capa-de la conſterner. Si elle ne va pas qu'au déſeſpoir des pécheurs du ſiécle, rayon d'eſpérance qu'elle conſerve, eſt n foible, & n'a guère de force pour la ever.

Encore plus à craindre, quand elle eſt ppée d'une mort ſubite : car on n'eſt s plus à couvert dans la Religion que ns le monde, de ces morts imprévûes précipitées ; & comme Dieu a des âtimens ſecrets qu'il exerce dans le nde, il en a qu'il exerce dans la Re-ion. Toute une maiſon témoin d'un reil accident, en eſt touchée. On juge aritablement de la perſonne, on prie, eſpère pour elle : mais du reſte on peut ſe diſſimuler à ſoi-même la vie régulière & peu édifiante qu'elle me-

noit. On eſt obligé d'en convenir
l'on ne peut s'empêcher de dire,
moins de penſer qu'il eût été bien à
haiter qu'elle eût eu du tems pour
trer en elle-même, & pour ſe prépa
Du tems ! Hé, n'en a-t-elle pas eû
que doit être autre choſe toute la
religieuſe qu'une préparation habitu
à la mort ? Ce n'eſt donc point le t
qui lui a manqué ; mais elle n'a pa
en profiter, lorſqu'elle l'avoit,
qu'on l'en avertiſſoit. Le tems de l
eſt venu. Elle ne l'attendoit pas ; m
avançoit toujours ; & elle s'y eſt
trouvée dans le moment qu'elle y
geoit le moins.

Combien de Religieux & de Relig
ſes ſont ainſi morts dans une eſpéce d
pénitence qui ne reſſemble que tr
l'impénitence des pécheurs ? C'e
dire, qu'ils ſont morts dans leur
chement, dans leur tiédeur, dans l
habitudes, dans des diſpoſitions d'e
& de cœur très-dangereuſes. Com
même de Religieux & de Religi
ayant à la mort tout le loiſir de re
en eux-mêmes, & de ſe munir des
cremens de l'Egliſe, ont fait voir e
recevant pour la derniére fois la m
indifférence & la même froideur

vient eue pendant la vie ? C'eſt une
ıxime générale, qui ſe vérifie dans l'é-
religieux, auſſi-bien que dans tous
autres états, qu'on meurt comme on
écu. Comment eſt-ce que je vis ?
mment eſt-ce que je veux vivre dans
uite ? Voilà comment je mourrai.

TROISIÉME POINT. Autant que la
rt des pécheurs eſt mauvaiſe, autant
criture nous apprend que la mort des
es eſt précieuſe devant Dieu. Pré-
uſe, parce qu'ils meurent dans un
t détachement & ſans regret ; pré-
uſe, parce qu'ils meurent dans une
fiance pleine de conſolation & de
ceur ; précieuſe, parce qu'ils meu-
t dans une union intime avec Dieu &
s l'exercice des plus excellentes ver-
; précieuſe, parce qu'ils meurent dans
grace de Dieu & avec le don ineſti-
ble de la perſévérance. Or entre ces
es, les ames vraiment religieuſes ne
nnent pas le dernier rang. Quelle eſt
nc la mort d'un religieux fervent &
éle ? C'eſt-là qu'il commence à goûter
fruits de ſon travail, & à en recevoir
récompenſe.

Il meurt en paix & ſans douleur, parce
'il meurt dans un parfait détachement

de toutes les choſes humaines. Il a
cœur libre & dégagé de tout ce qui pou
roit l'arrêter ſur la terre ; & au lieu
rien regretter en ce monde, il remerc
Dieu, comme David, de ce qu'il ach
ve de rompre ſes liens. Il n'y a plus
Seigneur, que le lien de ce corps mo
tel, & vous m'en allez délivrer, j'y co
ſens. Non-ſeulement il y conſent, m
Pſalm. il le déſire : *Qu'y a-t-il, mon Dieu, q*
142. *je puiſſe ſouhaiter hors de vous ;* & q
m'importe tout le reſte, pourvû que
vous poſſéde ? Il enviſage la mort cor
me la fin de ſes peines & le commenc
ment de ſon ſouverain bonheur. Elle p
roît aux impies une deſtruction totale
l'homme ; mais il la regarde comme
paſſage du lieu de ſon banniſſement à
Sap. bienheureuſe patrie, & de cette ſorte,
c. 3. *n'en reſſent point le tourment.*

Il meurt dans une humble & vi
confiance. Et que craindroit-il, lorſq
ſans préſumer de ſoi-méme & rendà
gloire de tout à Dieu, il ſe voit enric
de tréſors & de mérites qu'il a amaſſ
dans la Religion ? Tous ces mérites d
perſés dans le cours d'une longue vi
ſe réuniſſent devant ſes yeux, & le cor
blent d'une joie intérieure qui lui ado
cit les rigueurs de la mort. Toutes l

penſé

nsées se tournent vers le ciel où il aspi-
r, & dont la possession lui est déja pres-
que assûrée. Dieu lui donne de cette fé-
licité éternelle un avant-goût qui le ravit
& le transporte : tellement qu'il peut s'é-
crier avec le premier martyr de l'Eglise,
sint Etienne : *Je vois les cieux ouverts*, *Act. 7.*
& *Jesus qui m'attend à la droite de Dieu.* *2.*

Il meurt dans la plus étroite union avec
Dieu, & dans l'exercice de toutes les
vertus qu'il a si long-tems & si souvent
pratiquées. Il s'y est formé de bonne
heure, & il recueille alors tout le fruit de
la sainte habitude qu'il s'en est fait. Quoi-
que mourant & réduit par la violence de
la maladie dans la derniére foiblesse, il
n'a point de peine à s'élever à Dieu, à
s'immoler à Dieu & à lui faire le sacrifi-
ce de sa vie. Accoutumé qu'il est à tous
ces actes & à divers autres, il y entre d'a-
bord & sans effort ; & pour peu qu'on lui
parle ou qu'on le fasse souvenir de Dieu,
son cœur prend feu tout-à-coup & s'en-
flamme.

Enfin par une grace au-dessus de tou-
tes les graces, il meurt dans la persévé-
rance finale, qui est la consommation de
la persévérance & de sa constance dans
l'accomplissement des devoirs de la vie
religieuse. Car la persévérance finale

ſuppoſe une perſévérance commenc
& c'eſt par celle-ci qu'on parvient à l'
tre. Ainſi il meurt ami de Dieu, en
les bras de Dieu, dans le ſein de Di
où ſon ame va repoſer. Il paſſe de l'
de ſainteté à l'état d'impeccabilité ; c'
à-dire, d'un état, où tout juſte & t
attaché qu'il étoit à Dieu, il pouvoit
core le perdre & l'offenſer, à un état
il ne pourra plus que l'aimer & qu
glorifier.

CONCLUSION. Y a-t-il, Seigneu
à délibérer pour moi, & une mort ſi h
reuſe ne doit-elle pas être l'objet de t
les vœux de mon cœur ! Mais telle e
mon Dieu, notre miſére, & la mienne
particulier: nous voulons une ſainte m
& nous vous la demandons ; mais p
cela vous demandez de nous une
ſainte, & c'eſt ce que nous ne voul
pas. Hélas ! Seigneur, c'eſt ce qu
n'ai en effet jamais bien voulu. Cep
dant, il faut vouloir l'un & l'autre t
enſemble : car ſelon votre providence
dinaire, vous ne donnez point l'un ſa
l'autre ; & ſe promettre de mourir co
me vos plus zélés ſerviteurs, ſans vo
avoir ſervi comme eux, c'eſt la plus fa
ſe & la plus trompeuſe illuſion.

A quoi donc me ſuis-je expoſé dep

d'années, & à quoi m'expose encore
entement ma langueur & ma non-
lance dans votre service ? Faites-le
comprendre, ô mon Dieu : faites-
ressentir pendant la vie toutes les
eurs de la mort, afin que je ne les
nte pas à la mort même.
e me trompe, Seigneur. On ne craint
trop la mort ; mais on ne la craint
comme on la doit craindre. Or ap-
ez-moi à la bien craindre. On craint
ort, parce qu'on aime la vie : c'est
aindre en homme, & non en Chré-
ni en Religieux. De cette crainte
e naturelle il arrive, ou qu'on ne
e point à la mort, & qu'on en perd,
nt qu'il est possible, la vûe, afin de
être point affligé ; ou qu'on ne pense
mort, que pour s'en préserver le
qu'on peut, que pour l'éloigner, &
y apporter des précautions qui flat-
notre amour propre, & qui fomen-
notre paresse. Une telle crainte,
loin de nous être utile, nous de-
nuisible, puisqu'elle ne va qu'à
inspirer le relâchement & à nous y
tenir. Ce n'est point ainsi, mon
, que vos Saints ont craint la mort ;
n'est point là non plus la crainte que
dois avoir. Il m'importe peu de vi-

vre, mais il m'importe infiniment de
vivre, de vivre religieuſement & ſa
ment pour mourir de même. Ce q
dois donc craindre, ce ſont les terr
conſéquences de la mort, afin d
prévenir. Ce que je dois craindre,
le danger affreux d'une mort qui m
prendroit & que je n'aurois pas pré
Heureuſe l'ame que cette crainte
dans une attention & une vigilance
tinuelle ! Plaiſe à votre miſéricord
mon Dieu, que j'en retire ce fru
grace & de ſanctification !

ECONDE MÉDITATION.

Du Jugement de Dieu.

utum est hominibus semel mori : post hoc utem judicium. *Heb.* 9. 27.

Il un arrêt porté contre les hommes de mourir ne fois : après quoi vient le jugement.

REMIER POINT. APrès la mort suit le jugement de Dieu; c'est-ire, que dès le moment même où mon e se séparera de mon corps, elle pa-tra devant le tribunal de Dieu, & lui a présentée comme à son juge. Il est i qu'il y aura à la fin des siécles un jument général, où nous serons tous semblés, pour y recevoir une derniére tence & un arrêt plus solemnel : mais nt que ce grand jour arrive, & que s les tems pour cela soient consom-s, la foi m'enseigne, & c'est une vé-é fondamentale, qu'il y a dès l'heure la mort, un premier jugement, que acun des hommes doit subir en parti-lier, & qui se passe secrettement entre eu & l'ame.

Il ne faut point que cette ame fasse long trajet, ni qu'elle se transporte

bien loin, pour comparoître en la
ſence de Dieu. Quelque part que l'h
me meure, Dieu ſe trouve là, pc
exercer ſa ſouveraine juſtice : car
par-tout, & il agit par-tout égaler
& avec la même puiſſance. Ainſ
quelque lieu que ce puiſſe être, je n
rai pas plutôt rendu mon dernier ſo
& ceſſé de vivre, que je ſerai cor
inveſti de la majeſté de Dieu. J
l'appercevrai, ni ne le verrai poi
mais ſans ſe montrer à mes yeux,
fera ſentir à moi, & m'imprimera
vive idée de ſa grandeur. Tellement
la parole de Job s'accomplira à r
égard : *J'ai craint le Dieu Tout-puiſſ.*
Job. c. 3. *& dans le juſte effroi qu'il m'inſpiroit*
me le repréſentois comme une mer d
étendue infinie, dont les flots groſſis
tous côtés, & ſemblables à de hautes m
tagnes, venoient fondre ſur ma tête & m
cabler. Voilà comment Dieu m'en
loppera, pour ainſi dire, & comm
il ſe rendra maître de moi, ſans qu'il
beſoin de nul autre que de lui-mê
pour me ſaiſir & pour m'arrêter.

Que ferai-je, qu'elle ſera ma reſſou
ce ? En vain penſerois-je à m'échappe
& voudrois-je m'enfuir de devant
face du Seigneur : il me tiendra en

ins, & dès qu'une fois on tombe
s les mains du Dieu vivant, on n'en
t plus sortir. En vain compterois-je
les hommes & sur leurs secours : à
pourrois-je me faire entendre, étant
l avec Dieu ; & quand je serois en
t d'appeller toutes les créatures à mon
e, que serviroient tous leurs efforts
ntre leur Créateur & le mien ? Peut-
e des personnes charitables, des amis
ndront-ils auprès de mon corps, me
dre certains devoirs, & témoigner
rs regrets. Toute une Communauté
j'ai vécu, tout un Ordre m'accordera
suffrages & offrira des vœux en ma
eur : mais ces priéres, ces vœux met-
nt-ils mon ame en assurance, si Dieu
les écoute ; & les écoutera-t-il, si
t cela n'est soutenu par les mérites &
sainteté de ma vie ? Je me trouverai
nc en ce terrible moment, abandon-
à Dieu & à moi-même : à Dieu, de
i dépendra ma destinée pour l'éterni-
toute entiére, & qui sera sur le point
en décider ; à moi-même, qui, dé-
urvû de tout le reste, & dans le dé-
uillement le plus universel, n'em-
rterai avec moi que mes œuvres, &
urai point d'autre soutien ni d'autre
nds. Où en serai-je, si ce fonds me

manque, & par où pourrai-je y suppléer

O que j'apprendrai bien alors à f
d'une vie sainte & religieuse l'estime
lui est dûe ! Que je comprendrai le b
heur de ma vocation ; si je l'ai fid
ment suivie, & si j'en ai rempli tou
devoirs ! Que me donneront de conf
ce une exacte régularité, une obéiss
ce aveugle, une pauvreté dénuée
tout, la soumission de mon esprit,
mortification de mes sens, la retr
du monde, l'assiduité à la priére, le
des plus petites choses, & toutes les
servances de mon état ponctuellem
& constamment gardées ! Que je
sçaurai bon gré de m'être fait là-de
d'utiles violences ; d'avoir combattu
répugnances naturelles, & de les a
surmontées ; de n'avoir eu égard,
certains exemples que j'avois devant
yeux & qui pouvoient me séduire,
à certaines considérations & à de v
respects, qui m'auroient porté au re
chement & détourné de mes exercic
ni à tous les prétextes que ma délicat
n'eût été que trop ingénieuse à me s
gérer, pour peu que j'y eusse prêté
reille ! C'est cette vûe & ce souveni
passé, qui fera toute ma force, &
m'affermira contre la frayeur d'un ju

nt, où je n'aurai que moi pour pren-
e en main ma cause & pour me défen-
e.

Mais au contraire, si de tout le passé
ne me reste rien sur quoi je puisse m'ap-
ier & m'assûrer; si me voyant au pou-
ir d'un Dieu qui va me juger selon le
n ou le mauvais emploi de mes an-
es, je n'y découvre que tiédeur, que
gligences, qu'infractions perpétuelles
mes régles, qu'un vuide affreux &
e inutilité toute infructueuse, pour
pas dire toute criminelle, en quel
ablement tomberai-je & en quelle
olation ! J'en frémirai d'horreur. *Ils*
ndront, dit le Sage, parlant des pé-
eurs, (& combien de mauvais reli-
eux seront de ce nombre ?) *Ils viendront* Sap. c. 4.
t tremblans & tout interdits. De retour-
r sur leurs pas & de rentrer dans la vie
ur en faire un meilleur usage, c'est ce
ils ne pourront obtenir. D'avancer
s Dieu, & d'approcher de son Tri-
nal, pour y rendre compte d'une vie
rdue, c'est ce qui les consternera.
n ! que n'y pensoient-ils & que n'y
enoient-ils garde, lorsqu'ils en avoient
moyens ? Je les ai présentement, &
n-tôt peut-être ne les aurai-je plus.
en négligeons aucun : il n'y a point

de tems à perdre ; & le malheur don
veux me garantir, eſt aſſez grand, p
ne rien omettre de toute la vigilance &
toute la précaution que j'y puis appor

SECOND POINT. Dans les ju
mens que rendent les hommes, le p
cès doit être inſtruit : & le juge ne p
nonce, qu'après avoir éclairci les fa
& les avoir examinés avec toute l'att
tion néceſſaire pour n'y être pas trom
On interroge le criminel, on lui c
fronte les témoins, on écoute ſes
ponſes, & il n'eſt point condamn
que la preuve ne ſoit entiére & la c
viction juridique. Dieu gardera env
moi la même forme de juſtice, & c
pour cela que j'aurai à ſubir de ſa p
l'examen le plus général, mais en
me tems le plus prompt & le plus c
vaincant.

Examen le plus général. Dans to
la ſuite de la plus longue vie & depui
premier uſage de ma raiſon, je n'au
pas formé une penſée, pas conçû
déſir, pas dit une parole, pas fait une
tion ni omis un devoir, où cet exam
ne s'étende & ſur quoi je n'aie à me ju
fier. Et comme tout cela ſe trouve or
nairement accompagné de circonſta

s, qui aggravent le péché ou qui le minuent, il n'y aura par rapport à aque article, ni vûe, ni intention, sentiment, en un mot pas un point léger qui n'entre en compte, & qui soit mis dans la balance pour y être sé. En qualité d'homme éclairé de lumiére naturelle, en qualité de chré-en soumis à la loi de l'Evangile, en ualité de religieux appellé à la perfe-ion, j'avois des obligations différentes, c'eſt de toutes ces obligations qu'il e faudra répondre. Mes œuvres les us pieuſes en apparence, ne feront pas couvert de cette recherche. La moin-re imperfection qui s'y ſera gliſſée, l'œil e Dieu la découvrira; & s'il ne laiſſe en échapper de tout ce qui en aura fait mérite, il ne laiſſera rien non plus aſſer de tout ce qui en aura pû avilir le rix & altérer la ſainteté.

Examen le plus prompt. Une telle iſcuſſion me coûteroit maintenant des ins infinis; & encore avec tous mes ins & toutes mes réfléxions, n'y pour-ois-je ſuffire, parce que je ne puis avoir ne connoiſſance aſſez claire ni aſſez pré-ente de toute ma vie. S'il étoit même eulement queſtion de me retracer une dée bien juſte de tout ce que j'ai fait,

dit, & pensé dans l'espace d'une journé
je n'y réussirois pas, tant il y a eû de ch
ses, ou que je n'ai pas d'abord rema
quées, ou qui se sont évanouïes de mo
esprit. Mais il n'en est pas ainsi de Dieu
ni d'une ame dégagée des sens, & capa
ble après la mort de connoître & de vo
par elle-même. Car Dieu, depuis le pr
mier instant de mon être, ne m'ayant j
mais perdu de vûe, & d'ailleurs n'éta
sujet à nul oubli, il n'aura point besoi
de tems pour rappeller & pour me re
mettre devant les yeux toute ma condu
te & tout ce qu'il y aura eu dans moi d
plus intérieur. D'un seul trait de sa lu
miere divine, il rapprochera les objet
les plus éloignés; & sans nulle confu
sion, il les réunira tous dans un mêm
point, & me les présentera, chacu
aussi distinctement, que s'il étoit sépar
des autres, & que je n'eusse en particu
lier que celui-là à considérer. Je les ver
rai donc tous dans le même moment, &
malgré leur innombrable variété, mo
ame d'un coup d'œil, les démêlera tous
parce qu'elle ne dépendra plus des orga
nes qui l'arrêtoient, & qu'elle agira selo
toute l'étendue de ses puissances & toute
leur activité.

De-là enfin examen le plus convain-

ent. Il ne consistera ni en raisonnemens
ni en conjectures, mais dans une vûe
simple & nette. De sorte qu'il n'y aura
point à contester avec Dieu, ni à dissi-
muler. Combien de péchés à quoi je ne
pense plus & dont je ne me souviens plus,
se produiront tout de nouveau, & se
rencontreront à moi? Combien en apper-
cevrai-je d'autres qui m'étoient absolu-
ment inconnus, & dont je ne me croyois
pas coupable? De combien d'illusions,
d'excuses & de prétendues justifications
me couvrirai-je la fausseté? Combien de
difficultés & de questions que j'avois
toujours résolues en ma faveur, seront
décidées à ma condamnation? Com-
bien de vertus qui brilloient devant les
hommes, perdront tout leur éclat, &
ne paroîtront qu'intérêt, que vanité,
que habitude, qu'inclination naturelle,
que bienséance, peut-être même que
déguisement & hypocrisie!

Quel spectacle sera-ce là pour moi,
& qu'aurai-je à dire? Quoique je vou-
lusse alléguer, ma conscience s'éléveroit
en témoignage & me démentiroit. Car
elle concourra avec Dieu pour me con-
vaincre, & malgré moi elle m'arrachera
ce triste aveu, & cette courte, mais
cruelle confession, *J'ai péché.* Que ne le 2. *Reg.*
c. 12.

dis-je dès à préſent ? Je le dirois a
fruit. Que ne vais-je le reconnoître
pieds de Dieu dans le ſentiment d
humble repentir, afin de n'être pas o
gé de le reconnoître au pied de ſon
bunal dans un mortel déſeſpoir ? Qu
ſuis-je plus attentif au reproche de
conſcience, & ſelon l'avertiſſement
Jeſus-Chriſt, que n'ai-je ſoin de l'ap
Matth. ſer, & *de m'accorder promptement avec e*
c. 5. *tandis que je marche encore dans le chem*
afin qu'elle ne me livre pas au Juge ?
que je l'aurai ſatisfaite, elle ſe ren
mon avocate auprès de Dieu. Elle
repréſentera ma pénitence, mon ret
ſincère, mes bonnes réſolutions &
effets ſalutaires dont elles auront
ſuivies. Elle effacera des livres de
juſtice éternelle tout ce qui étoit é
contre moi, & elle m'en obtiendra l'
tiére abolition.

TROISIEME POINT. Selon l'exan
que Dieu aura fait de moi & de to
mes œuvres, il formera mon arrêt
réprobation, ou de ſalut. Quoiqu
ne ſoit pas une ſentence auſſi publi
qu'elle le doit être dans le jugem
univerſel, elle n'en ſera ni moins
thentique, ni moins irrévocable. Ca

ge Dieu aura prononcé, ou pour mon
alheur éternel, ou pour mon éternelle
batitude, il ne le changera jamais, puis-
ge je ne ſerai plus alors dans la voie,
o l'on peut perdre & obtenir ſa grace;
mis dans le terme, où l'on ne peut ni
cher, ni mériter. Il m'eſt donc d'une
rême importance, que cet arrêt de
Ieu me ſoit favorable : ſans cela que
dviendrois-je, & en quelle miſère ſe-
is-je réduit ?

Penſée effrayante ! Comment ai-je pû
ſouvent l'oublier, & que dois-je avoir
is fortement gravé dans la mémoire ?
ur en mieux ſentir l'impreſſion, je
i qu'à m'imaginer que je ſuis actuelle-
ent devant le thrône de la juſtice de
Ieu, & qu'après m'avoir interrogé, il
déclare enfin, & lance ſur moi ce re-
dutable anathême : *Retirez-vous de moi, maudit.* Quel coup de foudre ! Que je re retire de mon Dieu ! Que je ſois ternellement privé de mon Dieu ! Que on Dieu me frappe de ſa malédiction, de toute ſa malédiction, ſans qu'il me it déſormais poſſible de l'appaiſer, ni u'il me reſte aucune eſpérance de le rouver jamais & de le poſſéder ! Eſt-ce our cela qu'il m'avoit ſéparé du mon-e, qu'il m'avoit appellé à l'état re-

Matth. c. 25.

ligieux, qu'il m'avoit recueilli da
maiſon, & qu'il m'y avoit fourni ta
moyens de ſanctification ? Il vo
m'attacher à lui plus étroitement q
commun des Chrétiens, & le voil
me rejette de ſa préſence & qui fa
divorce entier avec moi ! Il voulo
mettre au rang de ſes élus & des
ſpécialement choiſies & prédeſtinée
le voilà qui m'enléve toutes les g
dont il m'avoit enrichi, & qui m
grade juſqu'au plus bas rang des
réprouvées ! Il vouloit me faire m
aux premiéres places de ſon Royau
& le voilà qui me précipite au fo
l'abîme ! Je n'ai, dis-je, qu'à pré
ainſi le tems ; & me ſuppoſant par av
dans cette fatale extrémité, je n'ai
ſuivre tous les ſentimens qu'excite
dans mon cœur de ſi triſtes & de ſi c
lantes idées. Heureux que ce ne ſoi
core qu'une ſuppoſition ; & cent
plus heureux, ſi par une conduite t
nouvelle, je vis de telle ſorte, que
figure ne devienne jamais pour mo
effet ni une vérité.

C'eſt par ce renouvellement &
changement de vie ; que je puis mé
un jugement de ſalut & de bénédict
Car il y en a un pour les ames juſtes

tout pour les ames vraîment reli-
uſes. Au lieu de ce funeſte arrêt dont
ois menacé, ſi ma vie juſques à la
rt eût toujours été également impar-
e & irréguliére, qu'il me ſera doux
ntendre de la bouche de mon ſouve-
n juge cette aimable invitation & ces
ſolantes paroles! *Courage, bon ſervi-* *Matth.*
; vous m'avez été fidéle en peu de choſe, *c. 5.*
pour ce peu de choſe je vous deſtine un
nd héritage. Entrez dans la joie de votre
gneur. Comblé de cette joie toute pu-
& toute divine dont je commencerai
oûter les douceurs ineffables, je re-
noîtrai bien que c'étoit peu de cho-
que Dieu demandoit de moi en ce
nde, & que tout ce que j'y aurai,
entrepris, ou ſouffert, ou quitté pour
, n'étoit rien en comparaiſon de la
ompenſe qu'il m'avoit préparée, &
la gloire où il s'étoit propoſé de m'é-
er. Si je pouvois encore alors être tou-
é de quelque regret, ce ne ſeroit pas
voir porté trop loin mon zéle, ni de
m'être point aſſez ménagé dans les
ntes pratiques qu'il m'inſpiroit pour
n avancement & ma perfection; ce
oit plutôt de l'avoir trop meſuré, &
ne lui avoir pas donné plus de li-
rté & plus d'étendue. En puis-je trop

faire, lorsqu'il s'agit d'un maître
dans son jugement ne sera pas moins
béral & magnifique à couronner ma fi
lité, que sévére & inexorable à pu
mes négligences & mes lâchetés !

CONCLUSION. Grand Dieu,
d'un regard ébranlez les colomnes
firmament, & faites trembler la ter
Dieu de sainteté & la sainteté mêm
devant qui les cieux ne sont pas pu
& qui avez trouvé de la corruption
ques dans vos Anges : hélas ! Seigne
comment pourra soutenir votre prése
une créature aussi foible que je le su
& comment une ame chargée de t
Auguſt. de dettes, osera-t-elle entrer en ju
ment avec vous ? *Malheur à la vie m*
la plus chrétienne & la plus religieuse
l'estime des hommes, si vous l'examinez
rigueur & si vous la jugez sans miséric
Car vos vûes sont bien au-dessus des
tres, & qui peut se flatter d'être à vos y
exempt de tâche & digne d'amour ?

Cependant, mon Dieu, vos divi
Ecritures m'enseignent, que cette
séricorde qui m'est si nécessaire, &
laquelle je dois principalement éta
ma confiance, n'aura plus de part d
le jugement que je recevrai de vo

leure de ma mort & que votre juſtice préſidera ſeule. Quelle grace ai-je donc à vous demander, & quelle priére ai-je préſentement à vous faire ? Ah ! Seigneur, c'eſt que vous n'attendiez pas, pour me juger, que ce dernier jour ſoit venu ; mais que vous me jugiez dès cette vie, parce que vos jugemens en cette vie ſont des jugemens paternels & ſalutaires. Oui, mon Dieu, jugez toutes mes infidélités & toutes mes offenſes ; il eſt juſte que j'en porte la peine : mais ne me réſervez pas à ce tems, où *vous ne me reprendriez que dans votre colère, & vous ne me jugeriez que dans votre fureur.* *Pſal. 6.*

Vous faites plus encore, ô Dieu ſouverainement bon & plein d'indulgence ! Vous voulez bien ne me pas juger vous-même, pourvû que je ſois mon propre juge ; & vous conſentez à me remettre tous vos intérêts, pourvû que j'en prenne ſoin contre moi-même, & que je vous faſſe toute la juſtice qui dépend de moi. Y auroit-il un aveuglement plus déplorable & moins excuſable que le mien, ſi je refuſois une condition auſſi avantageuſe que celle-là ? De grand cœur, ô mon Dieu, je l'accepte & je m'y ſoumets. Je me citerai moi-même au tribunal de ma conſcience ; je ſerai moi-même mon ac-

cuſateur & mon témoin ; je ferai de
te ma vie la revue la plus rigoureuſ
la plus ſévère ; j'y proportionnerai
pénitence, & dans un vrai déſir de v
ſatisfaire, je la rendrai auſſi compl
qu'elle me ſemblera devoir l'être, &
ma foibleſſe la pourra ſupporter. Je
demeurerai pas là, Seigneur : je régl
l'avenir, je le ſanctifierai ; je ne m'y
mettrai, ni ne m'y pardonnerai ri
afin que rien ne m'arrête quand v
m'appellerez à vous, & que je puiſſe
retardement & ſans obſtacle prendre
ſeſſion de l'éternelle béatitude que v
m'avez promiſe.

TROISIÉME MÉDITATION.

De l'Enfer.

Discedite à me, maledicti, in ignem æternum. *Matth. c. 25.*

Retirez-vous de moi, maudits, & allez au feu éternel.

PREMIER POINT. Il y a trois choses à considérer dans l'enfer, qui paroissent bien étonnantes, & qui sont pour nous autant de sujets d'horreur. La premiére est, que Dieu pendant toute l'éternité n'y fera jamais nulle grace, lui toutefois qui est la souveraine miséricorde.

Ce Dieu dont la nature n'est que bonté; ce Dieu qui depuis la création du monde, fait luire également son soleil sur les méchans & sur les justes; ce Dieu qui pour ses ennemis même & pour ses pécheurs est descendu de sa gloire, s'est revêtu de notre humanité, & a voulu mourir sur une croix: après tant de bienfaits, & des témoignages si sensibles de son amour, ne jettera jamais un regard favorable sur aucun des réprouvés, ni jamais ne fera distiller sur

eux une seule goutte de ce sang, qu'i
répandu toutefois pour eux-mêmes av
tant d'abondance dans sa passion. Tel
ment que la miséricorde divine, dc
les communications sont infinies env
tout le reste des créatures, même
plus viles, demeurera éternelleme
sans action à l'égard des damnés.
pousseront des cris lamentables, ils
désoleront, ils verseront, selon l'expr
sion de l'Evangile, des torrens de la
mes : mais ce Dieu vengeur n'arrête
pas une fois pour cela son bras, ni ne s
pendra pas un moment ses coups ; & ta
qu'il sera Dieu, (or il le sera toujour
comme il l'a toujours été) il verra sou
frir des ames qu'il a formées à son imag
des ames qu'il a marquées du sceau de
divinité, des ames qui porteront le c
ractère de ses sacremens, sans être én
pour elles du moindre sentiment de cor
passion. Le pourrois-je croire, s'il
nous l'avoit pas lui-même révélé ? Ma
c'est un article de la foi que je profes
Il faut donc qu'une ame réprouvée so
bien affreuse aux yeux de Dieu, puisq
la haine qu'il en conçoit, est capable d
l'endurcir de la sorte, & de fermer
cette ame maudite toutes les sources d
la grace.

Mais encore qu'eſt-ce qui peut ainſi défigurer aux yeux de Dieu, & en faire un objet ſi abominable? Le péché qui vit dans elle, & qui n'y mourra jamais. Avec cette tache déſormais ineffaçable, elle ſera toujours pour Dieu, qui eſt infiniment ſaint, une victime de colère & de damnation. Le réprouvé pouvoit pendant la vie, l'effacer, cette tache ſi odieuſe: il pouvoit renoncer à ſon péché & par-là obtenir grace. Il étoit vrai ſon péché dans un état de réprobation ſeulement commencée; & non conſommée. La mort eſt venue; & à ce moment fatal, le même péché que la pénitence eût pû réparer, eſt devenu irrémiſſible, parce qu'il eſt devenu irréparable. Cette damnation anticipée, mais ſeulement commencée, eſt devenue une damnation complette, & a reçu ſa dernière conſommation. Cette miſéricorde ſi travant ſi prévenante, & ſi facile à toucher & à pardonner, s'eſt reſſerrée & retirée ſans retour. Comme elle trouvera toujours le péché préſent & vivant, elle ſera toujours ſelon l'ordre des décrets divins, un obſtacle invincible qui la retiendra, & qu'elle ne pourra plus ſurmonter. De ſorte qu'il n'y aura dans tous les ſiécles que la juſtice qui agira, que

la juſtice qui frappera, que la juſtic
vengera ſes droits & qui ſe ſatisfera
que je ſuis aveugle, ſi je n'apprend
de là, 1. à redouter la juſtice de D
& à craindre de tomber dans ſes ma
2. à redouter encore plus le péché,
que la juſtice de Dieu n'eſt redou
qu'à cauſe du péché; 3. à ne pa
gliger les miſéricordes du Seign
lorſqu'il me les offre ſi libéralem
mais à en faire tout l'uſage que je
pour me mettre à couvert de ſes
geances!

SECOND POINT. Une autre
ſe non moins digne de notre éto
ment, & qui ne doit pas nous rer
d'un moindre effroi, c'eſt que des
faites pour Dieu, pour le voir,
l'aimer, pour le poſſéder, & pou
heureuſes en le poſſédant, ne le ve
néanmoins jamais dans l'enfer, r
aimeront jamais, ne l'y poſſéderor
mais; & qu'au contraire, malgré
te la force du penchant & de l'inclin
naturelle qui les portera vers ce pre
Eſtre, leur fin derniére & le cent
leur repos, éternellement elles le
ront, éternellement elles le blaſ
meront, éternellement elles tre

uveront dans la connoiſſance qui leur
era de ſes perfections infinies & dans
iée qu'elles en conſerveront, leur
plice le plus rigoureux, & le ſujet
leur déſeſpoir.

Car étant d'une part ſéparées de
u, & cela par une ſéparation vio-
e, comme ſi elles étoient à cha-
inſtant arrachées du ſein de leur
ateur; par une ſéparation totale, en
ſéquence de laquelle toute alliance
e Dieu & elles ſera rompue; par
ſéparation éternelle, qui leur ôtera
t moyen, toute eſpérance de re-
r & de réunion: & d'autre part,
iqu'ennemies de Dieu, étant ſans
occupées du ſouvenir de Dieu,
me du plus grand de tous les biens,
me du ſeul bien, ſoit abſolument
n lui-même, ſoit par rapport à
s, puiſqu'elles n'en pourront avoir
tre; comme d'un bien infini, qui
oit remplir tous leurs déſirs & les
lir dans une félicité parfaite; comme
bien qui leur étoit deſtiné, & au-
elles avoient les droits les plus lé-
mes; comme d'un bien dont la
vation ſera pour elles le comble du
heur, & qu'elles auront perdu pour
vains avantages; comme d'un bien

où elles aſpireront toujours par une
ceſſité inſéparable de leur être, &
jamais elles n'obtiendront par la d
fatalité de leur état : voilà ce qui
rongera perpétuellement, & ce
les tranſportera juſqu'à la fureur &
rage.

Ainſi par une contrariété de ſe
mens la plus cruelle, le même D
qu'elles regretteront & qu'elles déſ
ront ſans ceſſe, elles l'auront en
reur ; & le même Dieu qu'elles au
en horreur, elles ne ceſſeront p
pour leur tourment de le regrette
de le déſirer. Déſirs & regrets auſſi
tiles qu'ils ſeront douloureux ; & ce
en ſera même la douleur la plus
ſible, ce ſera leur inutilité. Car
une peine, dit ſaint Bernard, con
rable à celle de vouloir toujours ce
ne doit jamais être, & de ne vo
jamais ce qui doit toujours être ! L
réprouvée voudra toujours s'élev
Dieu, & c'eſt ce qui ne ſera jam
elle ne conſentira jamais à être éloi
de Dieu, & c'eſt ce qui ſera touj
De tous côtés malheureuſe : c'e
dire, malheureuſe d'être abando
de ſon Dieu ; & plus malheureuſe
ce terrible abandonnement, de reſ

perte qu'elle aura faite, & d'en comendre toute la grandeur. Malheureuſe être déchûe de toutes ſes prétentions Royaume & à l'héritage de ſon ieu ; & plus malheureuſe dans cette neſte décadence, de ſoupirer uniement & ſi ardemment après ce ſéur bienheureux. Malheureuſe, dans violence de ſes tranſports, de ſe urner par mille imprécations contre Dieu ; & plus malheureuſe malgré imprécations & ſes blaſphêmes, tre ſi fortement attirée vers ce ſuême Auteur, de qui elle avoit tout cû, & de qui elle devoit tout atndre.

Hé, que ne peut-elle l'oublier ! Que peut-elle ſe délivrer de ce poids qui ntraîne, & de cette pente qui la done & qui la tyranniſe ! L'enfer ne ſeroit plus enfer qu'à demi. Quoi 'il en ſoit, c'eſt à moi d'examiner quelle diſpoſition je ſuis maintenant r rapport à Dieu. Ai-je lieu de croire e je lui ſois uni par la grace ? Si a eſt, je ne puis l'en bénir aſſez, ni pp prendre de précautions pour ne laiſſer pas enlever un tréſor ſi préux. Ai-je ſujet de craindre que le ché ne m'en ait ſéparé, ou qu'il ne

m'en sépare bientôt ? Voilà sur quoi dois me réveiller, & user de tous remédes les plus efficaces & les p prompts. Vivre dans un divorce act avec Dieu & dans sa disgrace, ce sei m'exposer à un divorce éternel aprè mort. Les réprouvés ne le perdront d l'éternité, que pour avoir commencé cette vie à le perdre.

TROISIÉME POINT. Ce qui c encore bien nous surprendre dans consídération de l'enfer & dans ce c l'Evangile nous en a fait connoître, c que par autant de miracles de la tou puissance divine, un feu matériel ag sur des ames spirituelles pour les to menter. Que ce feu tout matériel q est, subsiste toujours, conserve t jours la même activité & la même deur ; & n'ait pour cela point d'au aliment qui l'entretienne, que le s fle de Dieu. Que ce feu appliqué corps d'un damné, le brûle sans le c sumer ; & que ce corps immortel milieu des flammes dont il sera inve n'en reçoive point d'autre impressi que les douleurs cuisantes & intol bles qu'elles lui causeront. Qu'il ait pas un moment où ce feu n'ex

te sa rigueur, ni pas un moment où corps & l'ame n'en éprouvent sans che toute l'âpreté & toute la pointe. e dans tout l'avenir il ne doive ais y avoir un moment où ce feu eigne, ni un moment qui soit enfin r le réprouvé le terme de son sup- ce. Car c'est ainsi que Dieu se glo- era aux dépens des pécheurs, qui l'au- t deshonoré & outragé. De l'une de l'autre maniére, il faut que ses atures servent à sa gloire ; & si ce st pas par les dons de sa miséricorde ar leur salut, ce sera par les arrêts sa justice, & par leur damnation. mme il vouloit les récompenser en eu, il les punira en Dieu : si bien il ne fera pas moins éclater son pou- ir & sa grandeur dans l'enfer, que ns le ciel.

Grandes & essentielles vérités, dont ne m'est pas permis de douter. Dès e je suis chrétien, je dois convenir tout cela & reconnoître tout cela. esprit de l'homme a beau raisonner former des difficultés : malgré toutes difficultés & tous les raisonnemens, ordre de réprobation s'est déja compli, & s'accomplit tous les jours égard d'une multitude innombrable

d'Anges & d'hommes livrés au bras
Dieu. Il n'eſt donc point queſtion
vouloir pénétrer le fond de ces prin
pes, puiſque ce ſont des principes
foi : mais ce qu'il eſt queſtion d'app
fondir & de pénétrer, ce ſont les co
ſéquences de ces mêmes principes, q
me regardent auſſi-bien que les autr
& peut-être plus que bien d'autres.
ſuis religieux, il eſt vrai, & je ne ſç
rois trop en témoigner ma reconn
ſance à Dieu, qui m'a mis par-là p
en garde contre le malheur de la da
nation. Mais je dois toujours me ſo
venir, que tout religieux que je ſuis,
puis me damner, qu'il y a eu des re
gieux qui ſe ſont damnés ; que pl
ſieurs de ceux-là mêmes, pendant
grand nombre d'années, avoient mie
vécu que moi : mais que malheureu
ment ils ſont venus à ſe démentir
& que Dieu l'a permis pour une ju
punition de certaines négligences &
certaines infidélités où ils étoient to
bés ; que Dieu peut le permettre
même pour moi, & que je n'ai n
droit d'eſpérer qu'il me traite plus f
vorablement, ſi je le ſers auſſi lâch
ment & auſſi négligemment. En u
mot, que perſonne ne ſçait s'il eſt

ett de grace, ou s'il n'y eſt pas ; & e dans cette incertitude abſolue, il a point d'attention que je ne doive ir, point d'effort que je ne doive faire, oint d'occaſion de péril dont je ne doi- m'éloigner, point d'embarras de conſ- ence, de doute, de ſcrupule que je ne dive éclaircir ; rien de ſi pénible ni de ſi ntraire aux inclinations & aux ſens, à oi je ne doive m'aſſujettir, pour me rocurer toute l'aſſûrance raiſonnable & oralement poſſible. J'ai embraſſé la rofeſſion religieuſe, pour me ſauver. ue ſeroit-ce de faire naufrage dans le rt même, & d'y échoüer !

CONCLUSION. Seigneur, que vous es bon dans vos miſéricordes, mais ue vous êtes impénétrable dans vos gemens, & formidable dans vos châ- mens ! Plus j'y penſe, plus je ſuis ſaiſi e frayeur ; & plus ma frayeur augmen- e, plus je ſens croître mon amour pour ous. Car je ne puis ignorer, mon Dieu, e que j'ai mérité, & en quel abîme vous ouviez me précipiter. J'ai péché contre ous, & vous avez arrêté votre juſtice ui s'élevoit contre moi. Du moins pou- ois-je me porter à bien des péchés, où na témérité, où ma diſſipation m'expo-

ſoit, & dont votre grace m'a préſer
Ah ! Seigneur, c'eſt m'avoir autant
fois retiré de l'enfer.

Vous n'avez pas eu pour tant d'a
tres la même providence. Qu'avoie
ils fait qui les rendît plus indignes
vos ſoins ? Qu'avoient fait tant de ſc
taires & d'anachorétes, que leurs chû
déplorables ont entraînés dans la v
de perdition, & qui n'en ſont jamais
venus ? A me comparer avec eux, je n
puis conclure autre choſe, ſinon que v
avez uſé envers moi d'une plus gra
indulgence, & que ſi je n'ai pas été e
veloppé dans la même ruine, c'eſt à v
ſeul que j'en dois rendre gloire.

Or c'eſt cela même qui me touche
mon Dieu, & qui demande de ma p
une gratitude éternelle. Il faut que le
de l'enfer ſerve de cette ſorte à allun
dans mon cœur le ſacré feu de votre ch
rité. Il faut qu'il ranime toute ma f
veur, qu'il excite toute ma vigilan
qu'il me ſoutienne dans tous les exerci
d'une auſtère pénitence, & qu'il m
adouciſſe toutes les rigueurs. Il faut qu
me rende patient dans tous les maux
la vie, conſtant dans toutes les obſerva
ces de mon état, ardent & zélé dans t
ce qui concerne votre ſervice & le ſa

d mon ame. Car voilà, Seigneur, le fuit que je dois retirer de la méditation & de la vûe de cet enfer, dont il vous a plû jusqu'à présent de me garantir, & je pourrois néanmoins encore dans la suite être condamné, & que je n'éviterai jamais qu'en m'attachant à vous par une fidélité inviolable, & par la pratique de toutes les vertus chrétiennes & religieuses.

CONSIDERATIO

Sur les Visites du saint Sacrement

OUTRE les heures marquées pa
régle pour s'assembler devant l'A
tel du Seigneur, & pour y rendre à D
les devoirs ordinaires, chacun selon
piété particuliére, peut, à certains te
libres, visiter le Saint Sacrement, & al
s'entretenir avec Jesus-Christ. Il n'
point de dévotion plus solide que cel
là, il n'y en a point de plus conforme a
vûes & aux intentions de Jesus-Chri
& il n'y en a point de plus salutaire p
nous-mêmes ni de plus utile.

PREMIER POINT. Dévotion
lide : car elle a Jesus-Christ même p
objet. Non point seulement Jésus-Ch
en figure, ni en représentation ; non po
seulement Jesus-Christ dans le sim
souvenir, ni dans l'imagination : mais
sus-Christ présent réellement & subst
tiellement ; présent en personne, & co
me Dieu, & comme homme : en un m
présent tel qu'il est au plus haut
cieux & à la droite de son Pere.

Quand au pied de mon oratoire, ou n quelque autre lieu que ce ſoit, qui 'eſt ni le temple, ni l'autel de Dieu, je n'occupe de Jeſus-Chriſt, que je m'en- retiens avec lui, que je lui parle, que e l'adore, que je lui rends tous les hom- nages que m'inſpire mon zéle & mon mour : tout cela ne ſe paſſe qu'en eſprit, uiſque Jeſus-Chriſt n'eſt pas là en effet : ue je ne ſuis pas véritablement devant i ni auprès de lui, & qu'il n'eſt pas vé- tablement devant moi ni auprès de oi. Quand même en préſence de ſon bernacle & dans ſon ſanctuaire, je mé- ite ſur ſa bienheureuſe Nativité, ſur ſa ouloureuſe & ſanglante Circonciſion, r les opprobres de ſa Croix, ſur ſa Ré- rrection ou ſon Aſcenſion glorieuſe, e ne ſont plus là que des images que me forme, & des myſtères paſſés dont me retrace la mémoire. Car quoiqu'il oit actuellement ſur l'Autel où je prie où je fais ces ſaintes méditations, il 'y prend point actuellement naiſſance, n'y eſt pas actuellement circoncis, on e l'y crucifie pas actuellement, & il e reſſuſcite pas ni ne monte pas actuel- ement au ciel. Mais il n'en eſt pas de même à l'égard du Saint Sacrement : ce acrement adorable, c'eſt Jeſus-Chriſt

lui-même & tout Jesus-Christ, je ve
dire, Jesus-Christ selon sa divinité
selon son humanité. De sorte que d
les visites que je rends à ce divin Sac
ment, c'est effectivement Jesus-Ch
que je visite, c'est devant Jesus-Ch
que je me prosterne, c'est avec Jes
Christ que je converse. Il est là dans l
tat où je le viens chercher, & où je p
tends l'honorer. Il y est pour me re
voir, pour m'entendre, pour me répo
dre. Il y est au milieu d'une multitu
infinie d'Esprits célestes, qui ne parte
point de son Autel; & je suis moi-mê
comme au milieu de cette troupe bi
heureuse, à laquelle je me joins, p
offrir ensemble nos hommages & no
encens à ce Dieu caché sous de fragi
espéces.

S'il y avoit un lieu dans le monde
il se fît voir d'une maniére sensible &
découvert, il me semble que j'aur
de l'empressement & de l'ardeur pour
aller trouver, & que je serois disposé
entreprendre pour cela les plus lon
voyages. Je m'en ferois un mérite & u
vertu, & je ne croirois pas pouvoir mie
lui marquer mon zéle & mon attac
ment. Or il ne seroit point plus préso
par-tout ailleurs, qu'il l'est dans

mple ; & ſans qu'il ſoit néceſſaire de chercher bien loin, nous l'avons auprès de nous & parmi nous. Nous ne le voyons pas, il eſt vrai : mais nous avons la foi qui ſupplée au défaut de nos ſens, & qui doit y ſuppléer ; & ce que nous connoiſſons par la foi, nous eſt plus certain que tout ce que nos yeux nous peuvent découvrir.

D'où arrive-t-il donc que des Chrétiens, que des Religieux aient tant d'indifférence pour un Sacrement où Jeſus-Chriſt eſt en perſonne, diſons mieux, pour un Sacrement qui eſt Jeſus-Chriſt même, & qu'ils ſoient ſi peu aſſidus à s'acquitter du culte qu'ils lui doivent, & à lui préſenter leurs adorations ? Il y a des tems dans la journée où je parois comme les autres devant ce divin Sacrement ; mais à ne me point flatter, ne ſuis-je pas obligé de reconnoître que j'en retrancherois beaucoup, ſi ce n'étoient pas des tems preſcrits par l'obéiſſance, & que j'en puſſe diſpoſer ſelon mon gré ? Hors de ces tems où la néceſſité peut-être me fait plus agir, qu'une ſincère piété, vais-je une fois de moi-même aux pieds de Jeſus-Chriſt, lui témoigner les ſentimens de mon cœur, & lui tenir, pour ainſi dire,

compagnie, dans l'extrême solitude
il se réduit pour moi? A peine y ai-je
quelques momens, que l'ennui me pre
& au lieu que l'amour, la reconnoissan
le respect, devroient m'y attacher de t
sorte, qu'il fallût me faire violence p
m'en retirer, ce n'est au contraire q
vec une espéce de violence que je
porte, & qu'autant que l'observa
réguliére m'y appelle.

Ce qu'il y a souvent en cela de
étrange, c'est qu'en même tems q
abandonne ou du moins qu'on né
le Sacrement de Jesus-Christ, on se
une dévotion particuliére & une prat
inviolable de visiter certains oratoir
l'honneur des Saints. Si l'on y manqu
on se le reprocheroit comme une in
lité; & l'on ne seroit point conten
soi, qu'on n'eût réparé cette omis
D'honorer les Saints, c'est sans dout
pieux exercice & une dévotion loual
mais après tout, notre premier de
regarde le Saint même des Saints, &
autre doit céder à celui-là. Davi
souhaitoit rien plus ardemment que
trer dans le Temple du Seigneur, &
fût estimé heureux de n'en sortir jam
Daniel éloigné de la Judée & capt
Babylone, ouvroit chaque jour troi

e fenêtres de sa chambre du côté de
Jusalem ; & de-là, fléchissant les ge-
ux, il adressoit sa priére au Dieu
Israël, comme s'il eût été dans son
Emple. Les premiers Chrétiens vou-
ent toujours avoir avec eux le Saint
rement. Il y a eu des Saints qui ont
sque passé toute leur vie en sa pré-
ce, & combien y a-t-il de Sociétés &
Communautés, où est établie cette
titution si religieuse de l'Adoration
pétuelle ? Enfin, s'il faut se servir ici
l'exemple même du monde, dans les
urs des Princes les courtisans ne per-
nt jamais, autant qu'ils peuvent, la
e du maître. Or le premier maître, le
emier supérieur de cette maison, c'est
us-Christ. Comment donc vas-je si
u à lui ; sur-tout lorsqu'il n'y a que
elques pas à faire, & que je l'ai si
s de moi ?

SECOND POINT. Dévotion la plus
nforme aux vûes & aux intentions
Jesus-Christ. Le plus grand art de
politique humaine, pour ceux qui
prochent les Rois de la terre, & qui
nt employés à leur service, est d'en
udier les inclinations & de s'y con-
rmer. Il est souvent difficile de les con-

noître : mais nous n'avons pas beſc
d'une longue recherche, pour nous i
truire des inclinations du Fils de Dieu
Roi des Rois & le médiateur des homm
Il s'en eſt aſſez déclaré dans ſes divi
Ecritures, & il nous a fait aſſez hau
ment entendre, que d'*être avec les enf*
Prov. c. 8. *des hommes*, & de converſer avec eu
ce ſont ſes plus chères délices. Car c'eſt
ſageſſe incréée qui parle de la ſorte ;
cette ſageſſe du Pere, n'eſt-ce pas Jeſ
Chriſt ? Il ne dit pas au reſte qu'i
mis ſa gloire à s'entretenir avec no
mais qu'il y a mis ſes délices. Sa gloire
en mille autres choſes ; & c'eſt, par exe
ple, de préſider à toute la nature, de
gner dans le ciel & ſur la terre, de cc
mander aux Eſprits bienheureux, & d
faire ſes Anges & ſes Ambaſſadeu
Mais au milieu de tout cela, il n
témoigne que ſon inclination & ſon p
ſir le plus ſenſible, eſt de nous voir
près de lui & devant lui, non pc
préciſément pour le glorifier, mais p
traiter familiérement avec lui.

Auſſi quand il annonça à ſes Apô
qu'il ſe diſpoſoit à les quitter & à
tourner dans le ſein de ſon Pere, il l
Joan. c. 14. promit qu'*il ne les laiſſeroit point or*
lins en ce monde, & que quoiqu'il

pvât de ſa préſence viſible, *il ſeroit nanmoins avec eux juſques à la fin des ſiécles.* C'eſt ce qu'il nous promit à nous-mêmes dans leurs perſonnes, & c'eſt ce qu'il accomplit tous les jours dans le Sacrement de nos Autels. Il nous répéte ſans ceſſe dans ſon Tabernacle ce qu'il dit alors à ces premiers Diſciples : *Me voilà*, & me voilà non point pour un jour, ni pour une année, mais pour tous les ſiécles à venir, & *juſqu'à ce qu'ils ſoient conſommés.* Je ſuis rentré dans le ſéjour de ma béatitude éternelle ; je ſuis remonté à cette céleſte patrie : mais ne croyez pas m'avoir perdu pour cela ; mon Sacrement eſt le ſupplément de mon Aſcenſion. Comme vous ne pouvez vous ſoutenir ſans moi, je ne puis demeurer ſans vous. C'eſt ainſi que nous parle cet aimable Sauveur, ou tel eſt au moins le ſens de ſes paroles. Or afin qu'il demeure avec nous, il faut que nous demeurions avec lui ; car dès que nous n'aurons pas ſoin d'aller à lui, & que nous ne ſerons point avec lui, il ne ſera point avec nous, & nous renverſerons toutes les meſures & tous les deſſeins de ſon amour. Matth. c. 28.

De-là je dois conclure deux choſes : la premiére, que je ne puis rien faire de

plus agréable à Jesus-Christ, que de
rendre de fréquentes visites. Il m'a
pelle, il m'invite ; & le même empre
ment qu'il a pour m'attirer à lui ,
dois-je pas l'avoir pour répondre à
si tendres invitations ? Avec la mê
constance qu'il daigne bien m'attend
ne dois-je pas aussi long-tems q
m'est possible me tenir auprès de l
Mais parce que les différentes occu
tions de la vie & les divers emplois co
mis à nos soins , nous retirent souv
de son Sanctuaire, & ne nous permett
pas d'y rester autant que notre dévot
nous l'inspireroit, que fait une ame
lidement vertueuse & toute dévoué
son divin Epoux ? Dans un saint dési
lui plaire , elle sçait au moins ména
certaines heures , où elle va régulie
ment le visiter. Elle y va le matin , p
le saluer , & pour lui offrir les pré
ces de la journée, ou même pour la
offrir par avance toute entiére. Ell
va vers le milieu du jour , pour se
cueillir , & pour se remettre en quel
sorte de la dissipation où auroient p
jetter ses fonctions extérieures. El
va le soir , pour prendre sa bénédic
avant le repos de la nuit ; pour recon
tre à ses pieds les fautes dont elle se

ovable, & pour les lui confeſſer avec
oieur ; pour implorer ſa grace & le
cours de ſa main toute-puiſſante contre
s nnemis inviſibles, contre tous les
agers auſquels elle pourroit être ex-
ole pendant ſon ſommeil. Tout cela
e onſiſte point en de longues priéres,
a; en des ſentimens affectueux, où
aun s'arrête plus ou moins, ſelon le
ovement de ſa piété & la diſpoſition
rente des affaires.

'autre concluſion eſt toute contraire,
qu'elle ſoit fondée ſur le même prin-
p : c'eſt que je ne puis guère montrer
de mépris pour le Sacrement de
ſs-Chriſt, que de le délaiſſer ; ni of-
r plus ſenſiblement ce Dieu d'amour,
de n'avoir nul égard aux inſtances
l me fait, & à la maniére dont il me
ient. Car pour reprendre la compa-
n des Grands du ſiécle & des Prin-
s, le Sanctuaire de Jeſus-Chriſt eſt
me le Palais où il tient ſa Cour ; or
la Cour du Prince ſe trouve déſerte,
une confuſion qu'il doit vivement
ntir, parce que c'eſt un ſigne mani-
ſi du peu d'état que font de lui ſes
js. Et certes, ce Sauveur ſi indigne-
et traité, & ſi juſtement irrité d'un
ril oubli, peut bien me faire alors le

même reproche qu'il fit à ſes Apôtr
qui s'étoient endormis dans le jard
Matth. pendant qu'il prioit : *Hé quoi, vous*
v. 20. *vez pû veiller une heure de tems avec m*
Ils n'eurent rien à lui dire là-deſſus p
ſe juſtifier, & de quel prétexte pourr
je me ſervir moi-même, pour exc
ma négligence ? Il n'eſt que trop al
donné des gens du monde ; & à
eſt-ce d'y ſuppléer, ſinon à des R
gieux qu'il a ſpécialement choiſis,
avec qui il a voulu avoir un comm
plus intime & plus ordinaire ?

TROISIÉME POINT. Dévo
la plus utile pour nous-mêmes & p
notre avancement ſpirituel. Une
coutumes les plus établies dans le mo
eſt de ſe viſiter les uns les autres : m
qu'eſt-ce que la plûpart de ces viſi
& qu'en retire-t-on ? On y perd b
coup de tems, & quelque innoce
qu'elles puiſſent être, elles ſont au m
fort inutiles. Souvent par l'importu
des perſonnes & par le déſagrémen
leur converſation, elles deviennent
ennuyeuſes & très-incommodes. La
quelquefois y eſt troublée par les
grins qu'on y reçoit. Plus de fois en
la conſcience y eſt bleſſée par les diſ

disans qu'on y tient, & qu'on y entend. Enfin ce sont presque toujours des visites dangereuses & pernicieuses par la dissipation qu'elles causent, & par la diversité des objets qui s'y présentent. Mais il n'en est pas de même des visites qu'on rend à Jesus-Christ & à son Sacrement. Elles sont des visites toutes saintes, des visites toutes salutaires, des visites toutes consolantes, & pleines d'une onction de grace divine. Une ame y trouve mille avantages pour sa perfection, & en remporte des fruits inestimables.

Visites toutes saintes, soit par la fin qu'on s'y propose & le motif qui y conduit; soit par les actes de toutes les vertus qu'on y pratique, sur-tout d'une foi vive, d'une ferme confiance, d'une ardente charité, d'une humilité profonde, d'une soumission parfaite, d'une sincère contrition. Car voilà de quoi l'on doit plus communément s'y occuper, & ce ne demande point tant de paroles que de secrettes élévations du cœur.

Visites toutes salutaires, puisqu'on y va à la source même des graces. Et en effet, comme la plénitude de la Divinité habite en Jesus-Christ corporellement, elle est aussi dans le Sacrement de son Corps & de son précieux Sang que toutes

les graces ſont renfermées, & c'eſt c
que ce Dieu Sauveur les répand
plus d'abondance. De ſorte que les
mes miracles qu'il opéroit autrefois à
Act. gard des maladies du corps, *en parcou*
c. 20. *la Judée*, il les opère à l'égard des m
dies de l'ame, en demeurant dans ſon
bernacle. Il éclaire les aveugles, il
tifie les foibles, il guérit les infirme
reſſuſcite les morts. Mais pour obt
de lui toutes ces merveilles, il eſt
juſte que nous ayons recours à lui
que par nos aſſiduités nous l'engag
à nous les accorder.

Viſites toutes conſolantes : il n'y a
ceux qui ſe mettent en état de l'ép
ver, qui le puiſſent connoître, & qu
puiſſent parler. Toute la vie de l'hor
n'eſt que miſère & affliction d'eſpri
malgré les prérogatives de la profe
religieuſe, chacun, comme par-tout
leurs, y a ſes peines. Mais qu'heu
eſt l'ame affligée, qui ſçait où elle
trouver le reméde à ſes maux, & qu
chercher auprès de Jeſus-Chriſt ſa
ſolation ! Il ne faut quelquefois qu
viſite du Saint Sacrement, pour cha
tout-à-coup la diſpoſition d'un cœu
pour y faire ſuccéder au trouble &
douleur le plus doux repos, & un

o:entement. On étoit venu tout triſte,
o: languiſſant ; & l'on s'en retourne
o: rempli de force, de courage, &
ne de joie. Comment cela ſe fait-il ?
'ſt un ſecret réſervé à la connoiſſance
eDieu. Il nous ſuffit de ſçavoir que la
hſe arrive ainſi : mais d'en vouloir pé-
é er le fonds, c'eſt ce qui ne nous ap-
a ient pas. Contentons-nous de l'expé-
ece de tant d'ames ſaintes, qui en ont
du, & qui tous les jours en rendent
ore témoignage.

Voici donc les réſolutions que je for-
, ou que je dois former : de renou-
er ma dévotion envers le très-Saint
rement de l'Autel, & de m'adreſſer
eſus-Chriſt dans toutes les conjonc-
s & tous les états de ma vie. Si j'ai
lque doute à réſoudre, j'irai le con-
er ; ſi j'ai quelque affaire à entre-
ndre, j'irai la lui recommander ; ſi je
ſens attaqué de la tentation, j'irai
lorer ſon aſſiſtance. Dans mes tié-
rs & mes lâchetés, il me ranimera ;
s mes diſſipations & mes égaremens,
ne rappellera à moi-même ; dans mes
oûts, mes ennuis, mes inquiétudes,
s toutes mes ſouffrances, ſoit inté-
ires, ſoit extérieures, il me conſolera ;
un mot, dans tous mes beſoins il ſera

mon refuge & ma plus ſolide reſſour
Au reſte, ce ne ſera pas ſeulement p
mon intérêt que j'irai à lui, ni pour
biens que j'en eſpère ; mais pour ſa gl
& pour l'honneur qui lui en peut re
nir. Ce ne ſera pas ſeulement pour m
mais encore plus pour lui-même.
m'unirai de cœur avec lui ; & jouiſſa
autant que je le pourrai, de ſa div
préſence, je commencerai dès mai
nant ce que par ſa grace je dois f
dans l'éternité bienheureuſe, qui eſ
l'aimer & de le poſſéder.

CINQUIE'

CINQUIÉME JOUR.

PREMIERE MÉDITATION.

Du Retour de l'Enfant prodigue à son Pere, & de celui de l'Ame religieuse à Dieu.

Exsurgens, venit ad Patrem. *Luc. c. 15.*

Il partit aussi-tôt, & retourna à son Pere.

PREMIER POINT. LE dessein de Jesus-Christ dans la parabole de l'Enfant prodigue, a été de nous y proposer l'idée d'un véritable retour à Dieu & d'une sincère pénitence. Ce jeune homme emporté par le feu de l'âge, avoit quitté la maison de son pere, & s'en étoit allé dans un pays étranger, pour y vivre selon son gré, & pour y joüir de sa liberté. Mais il eut bien-tôt lieu de reconnoître son aveuglement, & de penser à revenir dans la maison paternelle.

Trois choſes l'y déterminerent : le
timent de la misère où il ſe trouva
duit en très-peu de tems ; le repr
intérieur & le repentir de la faute
avoit commiſe ; enfin la confiance
conçut en la bonté du meilleur de
les peres, dont il s'étoit ſéparé, &
qui il ſe promit d'être encore favora
ment reçû.

Qu'eſt-ce que ce prodigue ? N'e
pas moi-même ; & y a-t-il un plus g
prodigue qu'une ame religieuſe, qu
puis bien des années a vécu comme
dans la tiédeur ? Quelles graces, c
dons céleſtes & quels biens ſpiri
n'ai-je pas diſſipés ? Mais voudrois-je
jours perſiſter dans mon égarement
dois-je différer davantage à rentrer
les voies du Seigneur, & à réparer
tant qu'il me ſera poſſible, toutes
diſſipations ? Les motifs qui inſpir
à l'enfant prodigue une ſi prompte
ferme réſolution à l'égard de ſon p
ne ſont-ils pas aſſez puiſſans pou
l'inſpirer à l'égard de mon Dieu ?

La premiére vûe qui le toucha
fut celle de ſa misère. Dans la vie l
cieuſe & voluptueuſe qu'il avoit me
il ne lui fallut que quelque mois
épuiſer tout ſon héritage, & eſt-il

dette pareille à celle où l'Evangile nous
fait voir ? De riche qu'il étoit, le voilà
dans une extrême pauvreté, & dépouillé
de tout. Cette liberté dont il avoit été si
jaloux, il étoit obligé de l'engager & de
la vendre. Sous la domination d'un maî-
tre dur & impitoyable il manque de
pain pour se nourrir ; & il s'estimeroit
même heureux d'avoir la pâture des
plus vils animaux, & de pouvoir s'en raſ-
sasier, mais on la lui refuse. C'est donc
alors qu'il rentre en lui-même : car rien
n'est plus capable de nous ramener à
nous-mêmes, & de nous ouvrir les yeux,
que l'adversité. Il compare son état pré-
sent avec l'état où il étoit auprès de son
père : *Combien*, dit-il, *y a-t-il de va-*
lets & de mercenaires dans la maison de *Luc.* c. 15.
mon pere, qui ont du pain en abondance ?
& moi je meurs ici de faim. Réflexion
qui le pénétre, & qui, sans lui per-
mettre de délibérer plus long-tems, lui
fait prendre le parti de retourner dans
sa famille, & de s'y remettre dans le
devoir.

On peut dire (& n'est-ce pas ce que
j'éprouve ?) qu'il n'y a point de misère
plus semblable à celle du prodigue que
la mienne, depuis que je me suis éloigné
de Dieu, & que j'ai perdu ma premiére

ferveur dans les exercices de la Relig
Mon cœur s'eſt deſſéché, & tout l'e
de retraite, d'oraiſon, de mortificat
de piété s'eſt éteint en moi. Où e
recueillement, cette modeſtie, cett
gilance, cette conſcience timorée
j'avois autrefois ? Je n'ai plus rie
tout cela, & je me trouve ſur tout
dans un dénuement déplorable. A
maîtres me ſuis-je aſſujetti, en m
vrant à mes déſirs & à mes paſſions
lieu que je ne devois être nourri
la maiſon de Dieu que du pain des
ges, & des délices intérieures d'ur
toute divine ; je ne cherche, comm
infortuné prodigue, qu'à me rempl
la nourriture & du gland des pource
c'eſt-à-dire, que je ne cherche qu
conſolations humaines, & que les v
ſatisfactions que je me puis procur
la part des créatures, ſur-tout de la
du monde. Encore ne les ai-je pas
ne les ai-je pas aſſez pour me conte
car mon état, malgré moi, me les i
dit, ou du moins ne me les acc
pas autant que je le demanderois.

Que me reſte-t-il donc, & o
ſuis-je ? Ah, combien de mercena
combien de Chrétiens du ſiécle, au
lieu du ſiécle même, s'élévent à D

gotent Dieu, jouissent des plus douces communications de Dieu ; & moi, de tout ce qui a rapport à Dieu, je ne sais rien, je ne m'affectionne à rien, je ne profite de rien. Heureux après tout que j'aie au moins quelque connoissance d'une si triste disposition, & que j'en haïsse le désordre & le malheur ; heureux que je n'y sois pas tout-à-fait insensible ! Ne vivrai-je toujours, & ne ferai-je nul effort pour en sortir ? Serai-je plus lent à me résoudre, que ne le fut l'Enfant prodigue ? Je me suis égaré comme lui ; j'ai de là le déréglement de ma vie : mais ce qui acheveroit de me perdre, & ce qui mettroit le comble à ma ruine, ce seroit de ne pas revenir désormais aussi promptement que lui.

SECOND POINT. Après avoir considéré sa misère, & l'avoir déplorée avec passion de la compassion pour lui-même, le prodigue prit un sentiment encore plus raisonnable & plus généreux, parce qu'il étoit moins intéressé. Il se retraça dans l'esprit toutes les bontés de son pere, & ce souvenir le couvrit de confusion, & le saisit de douleur. Il comprit toute l'indignité de sa conduite, & il ne dissimula rien de toute l'énormité de

la faute qu'il avoit commiſe contre
pere digne de toute ſa reconnoiſſanc
de tout ſon amour. Il s'en fit tous les
proches qu'un vrai regret ne manq
point d'inſpirer à un cœur ſenſible
touché de repentir. Car quoique l'Ev
gile ne nous marque rien là-deſſus
détail, il nous le donne néanmoins a
à connoître par trois choſes que le p
digue ſe propoſa de faire, en ſe préſ
tant devant ſon pere.

Avant que de ſe mettre en chemi
il médita ce qu'il avoit à dire, & ré
lui-même la maniére dont il devoi
comporter dans ſon retour. 1. Il réſo
de ſe jetter aux pieds de ſon pere; de
chercher point à ſe juſtifier, mais au c
traire de ſe reconnoître criminel & ſ
excuſe; de lui en témoigner ſa peine tr
ſincère, & de ſe mettre par-là en é
d'obtenir grace: *Je partirai, j'irai à m*
Luc. c. 15. *pere, & je lui dirai: Mon pere, j'ai pé*
contre le Ciel & contre vous. Contre
Ciel, qui m'ordonnoit de vous être ſo
mis, & de vous rendre tous les devo
d'une obéiſſance filiale: contre vous,
vers qui j'ai fait voir tant d'ingrati
de, & dont j'ai tant négligé les avis
les ſalutaires leçons. 2. Il ne ſe cont
ta pas de cela; mais le mépris qu'il av

conçû de lui-même, le porta à s'humilier encore davantage, & à ne prendre plus auprés de son pere la qualité de fils, dont il le crut désormais indigne : *Je ne mérite plus d'être appellé votre fils*, & ce n'est plus ainsi que vous me devez regarder. J'n'ai point agi en fils à votre égard ; vous avez droit à mon égard de n'agir plus en pere. 3. Enfin il ne s'en tint pas à l'humiliation, en consentant à être dégradé & dépouillé du titre de fils ; mais il alla jusqu'à l'austérité de vie & à la sévérité de la pénitence, en demandant à n'avoir point d'autre place dans la maison de son pere, ni d'autre traitement que les domestiques & les valets : *Comptez-moi pour un de vos serviteurs, & ne me traitez point autrement qu'eux.* Ce sera beaucoup pour moi d'être admis chez vous à cette condition, & ce sera beaucoup pour vous de me l'accorder. Quel changement de la part de ce jeune homme autrefois si indocile, si présomptueux, si amateur de sa personne, & si adonné à son plaisir ? Quel changement & quelle conversion ! *Ibid.* *Ibid.*

Voilà ce qu'opère dans une ame pénitente la douleur qui la presse, & voilà ce qu'elle doit opérer en moi. Le pere de prodigue avoit-il jamais rien fait pour

son fils, qui puisse égaler toutes les
veurs & toutes les miséricordes dont
suis redevable à la providence de m
Dieu? Y puis-je penser, sans en avoir
ressentiment le plus tendre & le plus
fectueux; ou puis-je n'y pas penser, sa
être le plus méconnoissant & le plus i
grat de tous les hommes? Cette pen
d'un Dieu si bon, & sur-tout d'un Di
si bon envers moi, pour peu que je m'
plique à la bien pénétrer, me touch
infailliblement le cœur avec le seco
de la grace; & le sentiment de ma co
trition, s'il est dans le dégré néces
ne manquera pas de produire ces tr
effets qui sont essentiels à la pénitenc

1. De recourir promptement à Die
de me prosterner en sa présence, de
faire l'aveu de tous les relâchemens
ma vie, de les détester de bonne fo
ses pieds, & de les pleurer amérem

Ibid. J'ai péché, mon Dieu, *j'ai péché con vous*, non pas une fois, comme l'Enfa
prodigue contre son pere, mais presq
autant de fois que j'ai vécu de mome
Je n'entreprends point d'entrer av
vous en de vaines justifications, ni
me couvrir de faux prétextes: m
cœur me démentiroit, & les lumiéres
votre sagesse me confondroient. Ah! j

ché, Seigneur, plus encore que je ne connois, & autant que vous le connoissez mieux que moi. Je viens tout confesser devant vous ; & pour vous fléchir en ma faveur, je n'ai à vous présenter que cette confession douloureuse & que mes larmes.

2. De me mépriser moi-même, & de sentir d'autant plus mon indignité, que je suis dans une profession plus sainte. Hélas ! Dieu vouloit faire de moi un religieux : mais le suis-je en effet ? J'en ai le nom parmi les hommes, j'en ai les apparences ; mais en ai-je le fonds ? Chose étrange ! ce nom de religieux que je porte, devroit m'être un sujet de gloire, & c'est pour moi un sujet de confusion. Et de quoi dois-je plus rougir, que de paroître pour religieux & de ne l'être pas ? Ai-je lieu de m'étonner après cela, Seigneur, que vous ne me favorisiez pas de ces graces spéciales & de ces communications divines, dont vous gratifiez tant de parfaits religieux ? Ce sont proprement vos enfans, parce qu'ils vous honorent & qu'ils vous servent comme un pere ; & c'est aux enfans qu'est réservé le pain des enfans. Je ne puis ni le demander, ni l'attendre.

3. De me condamner à tout ce qu'il

y a dans la vie religieuſe de plus pénib
de plus auſtère, & de m'y aſſujettir :
voulant m'épargner en rien, & ne ſ
haitant point de l'être ; acceptant t
les dégoûts & toutes les répugnan
que je pourrai avoir à ſupporter d
mon retour ; agréant que Dieu me la
éprouver toute la péſanteur du farde
ſans me l'adoucir. N'eſt-ce pas aſſez, m
Dieu, que vous ne me rejettiez pas
votre maiſon ? Du reſte, je n'y ai
vécu comme un fils docile & obéiſſa
il eſt juſte que vous m'y traitiez com
un mercenaire & un eſclave. C'eſt a
que penſe une ame contrite, c'eſt a
qu'elle agit ; & c'eſt ainſi que je dois p
ſer moi-même, que je dois parler & a

TROISIÉME POINT. Malgré t
ce que le prodigue avoit projetté de
à ſon pere & de faire en ſa préſence
pouvoit craindre de n'en être pas écou
Plus il ſe reconnoiſſoit criminel, m
il avoit lieu d'eſpérer un favorable
cueil, & le déſordre de ſa conduite
voit naturellement lui inſpirer de la
fiance. Mais il ſe ſouvint qu'il retourn
à un pere, & qu'un pere eſt toujours p
& ne peut oublier ce qu'il eſt. Auſſi d
la réſolution qu'il prit & dans le deſ

q il forma de ſon retour, il ne dit pas : *J'ai* à mon maître, ni à mon juge, mais *à mon pere.* Ce nom de pere le raſſû- *Luc. c. 15.*
ra; & la confiance prenant le deſſus, le bannit de ſon cœur toute crainte, & ne lui permit plus de délibérer.

outenu donc d'une confiance ſi ferme & ſi ſolidement fondée, il part, il mar-, il arrive, il approche de ſon pere, qui lui fait bien éprouver ſur l'heure qu'il n'étoit pas trompé dans l'eſpérance qu'il avoit conçûe. Car du moment que pere apperçoit ſon fils, il va au-devant lui, il l'embraſſe & lui donne le baiſer paix, il l'introduit tout de nouveau ns ſa maiſon, & ſans éclater en des roches amers ſur le paſſé, il aſſemble ute ſa famille pour leur témoigner ſa ce & pour leur en faire part. Ce n'eſt pint encore aſſez : bien loin de traiter mercenaire & en eſclave ce diſſipateur ce prodigue, qui s'étoit réduit par ſes dpenſes exceſſives dans un état ſi miſé- ble & ſi pauvre, il veut qu'on le revête ne robe neuve, qu'on tue pour lui le au gras, qu'on prépare un grand ſou- r, & qu'on l'accompagne d'une agréa- e ſymphonie, afin qu'il ne manque rien cette fête. Pourquoi tout cela ? ah ! crie ce pere ſi bon & ſi tendre, *c'eſt*

Ibid. *que mon fils étoit mort, & que le v*
reſſuſcité ; c'eſt qu'il étoit perdu, & qu
l'ai heureuſement retrouvé.

Or il en eſt de même à l'égard d
pécheur qui revient à Dieu, & que D
reçoit. Il en ſera de même à mon éga
& dès que j'irai à Dieu dans le ſentim
d'une vraie componction, & que je m'
milierai devant lui dans la vûe de
ingratitudes & de mes infidélités, j
trouverai encore mieux diſpoſé en
faveur, que le pere de l'Enfant prodi
ne l'étoit en faveur de ſon fils. Il eſt
que ſelon les régles de ſa juſtice
pourroit me rejetter, & que ſi je n'a
point d'autre fonds ſur quoi je p
compter, que mes œuvres & que ma
il auroit droit de me renoncer pour t
jours & de me refuſer tout accès au
de lui : mais j'ai toute ſa miſéric
pour garant de ma confiance, &
même tems que j'aurai à ſatisfaire
même ſa juſtice, je puis me répondre
cette miſéricorde ſans meſure qui ne
mande qu'à ſe répandre & qu'à s'exer

Je ne dois donc point écouter
craintes & les défiances que la na
m'inſpire, & par où les ennemis de
ſalut & de ma perfection tâchent de
retenir. Je ne dois point m'étonner

tes les difficultés que je prévois, & toutes les répugnances que je sens à combattre & à les vaincre. Fussent-ils mille fois encore plus grandes, la pénitence doit me mettre dans une ferme disposition d'endurer tout : mais du moment que je m'y serai bien établi, & que dans cet esprit je ferai les premiers pas pour aller à Dieu, l'expérience me détrompera bientôt des fausses idées qui me troubloient, & des vaines allarmes que me causoient la vûe de mes foiblesses & de mes égaremens. Au lieu de trouver un Dieu sévère & inexorable, je trouverai un Dieu plein de bonté & de tendresse pour moi. Il n'oublie pas même ceux qui le fuient : que fera-t-il pour ceux qui le cherchent ?

Ainsi tout offensé qu'il peut être, & quelque sujet qu'il puisse avoir de me bannir de sa présence, voici néanmoins que j'ose me promettre de sa part. C'est qu'il viendra lui-même au-devant de moi, pour m'applanir le chemin, & pour me faciliter vers lui le retour que j'médite. 2. C'est qu'il m'accordera une prompte rémission de toutes mes fautes, qu'il se relâchera infiniment de la satisfaction qui lui est dûe. 3. C'est qu'il me secondera par des graces toujours

nouvelles dans tous les efforts que j'
rai à faire, soit pour me relever,
pour me soutenir & pour persévé
4. C'est que non content de me
rentré dans la voie de mes observan
il s'appliquera à m'y avancer & à
perfectionner : de sorte qu'il ne tien
qu'à moi de regagner tout ce que
perdu, & de parvenir au rang des a
les plus parfaites. D'autres que m
après avoir vécu comme moi dans le
lâchement, sont ensuite devenus des
déles de régularité & des Saints. 5. C
qu'au milieu de tout cela, sans qu
lui demande ses consolations divines
que j'y prétende, il les répandra sur
avec une espéce de profusion, & q
sçaura bien me dédommager des victo
que je remporterai pour lui, & des sa
fices que je lui ferai. Que me faut-il
vantage, & puis-je encore balancer
moment sur le parti que je dois prend

CONCLUSION. Pere des miséricor
Dieu d'espérance & de paix, Seigne
soyez béni de la sainte résolution
votre grace m'a inspirée, & daignez
cette même grace m'y confirmer. Je
viens à vous & me voilà à vos piec
confus & humilié, mais rassuré par v

me, & comptant sur votre bonté toute paternelle. Car c'est vous-même ô mon Dieu, qui m'avez fait entendre votre voix pour me rappeller : j'ai à craindre que vous me fermiez votre sein pour ne me pas recevoir ?

Que vous dirai-je, Seigneur, & par où puis-je vous fléchir, ou plûtôt, qu'ai-je autre chose à faire pour cela, que de rallumer tout mon zéle pour vous, & de recommencer tout de nouveau à vous servir ? Ce ne sont point des paroles que vous voulez ; ce sont des effets. Mais après tout, Seigneur, quoique je fasse, ne ne feroit rien encore, si vous me traitez selon toute la sévérité de vos jugemens. *Qu'est-ce qu'un homme, pour répondre à un Dieu*, & pour entrer en compte avec lui ? Ah ! mon Dieu, toute ma ressource c'est votre cœur, ce cœur de pere. Malheur à quiconque voudroit ôter là dessus ma confiance : ce seroit s'éloigner de vous pour jamais. *Job. c. 9.*

Je la conserverai donc précieusement, cette confiance qui vous a ramené tant d'ames, & je m'y laisserai conduire. Bien loin de me rendre moins vigilant & moins attentif sur mes devoirs, elle me les fera pratiquer avec beaucoup plus de ferveur, parce que je les pratiquerai par recon-

connoiſſance & par amour. Bien loi
flatter ma délicateſſe & de me tenir
de prétexte pour m'épargner les rigu
d'une vie pénitente, plus elle vous re
ſentera à moi comme un Dieu pro
& miſéricordieux, plus elle me fera c
prendre mon injuſtice envers vous
griéveté de mes offenſes, & par-là mê
plus elle m'animera à les réparer
vous venger de moi-même par toute
auſtérités de la mortification religie
Vous agréerez ſur cela, Seigneur,
foibles efforts, & vous les ſeconde
Vous aurez égard à ma bonne volor
& à la droiture de mes intentions.
retour ſera réciproque de vous à moi
de moi à vous; la réconciliation
parfaite, & par votre ſecours tout-p
ſant elle durera dans tous les ſiécles
ſiécles.

SECONDE MÉDITATION.

Régne de Jesus-Christ dans l'Ame Religieuse.

oite jugum meum super vos, & invenietis iquiem animabus vestris. *Matth. c. 11.*

z sur vous mon joug, & vous trouverez le pos de vos ames.

PREMIER POINT. IL ne suffit pas, en retournant à Dieu, que je tra-le à détruire dans moi la sensualité & nour-propre, qui ont été les princi-e de tous mes relâchemens ; il faut en-: que j'y fasse régner Jesus-Christ ; plutôt c'est en établissant par la grace égne de Jesus-Christ dans mon cœur, j'y détruirai l'empire des sens & nour de moi-même.

Ce régne de Jesus-Christ est tout in-eur, & il consiste à bannir de mon tout autre esprit que celui de Je-Christ : à ne juger de rien que selon maximes de Jesus-Christ, à n'aimer que selon les sentimens de Jesus-rist, à faire vivre en moi, par une

pratique constante & habituelle, tou
les vertus de Jesus-Christ. Tellem
que ce soit Jesus-Christ qui me g
verne en tout, qui me régle en to
qui me fasse tout entreprendre & t
accomplir.

Ce régne de Jesus Christ n'est pc
de ce monde : c'est-à-dire, que ce n
point un régne où Jesus-Christ, com
les autres Rois, se montre dans la pon
& dans l'éclat ; ni où, par la puissa
des armes, il cherche à étendre ses c
quêtes, & à s'acquérir des sujets.
contraire il ne se fait voir que dans
états les plus pauvres, les plus obscu
les plus humilians ; & s'il remporte
victoires, c'est par l'attrait de ces r
mes états où il s'est abaissé, & où
voulu se réduire. Une ame touchée
le voir marcher devant elle comme
Chef, & de lui voir prendre la rout
plus épineuse & la plus étroite, se l
excitée à le suivre. Elle se livre à
toute entiére, & s'abandonne sans ré
ve à sa conduite. Par quelque voie q
lui plaise de l'appeller, elle y er
généreusement, elle s'y attache inv
lablement, elle y persévère, & ell
avance constamment. Ses exemples l
des ordres pour elle, & elle auroit ho

qu'il y eût une difficulté qui l'arrêtât, que son divin Maître les veut éprouver toutes, & qu'il lui apprend à les surmonter. *Allons*, dit-elle comme saint Thomas, *& mourons avec lui.* *Joan. c. 11.* *L'esclave n'est point au-dessus de son souverain Seigneur*, ni la créature au-dessus de son Dieu. C'est donc lui qui la méne ; lui qui lui donne, à chaque pas qu'elle fait, l'impression & le mouvement : lui qui la détermine, qui l'encourage & qui la soutient. C'est une soumission sans réserve & la dépendance est parfaite. *Matth. c. 10.*

Voilà à quoi notre Sauveur nous invite, quand il nous dit : *Prenez sur vos mon joug & portez-le.* Il adresse cette invitation à tous les Chrétiens en général, mais en particulier aux religieux. Car elle regarde diversement les uns & les autres. S'il exige des chrétiens qu'ils se chargent de son joug, ce n'est dans la rigueur de la lettre, que par rapport aux préceptes de sa loi : mais ce qu'il exige des religieux va jusques aux conseils & à la plus sublime perfection. Du reste, il veut que ce soit nous-mêmes qui nous soumettions à ce joug du Seigneur ; & en nous donnant la grace de la vocation religieuse, il ne nous a pas dit : Recevez mon joug que je vous *Matth. c. 11.*

impose ; mais prenez-le , & mette
vous-mêmes sur vous. Il ne lui s
point assez glorieux de nous entra
par violence après lui : il deman
régner par amour , & non par forc
par contrainte.

Est-ce ainsi qu'il régne sur mo
dans moi ? Veux-je en effet ne me
duire désormais que par lui & que
lui ? Le veux-je , dis-je , en effet ?
jusques à présent je ne l'ai voulu q
apparence. Depuis tant d'années ce
m'a conduit , ce sont les désirs de
cœur , ausquels je n'ai jamais eû le
rage de résister, & que j'ai au cont
toujours cherché à satisfaire ; ce
mes inclinations naturelles , que je
jamais pû me résoudre à combattre
au gré desquelles j'ai toujours vé
ce sont mes sens , que j'ai flattés &
j'ai écoutés , sans jamais les contre
ni les mortifier dans les moindres
ses ; c'est le monde , dont je n'ai p
quitté l'esprit en quittant ses bien
dont peut-être j'ai conservé sous
saint habit , les sentimens les plus
fanes , pour ne pas dire les plus
minels ; ce sont mes vûes particuliér
soit de vaine gloire & d'ambition ,
d'intérêt propre & de recherche

moi-même. Car tout cela n'eſt que trop ordinaire juſques dans la religion ; & quoique les objets y ſoient différens, ce ſont néanmoins les mêmes paſſions. Voilà l'eſclavage où j'ai paſſé une grande partie de ma vie. Voilà les maîtres à qui j'ai obéi ; & dois-je être ſurpris, que ſous de tels maîtres, je ſois tombé en de ſi déplorables égaremens ?

Or n'eſt-il pas tems de faire place à Jeſus-Chriſt, & de l'établir dans mon cœur comme dans ſon Royaume, pour le poſſéder & pour y dominer ? Eſt-il un meilleur maître ? En eſt-il un plus ſage & plus éclairé ? Il eſt *la ſageſſe même de Dieu, & il a les paroles de la vie éternelle.* 1. Cor. c. 1. Joan. c. 6. Je me demande-t-il que de ſaint, que de raiſonnable, que de conforme à la droite juſtice & à l'équité, que d'utile & de ſalutaire pour moi ! Mais ſurtout, que me demande-t-il, qu'il n'ait pratiqué avant moi ? Ne ſeroit-ce pas une indignité, que la condition me parût trop dure, d'aller après mon Sauveur, de me joindre à lui, d'agir avec lui & ſous lui, d'aimer ce qu'il a aimé, & de faire ce qu'il a fait ?

SECOND POINT. Il m'eſt d'autant moins permis de me ſouſtraire à ce régne

de Jesus-Christ dans moi, qu'il est solidement établi & mieux fondé. seul christianisme nous soumet tou joug de cet Homme-Dieu, notre lé teur & notre maître. Etre chrétien plutôt se dire chrétien, & ne voulo se laisser conduire par Jesus-Christ vouloir pas entrer dans la voie nous a tracée, ni recevoir de lui dre qui doit diriger toutes nos ac & régler toutes nos démarches, une contradiction.

Pourquoi dans notre baptême a nous renoncé au démon, à la chai monde, & à ses pompes ? N'a-ce p pour faire entendre que nous ne lions point nous assujettir à leur em ni nous asservir sous une si honteu mination ? Pourquoi avons-nous é même tems marqués du sceau caractère de Jesus-Christ ? N'a-c été pour nous revêtir de ses livré pour reconnoître à la face des aute une profession solemnelle, que no appartenions, & que nous lui spécialement dévoués ? Qu'est-c son Evangile ? n'est-ce pas sa loi pourquoi l'avons-nous embrassée, loi, si ce n'est pour dépendre du verain Seigneur qui nous l'a imp

Enfin, c'eſt la foi même qui nous enſeigne que nous ſommes les membres de Jeſus-Chriſt, & qu'il eſt notre chef; que nous ſommes ſon troupeau, & qu'il eſt notre paſteur; que nous ſommes ſon Epouſe, & qu'il eſt notre pontife; que nous ſommes ſon peuple, ſa conquête, le prix de ſon ſang, & que nous ayant achetés de ſon ſang, il s'eſt acquis un droit inconteſtable ſur nous. Quand donc je n'aurois égard qu'à ces raiſons communes & générales, je ne puis jamais avoir injuſtice me départir de l'attachement inviolable & de l'entiére obéiſſance que je dois à ce divin Sauveur. C'eſt à lui de parler, & à moi de l'écouter. Or il parle en effet, il ordonne dans l'Evangile qu'il nous a prêché ſubſiſter toujours, & c'eſt ſa parole, ce ſont ſes commandemens & ſes ordonnances. Refuſer de m'y conformer, ne ſeroit-ce pas une révolte, ne ſeroit-ce pas en quelque ſorte renoncer à mon baptême, ne ſeroit-ce pas tomber dans une eſpéce d'apoſtaſie?

Ce ſeroit plus encore par rapport à moi, puiſque j'ai un engagement particulier qui me lie à Jeſus-Chriſt, & qui lui donne un nouveau droit ſur toute ma perſonne: c'eſt la qualité de

religieux. Qu'ai-je fait, en me
crant à la Religion ? Je me ſuis
ment & ſinguliérement déclaré d
de Jeſus-Chriſt, ſon imitateur en
ſon ſujet, prêt à tout abandonner,
faire & à tout ſouffrir pour ſon
J'ai conſidéré l'état religieux
une ſainte milice, où je m'enrollo
combattre ſous l'étendart de
Chriſt, & pour agir ſous ſes
comme un ſoldat agit ſous ceux
général. C'eſt pour cela que je
uni à lui par trois vœux qui ſo
formais trois liens indiſſolubles.
trois vœux je l'ai mis dans une
poſſeſſion de moi-même, & je lu
fait un don abſolu & irrévocable.
ai ſacrifié tous les biens du mon
le vœu de pauvreté ; je lui ai
tous mes ſens par le vœu de chaſt
par le vœu d'obéiſſance, je me
pouillé pour lui de ma propre v
Tellement qu'il ne me reſte rien
ſoit à lui, & qu'il n'ait en ſa diſp
Or après m'être engagé de la ſorte
je me rétracter ? & ne ſerois-je
parjure, ſi je venois à lui manq
fidélité après des ſermens ſi juri
& ſi authentiques ?

De quelque maniere donc qu'il

e moi : ſoit qu'il m'éléve, ou qu'il m'a-
hiſſe ; ſoit qu'il me conſole, ou qu'il
'afflige ; ſoit qu'il me deſtine à cette
lace, ou à telle autre ; ſoit même à l'é-
ard de l'ame & des voies intérieures,
'il me faſſe marcher dans les ténébres
u dans la lumiére, dans les peines & les
éſolations, ou dans l'abondance des
ouceurs céleſtes : à tout cela qu'ai-je à
re autre choſe, ſinon qu'il eſt le maître,
que je ſuis entre ſes mains. Oui, il eſt
maître ; il eſt le mien, & je n'en veux
int d'autre. Je l'ai choiſi, & à Dieu ne
aiſe que je m'en détache jamais. S'il
n pas eu juſques à préſent dans mon
eur toute la place qu'il y devoit occu-
r, je la lui rends toute entiére. Je
ux qu'il y regne ſeul, & qu'il y exerce
t ſon pouvoir. Je ne veux plus rien
imer que ſelon ſon eſtime, plus rien
ſirer que ſelon ſes inclinations, plus
n rechercher que ce qu'il a recherché
même. Tout ce qu'il mépriſe, je le
ux mépriſer comme lui ; & tout ce qu'il
ndamne, je veux comme lui le con-
mner. C'eſt ainſi que je lui garderai la
que je lui ai jurée, & qui doit être
ternelle.

TROISIÉME POINT. Ce n'eſt

point, comme le monde se le figure, fardeau pesant, ni un joug difficile à p ter, que le régne de Jesus-Christ d une ame religieuse. A n'en croire q les apparences, il semble que ce soit u dure servitude ; mais dès qu'on vien en faire l'épreuve, on y goûte la p heureuse liberté, qui est celle des enf de Dieu, & l'on y joüit du repos le p inaltérable. Non pas que ce ne soit t jours un fardeau & un joug : mais c le joug du Seigneur, auquel nous n sommes voués, c'est son fardeau ; & lon le témoignage qu'il en a rendu l même, *son fardeau est léger, & son j est doux.*

Matth. 6. 11.

Aussi ce maître si libéral nous a promis un double centuple, c'est-à-di une double félicité ; l'une présente pour cette vie même ; l'autre future pour l'éternité bienheureuse. Car ainsi qu'il s'en est expliqué dans les mes les plus formels : *Quiconque a tout quitté pour moi, pere, mere, fre sœurs, maisons, héritages, en recevr centuple dès maintenant, & ensuite p dera la vie éternelle.* Il ne dit pas se ment que nous recevrons ce cent après la mort ; mais que nous le recev *dès maintenant.* Le dégagement du co

Marc. 6. 10.

l'franchiſſement de tous les ſoins de la v, le témoignage d'une bonne conſcienc, la paix intérieure, les impreſſions ſ crettes de l'eſprit de Dieu, qui ſe comnique à l'ame religieuſe, & qui la remt d'une joie toute pure & toute céleſte : c a ſeul vaut mieux que tout ce que nous ons quitté dans le monde, & que tout c que nous y aurions pû poſſéder.

J'en puis bien juger par moi-même. Quelque imparfait que je ſois, il y a eu d tems en tems des jours de grace & d ferveur, où, plus fidéle à mes devoirs & à toutes mes obſervances, je vivois ps réguliérement, & j'accompliſſois aec plus de zéle & plus d'ardeur les obligations de mon état. Or n'étois-je s alors beaucoup plus content ? Trouvis-je le joug de Jeſus-Chriſt trop fat ant pour moi, & ne ſentois-je pas au ntraire à le porter, une certaine douur, qui me dédommageoit pleinement s violences qu'il falloit me faire ? Je reſtimois heureux, & je l'étois en effet : ais quand ai-je ceſſé de l'être ? C'eſt lrſque je me ſuis relâché, & que me lſſant entraîner par ma foibleſſe natulle, je me ſuis en quelque ſorte ſouſtuit à la conduite & à l'empire du maî te qui me gouvernoit. Mes paſſions ſ

ſont reveillées, mes inclinations ont p
le deſſus, je les ai ſuivies; & n'ai-je
mille fois éprouvé, qu'il m'eût été f
comparaiſon plus doux & plus avan
geux de ſuivre conſtamment les voies
mon Sauveur, & de ne m'écarter jam
de la ſainte régle qu'il m'a preſcrite,
des exemples qu'il m'a donnés?

Si donc je veux retrouver ce cen
ple, ou ce bonheur de la vie préſen
que j'ai perdu tant de fois par ma fau
je dois le chercher auprès de Jeſus-Ch
C'eſt-à-dire, que je dois tout de nouv
me dévoüer à Jeſus-Chriſt, que je
dois ſoumettre toutes mes puiſſanc
toutes mes vûes, toutes mes œuvr
en ſorte qu'il ſoit comme l'ame de n
ame, & que je ne vive plus que par
& qu'en lui. Vie d'autant plus préciet
que c'eſt le gage certain d'une autre
& d'un autre centuple, qui en doit
l'éternelle récompenſe. Car ſi Jeſus-Ch
m'appelle à ſa ſuite, & s'il veut qu
le faſſe dès à préſent régner dans m
cœur, c'eſt afin de me faire un jour
gner avec lui, & de me rendre par
pant de ſa gloire. Les Rois de la t
élévent leurs favoris & récompenſe
fidélité de leurs ſujets, mais non
juſqu'à leur faire part de leur Royau

Ce n'eſt qu'en ſervant ce Seigneur des Seigneurs, & ce Roi du ciel, qu'on obtient une couronne, & une couronne d'immortalité. Quand je n'aurois rien à eſpérer de lui en ce monde, ne ſeroit-ce pas aſſez de cette couronne immortelle pour payer abondamment tous mes ſervices?

CONCLUSION. Venez, Seigneur, venez prendre poſſeſſion d'une ame qui vous appartient par tant de titres, & qui vous eſt encore plus acquiſe que jamais par le don qu'elle vous fait d'elle-même. Rentrez dans un cœur où vous devez ſeul régner, & banniſſez-en tout ce qui s'éloignoit de vous & qui vous éloignoit de moi. Vous êtes un Dieu jaloux; vous ne voulez point de partage, & vous m'avez déclaré dans votre Evangile que je ne pouvois être à deux maîtres. Quel autre puis-je choiſir que vous, & à quel autre ne dois-je pas renoncer pour vous?

Ainſi l'ai-je voulu, Seigneur, lorſque je me ſuis retiré dans votre ſainte maiſon, qui eſt proprement votre Royaume ſur la terre, & que j'ai commencé à porter vos livrées, en portant l'habit religieux. Que ce ſentiment n'a-t-il été

plus ferme & plus durable! Mais il encore tems de le renouveller & de reprendre. *Vous êtes mon Seigneur* *Joan.* c. 20. *mon Dieu* : c'eſt l'hommage que v rendît un de vos Apôtres en reven de ſon infidélité, & c'eſt celui que vous rends dans une humble confuſio un repentir véritable de mes égarem paſſés. Commandez : me voici pré tout pour vous obéir. En quelque que vous vous préſentiez à moi, ſoit d la ſplendeur de votre gloire, ou d l'humiliation de votre croix; & quel route qu'il vous plaiſe de me faire t avec vous & après vous, vous me tr verez toujours également ſoumis, & t jours diſpoſé à marcher. Vous m'ap lerez, & je vous répondrai; vous m pirerez & j'agirai; vous me ferez en dre vos divines volontés, & je m'y c formerai. Tout cela par amour: car v êtes un Dieu d'amour, & c'eſt par mour que vous régnez dans les a fidéles, & que vous y exercez v plus puiſſante domination.

TROISIÉME MÉDITATION.

De l'humilité de Jesus-Christ dans l'Incarnation.

met-ipsum exinanivit. *Philip.*
s'est anéanti lui-même. *c. 2.*

PREMIER POINT. C'EST un mystère incompréhensible à l'esprit humain que le mystère de l'Incarnation ; il n'y avoit que l'Esprit de Dieu qui ût nous en donner une juste idée, ni en l'exprimer. Or il l'a fait dans cette ule parole, qui comprend tout le fonds toutes les merveilles de ce mystère dorable : *Dieu s'est anéanti.* Voilà le rand secret, caché dans Dieu durant oute l'éternité, & révélé dans le tems. Qu'est-ce que l'Incarnation du Verbe? est l'anéantissement d'un Dieu : cela dit out. Il s'est anéanti, ce Dieu de majesté : omment ? parce qu'étant Dieu, il s'est it homme ; & que de l'homme à Dieu, ui est le souverain Etre, ou de Dieu l'homme, qui n'est qu'un néant, il y une distance infinie. Après cela je ne ois plus rien qui m'étonne dans tous

les autres myſtères de la vie de Jeſ
Chriſt. Car qu'un Dieu fait homme e
braſſe la pauvreté, les mépris, les ſo
frances, la croix, ce ſont les ſuites
comme les engagemens de l'human
dont il s'eſt revêtu. Mais qu'un Die
tout Dieu qu'il eſt, ait voulu ſe fa
homme, c'eſt à quoi il n'a pû être po
que par un excès d'amour, & à quoi
n'a pû avoir d'autre engagement qu'
charité ſans bornes. Si un homme ſe
duiſoit à l'état d'un vil inſecte, à l'
d'une fourmi, on diroit qu'il s'eſt dét
lui-même, & qu'il s'eſt mis dans
eſpéce d'anéantiſſement : mais que ſer
ce là néanmoins, en comparaiſon d
Dieu incarné ? Car enfin entre un hom
& le plus petit inſecte, il y a toujo
quelque proportion ; au lieu qu'il n'y
eut jamais & que jamais il n'y en a
entre l'homme & Dieu.

Encore l'Ecriture ne ſe contente-t-
pas de nous apprendre que ce Fils
que de Dieu s'eſt fait homme ; mais
ſe ſert d'un terme qui nous donne à co
noître qu'il a choiſi dans l'homme
qu'il y a de plus groſſier & de plus
Joan. reſtre, qui eſt la chair : *Le Verbe*
c. 1. *fait chair*. Cette chair ſi mépriſable, ce
chair ſujette à tant de misères, cette ch

ui nous eſt commune avec les bêtes, il
: l'eſt aſſociée & ſe l'eſt rendue com-
ıune avec nous. Mais ne devoit-il pas
ı moins en ſe faiſant homme, ſe faire
'abord homme parfait, c'eſt-à-dire, ſe
élivrer des foibleſſes de l'enfance, &
enir tout-à-coup au monde tel que fut
ɔrmé le premier homme ? Non, il a
oulu être conçû dans les entrailles d'une
ierge, il a voulu demeurer neuf mois
ans le ſein de ſa mere comme les autres
nfans, il a voulu naître enfant comme
ux, & s'aſſujettir à toutes les humi-
ations & à toutes les infirmités de cet
ge.

Ce n'eſt pas tout : car quoiqu'il ſe fît
nfant, il pouvoit du reſte ſe faire mo-
arque, indépendant, ſouverain. Il le
ouvoit, mais c'eſt ce qu'il n'a pas vou-
u. Il a voulu dépendre ; & qui plus eſt,
l a voulu ſe faire *eſclave*. Il eſt vrai, *Philipp.*
elon le témoignage & l'expreſſion de *c. 2.*
'Apôtre, qu'*il n'en a pris que la forme*, *Ibid.*
& que ſous cette forme d'eſclave il étoit
Roi en effet & Roi de l'univers : mais
'eſt cela meme qui doit bien nous ſur-
ɔrendre, que lui qui étoit le maître &
e Roi du monde entier, il ſe ſoit abaiſſé
uſqu'à la forme d'un eſclave, pour
'humilier davantage & pour s'anéantir.

O abaiſſemens, ô anéantiſſemens mon Dieu, que vous êtes inconce bles !

Mais ne dois-je pas ajoûter pour confuſion, qu'une choſe eſt preſque a difficile à concevoir & à croire : c'eſt q la vûe de ces abaiſſemens d'un Die je nourriſſe dans mon cœur un orgu qui ne ſe fait que trop ſentir à moi, qui ne ſe fait même que trop ſentir a autres dans les rencontres ? Puis-je ſ tenir la moindre humiliation qui m'a ve ? Puis-je ſupporter la moindre par qui me bleſſe ? Puis-je recevoir avec cilité & ſans aigreur le moindre avis me donnent ceux que Dieu a char de ma conduite ? Combien ſuis-je déli à la plus légère répréhenſion ? Comb ſuis-je jaloux de certaines préféren & de certaines diſtinctions ? Combie ſuis-je ſenſible, ſoit lorſqu'on me refuſe, ou lorſqu'elles me ſont acc dées ? Bien loin de vouloir deſcen comme mon Sauveur, je voudrois t jours monter ; & de dégré en dégré n'y a rien dans mon état où je ne v

Eccleſ. c. 10. luſſe parvenir. *Terre & cendre, pour vous enorgueilliſſez-vous, & de qu* Ce reproche du Saint-Eſprit convien tout homme, puiſque tout homme

on fonds n'eſt qu'un ſujet de mépris.
convient encore plus à tout Chrétien,
uiſque tout Chrétien, par le caractère
e ſa foi, adore un Dieu anéanti. Mais
combien plus forte raiſon me convient-
, à moi religieux; à moi ſpécialement
bligé, comme religieux, de prendre
ous les ſentimens de Jeſus-Chriſt? Hé-
s! ſous un ſaint habit & ſous un vête-
ent d'humilité, j'ai peut-être plus d'or-
ueil & plus d'envie de m'élever, que je
'en aurois eu dans le monde. N'eſt-ce
as démentir ma profeſſion? N'eſt ce pas
e démentir moi-même?

SECOND POINT. En même tems
ue le Verbe divin s'eſt humilié ſi pro-
ondément & juſqu'à s'anéantir, c'eſt de
e néant même où l'humilité l'a réduit,
ue Dieu a tiré ſa plus grande gloire;
c'eſt par-là que le Fils unique de Dieu,
n réparant la gloire de ſon Pere, a tout
la fois opéré le ſalut de l'homme. Com-
ien de mérites, combien d'effets mer-
eilleux de grace & de ſainteté, ce néant
-t-il produits? Car c'eſt là-deſſus qu'eſt
ondée toute notre juſtification, & c'eſt
e qui nous a enrichis de tous les dons
éleſtes & de tous les tréſors de la miſé-
icorde du Seigneur. De ſorte que ce

néant a été plus glorieux à Dieu, pl
salutaire aux hommes, plus fécond da
ses fruits sacrés & ses admirables opér
tions, que tous les autres états de sple
deur & de majesté où le Sauveur a par
& où il eût pû paroître. O puissan
infinie du Très-haut! O abysme de
gesse! Que vous êtes impénétrable, S
gneur, dans vos conseils, & que vous
êtes adorable! Sur l'humiliation la pl
étonnante vous sçavez établir votre pl
sublime grandeur; & dans le prodigie
abaissement vous trouvez de quoi vo
élever, & de quoi nous sauver & no
sanctifier.

Voilà quelle est par rapport à mo
même & avec une juste proportion,
vertu & le pouvoir de l'humilité. Que
que soient sur moi les desseins de Die
je dois être persuadé qu'il ne fera jama
rien de grand dans moi, qui n'ait le néa
de mon humilité pour principe & po
fondement. Dès que je voudrai êt
quelque chose, je ne serai rien; & c
moment que je consentirai à n'être rie
je deviendrai devant Dieu capable c
tout. Voilà par quelle voie les Sain
sont parvenus à une si heute perfectio
& voilà par où j'y puis parvenir comm
eux. Sans l'humilite, point de véritab

ertu, point d'œuvres vraîment saintes.
ar dans toutes nos œuvres & dans tou-
s nos vertus, il faut bien distinguer le
orps & l'esprit : le corps, qui est la sub-
ance des choses que nous faisons ; &
esprit, qui est la vûe intérieure que
us nous proposons en les faisant. Or
est cet esprit qui vivifie nos œuvres,
qui anime nos vertus. Dès-là donc
'il vient à manquer, ou qu'il est in-
cté & gâté par l'orgueil, les œuvres
s plus apparentes ne sont plus que des
uvres mortes, & les plus spécieuses
ertus n'ont plus qu'une vaine lueur, qui
ille à nos yeux & qui nous ébloüit,
ais qui s'éclipse & qui disparoît aux
eux de Dieu.

Et en effet, de quel prix peut être au-
ès de lui ce que je ne fais pas pour
i, mais ce que je fais pour satisfaire
a vanité, pour m'attirer l'estime des
réatures, pour avoir dans la Commu-
auté ou dans tout l'Ordre dont je suis
embre, une certaine considération ?
uand même je ne m'y chercherois pas
expressément moi-même, & que je
oirois y chercher véritablement Dieu,
e seroit-ce pas, non-seulement en ra-
aisser & en diminuer, mais en détruire
oute la valeur, que d'en partager avec

lui la gloire, en m'arrêtant à certains é
ges qui me flattent, à certains reto
ſur moi-même, & à certaines compl
ſances, d'autant plus dangereuſes qu'
les ſont plus ſubtiles, & que ſouvent
les ſe trouvent couvertes du voile
l'humilité? Dieu perce ce voile, il v
le fond de notre cœur, & d'ailleurs
eſt ſi jaloux de ſa gloire, qu'il nous d
fend d'y toucher jamais & de lui en d
rober la moindre partie. Il veut u
gloire toute pure; & c'eſt l'altérer, c
d'y mêler la nôtre, en quelque mani
que ce ſoit.

Auſſi voyons-nous qu'il a toujo
fait choix des ames les plus humbl
ou pour les porter à des dégrés de ſa
teté extraordinaires, ou pour les e
ployer à ſes plus grands ouvrages.
fut la plus humble des Vierges q
éleva juſqu'à la maternité divine. Ce
par des pauvres pêcheurs qu'il conve
toute la terre, & qu'il y répandit
1. Cor. Egliſe. *Il n'a choiſi pour cela*, dit ſa
c. 1. Paul, *ni les ſages, ni les puiſſans, ni les nobles du ſiécle*, parce qu'ils ſont co
munément orgueilleux & pleins d'e
mêmes: *Mais il a pris ce qu'il y a
de plus foible pour confondre les forts.
a pris ce qu'il y avoit de moins noble*

plus mépriſable, les choſes mêmes qui ne nt point, pour renverſer celles qui ſont. t par quelle raiſon en a-t-il ainſi uſé ? *fin que nul homme n'ait de quoi ſe glorifier vant lui.*

Au contraire, quels jugemens a-t-il xercés contre des ames préſomptueuſes, ui ſe ſont laiſſé enfler de leurs préten- us mérites ? Nous n'en avons que trop exemples dans des ſolitaires, dans des eligieux, en des hommes qui paſſoient our des ſaints, & qui l'étoient du reſte ; ais dont il a permis les chûtes malheu- uſes, pour les punir de leur orgueil. Si ieu ne m'a pas encore puni avec tant éclat, ni avec tant de ſévérité, n'eſt-ce s pour moi un mal aſſez déplorable, ue tout ce que je puis avoir pratiqué ſqu'ici dans la religion de plus pénible de plus ſaint en ſoi, ait peut-être été erdu, parce qu'une ſecrette envie de roître s'y eſt gliſſée, & qu'elle y a eu meilleure part ? Que ſera-ce à la fin e mes jours, ſi, comblé d'années & onſumé de travaux, je me trouve néan- oins les mains vuides, & que j'aie le alheur alors qu'une fauſſe & vaine gloi- m'ait tout enlevé !

TROISIÉME POINT. Dans ce myſtère

d'un Dieu incarné, nous avons contra
avec lui une alliance toute particulié
Alliance, en vertu de laquelle nous so
mes les freres de Jesus-Christ, & Jes
Christ est notre frere. Non-seulem
même par cette alliance nous devenc
ses freres, mais nous sommes ses me
bres, & nous ne faisons plus avec
Dieu-Homme qu'un même corps.
nœud qui forme entre lui & nous u
union si parfaite, c'est l'état d'humil
tion & d'anéantissement où il a b
voulu descendre pour nous. S'il ne
point sorti de sa gloire, & qu'il eût
fusé de prendre une chair semblable à
nôtre, ce seroit toujours notre Dieu,
nous serions toujours ses créatures: n
nous n'aurions jamais eu l'avantage de
être liés comme freres, ni comme me
bres. Nous ne lui appartenons donc d
près, que parce qu'il est venu à nous,
qu'il s'est fait petit comme nous.

De-là combien nous doivent é
chers ses abaissemens, puisqu'ils nous
ainsi élevés & qu'ils nous ont été si
lutaires? Or n'est-il pas étrange
nous y soyons néanmoins si opposés,
que dans la pratique nous n'y vouli
avoir aucune part? Quand il ne s'
que de les adorer dans la personne

Jſus-Chriſt, & de m'en expliquer en
ds termes & avec des ſentimens d'ad-
ration, j'uſe ſur cela des expreſſions
l plus vives & les plus touchantes.
Quand il n'eſt queſtion que de les médi-
t & de m'en entretenir intérieurement
dns la priére, j'y trouve du goût, & j'en
ſis même attendri quelquefois juſqu'aux
lmes. Mais qu'il ſe préſente une occa-
ſn de les imiter & d'y participer, c'eſt
lque toute l'onction que j'y trouvois,
svanoüit, & que toute l'ardeur de mon
zle vient à s'éteindre. Un mépris, fût-ce
l plus léger, & ne fût-il, comme il ar-
re ſouvent, qu'imaginaire, ſuffit pour
re ſerrer le cœur & pour me remplir
amertume. Ou j'éclate avec chaleur;
c, ſi je diſſimule mon chagrin, j'en ſuis
ntinuellement occupé, & je le porte
r-tout.

Eſt-ce là l'honneur & la reconnoiſ-
ſnce que je dois à un Dieu ſi profondé-
ent humilié pour moi? Afin de m'éga-
lr en quelque ſorte à lui, il n'a pas dé-
igné de me reſſembler dans toutes mes
ifirmités & toutes mes misères; & il
eſt rien dont j'aie plus d'horreur, que
e lui reſſembler en cela même qui l'a
proché de moi, & qui m'a donné avec
li un rapport ſi avantageux & ſi glo-

rieux. Il faut qu'il y ait de la proport
entre le chef & les membres ; & que
proportion, quelle alliance peut-il y av
entre ſon humilité & mon orgueil ? Qu
le indignité, diſoit S. Bernard, & que
honte, que ſous un chef couronné d
pines, les membres vivent dans le pla
& dans les délices ! Je puis bien me d
de même : Quel renverſement & que
contradiction, que ſous un chef qui s'
volontairement anéanti, moi qui me
connois pour un de ſes membres, & q
dois regarder comme un inſigne bonh
de l'être, je me faſſe toutefois un ſc
dale de ſes anéantiſſemens, & que je
rejette ſi loin de moi ! N'eſt-ce pas le
noncer lui-même, n'eſt-ce pas m'en
parer ? Or dès que les membres ne co
muniquent plus avec le chef, ils n'en
çoivent plus de vertu, & ils tombent d
une mortelle défaillance. Voilà ce q
j'ai à craindre. Dieu laiſſe une ame va
languir dans la tiédeur, & ne ſe remp
que de frivoles idées, qui l'amuſent to
te ſa vie, plutôt qu'elles ne l'occupen

Encore eſt-ce un bien qu'il en deme
re là, & qu'il ne l'abandonne pas en c
rencontres & ſur des points plus eſſe
tiels. Quoi qu'il en ſoit, *le Seigneur r
ſiſte aux ſuperbes, & c'eſt aux humb*

t'il donne ſa grace. Sans l'humilité, point d'eſprit chrétien ; à plus forte raiſon, point d'eſprit religieux ; & par le même principe, point de progrès dans les voies de Dieu, point de commerce ni d'union avec Dieu. Je ne l'ai que trop éprouvé : veux-je l'éprouver encore ? Ou plutôt n'y dois-je pas & n'y veux-je pas apporter un prompt reméde ? *Jacob. c. 4.*

CONCLUSION. C'eſt vous, Seigneur, qui me l'enſeignez ce moyen ſi néceſſaire pour guérir les maux infinis que l'orgueil m'a cauſés juſqu'à préſent, & pour arrêter les pernicieux effets qu'il produit tous les jours juſques dans les plus ſaints états. Le premier de tous les péchés a été l'orgueil ; & c'eſt de cette ſource empoiſonnée que ſont venus dans la ſuite tant d'autres péchés. Il n'y avoit que vos humiliations, Seigneur, qui euſſent les réparer ; & voilà pourquoi, entrant dans le monde, vous avez commencé par vous humilier.

Votre exemple eſt pour moi une leçon bien ſenſible & bien intelligible. Tout Dieu que vous êtes, vous voulez être renfermé comme un enfant, dans le ſein d'une Vierge ; vous y voulez de-

meurer obscur & inconnu, & pa
que m'apprenez-vous autre chose, si
que je dois moi-même par mon hum
me rendre aussi petit qu'un enfant ? I
je l'ignorer, cette excellente & di
leçon ; & par quel prétexte puis-je
défendre de la pratiquer ? La gl
m'est-elle plus dûe qu'à vous, & n
nom sur la terre doit-il être plus co
que le vôtre ?

Ah ! Seigneur, ces pensées me c
fondent, & j'y trouve toute ma cond
nation. Maintenant que je les ai prése
à l'esprit, j'en suis touché, & il me s
ble que je serois en disposition de so
nir tous les outrages & de vivre con
le dernier des hommes : mais que
idées passent bientôt de mon souve
& qu'il faut peu de chose pour les e
cer ! De toutes les vertus, il n'en
point qui s'acquierre plus difficilem
qu'une sincère humilité, ni qui engag
de plus grands efforts & à de plus gra
sacrifices. Du moins, mon Dieu, je s
là-dessus ma foiblesse, & je m'en hum
devant vous. Ma sensibilité est extrê
& je ne puis de moi-même la vainc
mais aidez-moi, Seigneur ; fortifiez-
dans le dessein que vous m'inspirez,

travailler enfin à déraciner de mon cœur ce fonds d'orgueil qui m'eſt ſi naturel, & qui ſe répand dans toutes mes actions & dans toute la conduite de ma vie.

CONSIDERATIO

Sur l'Exercice de la Préſence de Dieu.

DE tous les exercices de la vie ch tienne & religieuſe, il n'en eſt pc où les Saints ſe ſoient plus abandonn ni qu'ils aient plus recommandé, celui de la préſence de Dieu. Il eſt portant d'en bien connoître l'obligati l'utilité & la pratique.

PREMIER POINT. L'obligat de cet exercice eſt fondée ſur ces d principes de foi : Dieu eſt par-tout Dieu voit tout. Dieu eſt par-tout : d je lui dois par-tout le reſpect ; don dois par-tout me ſouvenir de la préé nence de ſon Etre & de ma dépendar En effet, il n'y a point de lieu d l'univers, qui ne ſoit conſacré par la p ſence de la majeſté de Dieu ; & quel part que je me trouve, je puis dire a bien que Jacob : *Ce lieu eſt ſaint, e ne le ſçavois pas*, ou plutôt je n'y ſ ſois pas ; Dieu eſt ici, & je l'oubliois n'y faiſois nulle attention. Ainſi l'ex

Geneſ. c. 28.

ce de la préſence de Dieu eſt l'hom-
rige légitime & le culte que je rends
à l'immenſité de Dieu. Saint Auguſtin
l l'eſt figurée comme un vaſte Océan,
c toutes les créatures ſont, pour ainſi
re, abyſmées dans Dieu, & pénétrées
e l'eſſence de Dieu, ſans pouvoir ja-
is ſortir hors de lui, ni ſe détacher de
l, parce qu'elles lui ſont préſentes
r la néceſſité de leur être. N'eſt-il
nc pas juſte que l'homme, qui eſt une
éature intelligente & raiſonnable, ſe
ſe un devoir de religion, de lui être
core préſent d'eſprit & de cœur : ſe
nſidérant ſans ceſſe dans Dieu, & con-
érant Dieu dans ſoi-même, puiſqu'il
a des liaiſons ſi eſſentielles entre Dieu
lui ?

En même tems que Dieu eſt par-
ut, il voit tout, il obſerve tout : je
ois donc, autant qu'il eſt en mon pou-
ir, ne le perdre jamais de vûe, &
archer toujours comme l'ayant pour
moin, non-ſeulement de mes actions,
ais de mes plus ſecrettes intentions,
Dieu dont la pénétration eſt infinie,
qui malgré moi je ſers comme d'un
ntinuel ſpectacle, & à la connoiſſance
quel rien ne peut ſe ſouſtraire ni ſe dé-
ber. *Où irai-je, Seigneur*, diſoit Da- *Pſalm.* 138.

vid, *pour me cacher à votre entende*
divin, & où fuirai-je de devant votre fa
Si je monte dans le ciel, je vous y ren
tre; si je descends jusqu'aux enfers, vo
êtes présent; si je prends des ailes pour
ler aux extrémités de la terre, c'est v
main qui m'y conduit. J'ai dit en moi-
me: Peut-être que les ténébres me couvrir
Mais j'ai reconnu que la nuit même
plus profonde devient toute lumineuse p
me montrer à vous. Car les ténébres
mon Dieu, ne sont point obscures pour v
& la nuit pour vous est aussi claire q
plus grand jour. Voilà comment rais
noit ce saint Roi, concluant de-là l'o
gation où il étoit de se tenir toujours
la présence de son Dieu. Pourquoi n
conclurai-je pas moi-même & pour n
même?

SECOND POINT. L'utilité d
même exercice de la présence de D
consiste en ce que c'est un souverain
servatif contre le péché, & de plus,
voie courte & abrégée pour arriver
perfection.

Préservatif contre le péché: car
n'est plus propre à me contenir dans l
dre, que de penser, Je suis devant D
Rien de plus efficace pour réprimer
mouvem

louvemens de mes paſſions, pour me ire triompher des plus violentes tentations, pour m'empêcher de ſuccomber ans les plus dangéreuſes occaſions, que e me dire : Je ſuis en préſence de mon ge, en préſence de celui qui va me ndamner, & qui eſt tout prêt à proncer contre moi l'arrêt, ſi je ſuis aſſez méraire pour commettre ce péché. Il y a point, dis-je, de tentation que ette réflexion ne ſurmonte, point d'emortement qu'elle n'arrête, point de fralité ni de chûte dont elle ne préſerve. ous ne péchons communément, que rce que nous perdons la vûe de Dieu ; à peine pécherions-nous jamais, ſi nous rions toujours Dieu préſent. Pécher ontre Dieu, dit ſaint Auguſtin, c'eſt un ime ; mais pécher contre Dieu à la ie même de Dieu, c'eſt un monſtre, il y auroit peu de pécheurs qui en nſſent juſques-là, s'ils étoient prévenus e ce ſentiment : Dieu me regarde. Auſſi t-ce le reproche que ſe fit à ſoi-même Enfant prodigue, quand il dit dans la ouleur & dans l'amertume de ſon ame : *Mon pere, j'ai péché contre le ciel, & devant vous.* Luc. c. 15.

Voie courte & abrégée pour arriver la perfection : c'eſt ce que Dieu lui-

même enſeignoit à Abraham, lorſq
Geneſ. 6. 17. lui diſoit, *Marchez en ma préſence, vous ſerez parfait.* Car la vraie perfect de l'homme chrétien & du Religieux de bien faire toutes ſes actions ; de les point faire lâchement, de les f avec application & avec ferveur. Or q a-t-il qui puiſſe plus m'inſpirer cette veur dans mes actions, plus m'anim & corriger en moi le déſordre d'une négligente & lâche, que la vûe & la p ſence de Dieu ? Dieu m'examine, & je continuellement pour ſpectateur. A cela puis-je être tiéde & languiſſant d ſon ſervice, & en ce que je fais p lui ? Ajoûtez, que cette préſence de D eſt une ſource de conſolations pour ames juſtes, & un ſoutien dans les eff & les violences que leur coûte le ſoin leur perfection. Qu'y a-t-il de plus d que cette penſée : Dieu eſt avec n tout Dieu qu'il eſt, il s'applique à n & eſt occupé de moi. Cette penſée ſ n'eſt-elle pas plus que ſuffiſante p adoucir toutes les peines qui peuven préſenter, & pour affermir dans tou combats qu'il y a à livrer ; Tel eſt le
Pſalm. 67. de la préſence de Dieu. *Que les juſ* dit l'Ecriture, *ſoient remplis d'une ſ joie* ; & comment ne le ſeroient-ils p

uiſqu'ils *enviſagent toujours Dieu, & u'ils ſont toujours eux-mêmes ſous les yeux e Dieu.*

TROISIÉME POINT. Quant à la ratique, l'exercice de la préſence de Dieu demande deux choſes : l'une eſt l'éviter ſoigneuſement tout ce qui peut tre un obſtacle à la préſence de Dieu, c l'autre de s'aſſujettir avec fidélité à out ce qu'on ſçait être un moyen pour acquérir & pour la conſerver.

En éviter les obſtacles. Ce ſont, par xemple, les vains amuſemens du ſiécle, ertains divertiſſemens où le cœur ſe épand trop au-dehors, certaines joies éréglées qui diſſipent l'eſprit, certaines ociétés qui nous détournent de nos deoirs ; certaines liaiſons d'amitié, qui ous attachent aux créatures, juſqu'à en re tout occupés ; l'excès des déſirs, ui nous agitent & qui nous partagent ; véhémence des paſſions, qui nous alrent & qui nous troublent ; les conerſations inutiles, qui nous rempliſſent magination de bagatelles ; les ſoins perflus, qui nous embarraſſent, les ccupations trop grandes & trop fréuentes, qui nous accablent ; mille afires où nous nous engageons, mille

ſujets de diſtraction, que nous nous att
rons. Il faut retrancher tout cela, parc
que tout cela eſt incompatible avec l
préſence de Dieu. Et il eſt bien raiſon
nable, ô mon Dieu, que j'en uſe ainſi
car puiſque votre divine préſence e
pour moi un tréſor ſi précieux, il n'y
rien que je ne doive quitter, pour le po
ſéder, & je ne l'acheterai jamais tro
cher. Heureux, ſi par-là je parviens
l'obtenir; & ſi renonçant à tout le reſte
je me trouve uni à vous par cette bie
heureuſe préſence, qui dès cette vie e
une félicité anticipée.

S'aſſujettir aux moyens d'acquérir
de conſerver la préſence de Dieu: te
que ſont la priére : demandant tous l
jours à Dieu ce riche don, & lui diſa
Pſalm. avec le Prophéte Royal, *Seigneur, di*
5. *gez ma voie devant vos yeux*: & fait
que je ne m'éloigne jamais de votre pr
ſence. Le ſilence & la retraite : aya
chaque jour des heures réglées pour v
quer à Dieu, & pour ſe ſéparer du bru
& du tumulte du monde. L'ordre da
ſes actions: n'en faiſant aucune que p
eſprit d'obéiſſance à Dieu; accompliſſa
en toutes la volonté & le bon plaiſir
Dieu; cherchant Dieu juſques dans l
plus indifférentes, & ſe le propoſant pc

n; ne considérant les créatures, que omme elles doivent être considérées, 'est-à-dire, que comme les images de)ieu, que comme des miroirs qui nous :présentent les perfections de Dieu; le iel comme le palais de sa gloire, la terre omme l'escabeau de ses pieds, les hom- ies comme les ministres de sa providen- e, les prospérités comme les effets de libéralité, les adversités comme les hâtimens de sa justice. Voilà le secret de e perdre jamais la présence de Dieu. 'oilà par où saint Ignace de Loyola élevoit sans cesse à Dieu. Il ne lui falloit ue la vûe d'une fleur, pour le ravir hors e lui-même, & pour lui donner la plus aute idée du souverain Auteur de la ature. Puissions-nous de cette sorte, élon la maxime de l'Apôtre, trouver)ieu par-tout & en tout.

SIXIE'ME JOUR

PREMIERE MÉDITATION.

De la Pauvreté de Jesus-Christ dans sa Nativité.

2. *Cor.* c. 8. Scitis gratiam Domini nostri Jesu-Christi, quoniam propter vos egenus factus est, cum esset dives.

Vous sçavez quelle a été la miséricorde de notre Seigneur Jesus-Christ, qui de lui-même étant riche, s'est fait pauvre pour vous.

PREMIER POINT. C'EST dès sa naissance que Jesus-Christ commence à exécuter le dessein qu'il avoit formé de vivre & de mourir pauvre. Le Dieu de majesté, ce souverain Auteur de toutes choses, & par conséquent à qui toutes choses appartenoient, pouvoit naître au milieu des richesses, & dans l'abondance. Il sembloit même ce

et état convenoit davantage, non-seu-ment à la dignité de sa personne, mais la fin de sa mission. Car venant sur la erre pour attirer à lui tous les hommes & pour les soumettre à sa loi, pouvoit-il ieux les engager à le suivre, que par éclat & la pompe d'une condition opu-ente? Du moins les Juifs avoient-ils onçû cette idée du Messie qu'ils atten-oient, & croyoient-ils qu'il se feroit oir dans la splendeur, & qu'il les com-leroit de biens temporels. Mais que les ûes du Seigneur sont différentes des ôtres, & au dessus des nôtres! Ce Mes-ie, ce Désiré des nations naît enfin, mais lans la pauvreté: & pourquoi? parce u'il vouloit d'abord par son exemple ersuader au monde cette vérité, qu'il evoit ensuite nous annoncer lui-même lans son Evangile: *Bienheureux les pau-vres.* *Matth. c. 5.*

Voilà donc pourquoi il se fait pauvre ès sa sainte Nativité; & comme la pre-niére leçon qu'il avoit à nous donner, toit du bonheur des pauvres, voilà le remier état où il se montre à nos yeux, & où il nous représente son adorable umanité. Exemple plus puissant que tous es discours. Exemple qui nous découvre ensiblement le mérite & le prix de la

pauvreté, puiſqu'elle a été digne d
choix d'un Dieu, & qu'il l'a préférée
toutes les richeſſes du ſiécle. Exempl
le plus propre à nous en inſpirer, non
ſeulement l'eſtime, mais l'amour & l
goût, puiſque nous la voyons conſacré
dans la perſonne de ce Dieu Sauveur
qui ne s'y eſt réduit & ne l'a embraſſé
que pour nous.

C'eſt à cette pauvreté qu'il m'a ſpé
cialement appellé par ſa grace; & u
avantage ſingulier de la profeſſion reli
gieuſe eſt d'y pouvoir imiter plus par
faitement la pauvreté de Jeſus-Chriſt
Il y a des pauvres dans le monde: mai
les uns ne ſont pauvres que d'effet & qu
par la néceſſité de leur condition, ſan
l'être de cœur & d'affection; & les au
tres le ſont d'affection & de cœur, ſan
l'être réellement & en effet. La pau
vreté des premiers n'eſt qu'une pauvret
forcée, qu'ils déplorent, & dont ils ſ
plaignent: d'où il s'enſuit que ce n'eſ
point la pauvreté de Jeſus-Chriſt, la
quelle a été une pauvreté volontaire. L
pauvreté des ſeconds eſt une pauvret
chrétienne & agréable à Dieu; leu
cœur eſt détaché des biens qu'ils on
dans les mains, & ſelon la maxime d
l'Apôtre, ils les poſſédent comme s'il

e les poſſédoient pas : mais ce n'eſt pas
à néanmoins toute la pauvreté de Jeſus-
Chriſt, lequel a voulu ſe dépouiller de
oute propriété & de toute poſſeſſion.

Il n'y a, à bien parler, que le Reli-
ieux qui ſoit le vrai imitateur de la pau-
reté de ſon Dieu. Il eſt pauvre en effet,
& encore plus pauvre de volonté : pau-
re en effet, car il a tout quitté ; encore
lus pauvre de volonté, car c'eſt lui-
nême qui par le ſecours & l'inſpiration
l'en-haut, s'eſt déterminé à quitter tout,
& qui ſeroit prêt de renoncer au monde
ntier, s'il en étoit maître. C'eſt donc en
ertu de ce ſacrifice, que je puis dire à
Jeſus-Chriſt comme les Apôtres : *Sei-* *Matth.*
neur, j'ai tout abandonné pour vous ſui- *c. 19.*
vre. Et ſi je ſuis toujours fidéle à ma vo-
cation, c'eſt en récompenſe de ce même
ſacrifice, que je puis attendre de la part
le Jeſus-Chriſt cette réponſe ſi conſo-
ante & cette grande promeſſe : *Vous ſe-* *Ibid.*
rez aſſis ſur des thrônes de gloire. Avec une
elle eſpérance, & ſoutenu de l'exemple
le mon Sauveur, ai-je lieu de regretter
e que je lui ai ſacrifié ? Dois-je même
e compter pour quelque choſe ? Dois-je
le regarder comme un don que j'ai fait à
Dieu ; ou n'eſt-ce pas une grace que
Dieu m'a faite de l'agréer & de vouloir

bien l'accepter ? La pauvreté où je vis
ne me devient-elle pas honorable, d
que c'eſt celle de Jeſus-Chriſt ? Ne m
devient-elle pas douce & aimable, d
qu'elle me lie ſi étroitement à Jeſu
Chriſt ? Ne me devient-elle pas infin
ment chère & précieuſe, dès qu'elle m
donne un droit particulier au Royaum
de Jeſus-Chriſt & à une félicité éte
nelle ?

SECOND POINT. Si d'une part
pauvreté de mon état eſt plus conform
à la pauvreté de Jeſus-Chriſt, il s'en fa
bien d'ailleurs qu'il n'y ait entre l'une
l'autre une reſſemblance entiére & un
pleine égalité. Pour m'en convaincre,
n'ai qu'à ouvrir les yeux & qu'à co
templer cet enfant-Dieu dans l'étable
il eſt né. Cette étable, voilà ſa demeu
re ; cette crêche, voilà ſon berceau
cette paille où il eſt couché, voilà le l
de ſon repos ; ces miſérables langes q
l'enveloppent, voilà tous ſes vêtemen
Eſt-ce qu'il n'eut beſoin de rien autr
choſe pour ſe défendre du froid de
nuit, de l'extrême rigueur de la ſaiſon
de toutes les injures du tems ? Eſt-c
qu'il ne fut point ſujet aux infirmités d
l'enfance, & qu'il ne les reſſentit point

l étoit homme comme nous, paſſible omme nous, encore même plus que ous par la délicateſſe de ſon corps; & es larmes, ſes cris donnoient aſſez à enendre ce qu'il ſouffroit. Mais du reſte, a pauvreté n'a rien de ſi rigoureux qu'il 'ait voulu éprouver, & il eſt venu ſur a terre pour en porter tout le fardeau & n ſoutenir toute la misère.

Saint Bernard s'adreſſe là-deſſus aux iches du monde; & pour leur inſtruction ou leur condamnation, il les invite à couter la voix de cette étable d'un Dieu aiſſant, de cette créche, de ces langes. Quoique dans ma profeſſion je ne puiſſe tre mis au nombre des riches du ſiécle, e ne dois point me rendre moins attentif cette même voix; & ce qu'elle m'anonce, ne doit guère me donner moins le confuſion. Elle me repréſente l'état pauvre de mon Sauveur; & par un juſte retour ſur moi-même elle m'engage à ne comparer avec lui, c'eſt-à-dire, à rougir en ſa préſence de ma foibleſſe & à la reconnoître. Car il eſt vrai, je méne une vie pauvre: mais dans le fond, à quoi ſe réduit cette pauvreté? Puis-je la faire entrer en quelque comparaiſon avec l'étable, avec la créche, avec ces langes uſés & déchirés? Ai-je les mêmes incom-

modités à endurer? Me ſuis je vû que
quefois dans les mêmes extrémités? A
je manqué en quelques rencontres d
choſes néceſſaires? Tout pauvre que
ſuis, n'ai-je pas ce qui me ſuffit? La r
ligion s'eſt chargée d'y pouvoir. Elle
s'eſt pas chargée de pourvoir au ſuperf
ni au délicieux: ce n'eſt point ce q
j'en ai attendu, ni ce que j'en ai
attendre; & ſans doute ce ſeroit u
étrange pauvreté que la mienne, ſi
prétendois l'accorder avec les délic
& les ſuperfluités. Mais quant à ce n
ceſſaire, dont de ſages inſtituteurs o
jugé que je ne pouvois me paſſer, do
tant d'autres avant moi ſe ſont contenté
& dont tant d'autres comme moi ſe co
tentent encore préſentement, m'eſt-
refuſé, & ne me le fournit-on pas?

En cela même j'ai cet avantage, q
la religion me délivre de tous les ſoi
temporels, qui occupent une infinité
gens du monde pour s'aſſûrer ce néce
ſaire & pour ſe le procurer. N'eſt-ce p
aſſez pour moi? Hé! c'étoit bien aſſ
pour tout ce qu'il y a eu de ſaints &
ſervens Religieux, qui m'ont précé
dans la même obſervance & ſous la m
me régle. Que dis-je? c'étoit trop po
eux; & leur pauvreté, à les en croire

toit toujours trop aisée & trop commode. Bien loin de vouloir élargir ce nécessaire & l'étendre, ils ne pensoient qu'à le resserrer, autant qu'il leur étoit permis, afin de le proportionner davantage à l'état de Jesus-Christ, & de l'en approcher de plus près. Ils ne se plaignoient que d'en être encore si éloignés. Hélas! je en suis bien plus éloigné qu'eux : mais est-ce là le sujet de mes plaintes? O que de murmures cesseroient, que de retours de l'amour-propre feroient tout d'un coup arrêtés, si je venois à mieux comprendre que je ne l'ai compris jusques à présent, ce que c'est que d'être pauvre comme Jesus-Christ; ou plutôt, si je comprenois mieux de quelle indignité il est dans un Religieux de se dire pauvre de Jesus Christ, & de ne vouloir pas être pauvre comme Jesus-Christ!

TROISIÉME POINT. Ou c'est Jesus-Christ qui s'est trompé dans le choix qu'il a fait d'un état pauvre, ou c'est le monde qui se trompe dans l'attachement qu'il a aux biens de la terre. Mais Jesus-Christ étant la sagesse incréée, il est incapable de se tromper en aucune chose : d'où il faut conclure que c'est donc le monde qui est dans l'erreur &

qui s'égare. Voilà comment raisonn
saint Bernard, & ce raisonnement reg
doit en général toutes les conditio
mais on peut bien l'appliquer en pa
culier à la profession religieuse.

Car entre toutes les conditions où
ce qu'on se trompe le plus, si ce n
dans la Religion, dès qu'on y est atta
à ses commodités, & qu'on y recher
les aises de la vie? Une ame religie
tombe alors dans les plus grossiéres
reurs, & sa conduite en est toute pl
ne. 1. Elle se flatte de suivre Jesus-Ch
pauvre, parce qu'elle marche dans
voie de la pauvreté: mais autre chose
de marcher dans la voie de la pauvre
& d'y suivre Jesus-Christ. On l'y
par une sainte conformité de sentim
avec lui; & quelle conformité y a-
entre les sentimens de ce Dieu vol
tairement dépouillé de tout, & ce
d'une ame qui dans la pauvreté qu'e
professe, ne pense qu'à se ménager t
ce qu'elle peut d'accommodemens &
douceurs? 2. Elle croit avoir dev
Dieu le mérite de la pauvreté évang
que, quoiqu'elle n'en ait pas le vérita
esprit. Car ce n'est pas l'avoir cet es
de pauvreté, que de ne vouloir manq
de rien, & de sçavoir si bien se dédo

nager d'un côté de ce qu'on ne peut ecevoir de l'autre. 3. Comme il arrive ouvent que malgré toute ſon attention & toutes ſes précautions, elle n'a pas à eaucoup près tout ce qu'elle ſouhaitte, l s'enſuit de là qu'elle reſſent tout l'ef-et & toute la peine de la pauvreté, ns en retirer aucun fruit, ni en pou-oir eſpérer aucune récompenſe. 4. Après avoir abandonné peut-être de rands biens, ou du moins un honnête tabliſſement dans le monde, elle ſe laiſ-e occuper de bagatelles, & n'en eſt pas oins poſſédée que les mondains le ſont 'une abondante fortune. 5. D'autant plus veugle & plus dangereuſement trom-ée, qu'elle ſe perſuade en bien des oc-aſions & ſur bien des ſujets où elle ſe onne certaines libertés, qu'il n'y va pas u ſalut, lorſque ſon vœu néanmoins s'y rouve violé, & que la conſcience y eſt riévement bleſſée.

Point de matiére, où l'on ait plus à raindre, même dans la Religion, de ſe aire une fauſſe conſcience, qu'en ce qui oncerne la pauvreté. Combien de fois i je eû ſur cela moi même des doutes, les inquiétudes, des remords? Et ſi je n'en ai point eû, combien ai-je eû lieu l'en avoir? Car me ſuis-je toujours ap-

puyé sur de bons principes, pour me r
sûrer ? Combien peut-être ai-je fait v
loir de mauvaises excuses que je pren
pour de bonnes raisons, parce qu'el
secondoient mes désirs ? De combien
permissions me suis-je autorisé, ou e
torquées, ou mal interprétées, ou tr
étendues ? Quoi donc, ai-je renoncé a
richesses du siécle, en vûe des péi
qu'elles portent avec elles, pour me j
ter en d'autres embarras & en d'aut
dangers du côté même de la pauvr
religieuse ? L'ai-je embrassée cette sai
pauvreté, à condition de n'en éprou
dans la pratique aucun effet ? Ai-je pr
tendu être de ces Religieux, qui d
un sens bien opposé à celui de l'Apô
saint Paul, n'ont rien en apparence, m
réellement possédent tout ? En vérit
falloit-il pour cela sortir du monde ;
après avoir fait une fois le sacrifice
tous ses biens, si je veux encore user
certaines réserves, n'ai-je point pe
d'attirer sur moi la malédiction dont Di
a menacé quiconque déroboit quelq
chose de l'holocauste qui lui est offer
L'expérience a souvent confirmé la m
nace. Malheur, si j'en devenois m
même un exemple !

CONCLUSION. Dieu Créateur du ciel & de la terre, mais que j'adore ſous forme d'un enfant, & que je vois dans misère d'une étable & d'une créche, eigneur, agréez le ſacrifice que je re- ouvelle en votre préſence, de tout ce ue le monde me deſtinoit, & de tout ce ue j'y pouvois prétendre. Dans le ſenti- ent qui me touche, il me ſemble que ar votre grace je ſerois actuellement iſpoſé à vous ſacrifier un Royaume, ſi le poſſédois, & que je n'en voudrois re le maître que pour vous l'offrir.

Hélas ! Seigneur, vous ne m'en de- andez pas tant, & voilà l'illuſion or- inaire qui nous ſéduit. Nous formons our vous des ſouhaits que nous ne pou- ons exécuter; & ce qui dépend de nous, ous vous le refuſons. Car il ne s'agit oint, mon Dieu, de renoncer à des oyaumes, ni à des Empires, que je n'ai as, & que je n'aurai jamais: mais ce que ous voulez de moi, c'eſt que par un ſprit de pauvreté je me déſaſſe de ceci de cela, où mon cœur eſt attaché, dont je ſens bien que je devrois ap- rendre à me paſſer. C'eſt peu de choſe; ais ſi je vous étois fidéle en ce peu de hoſe, que vous répandriez ſur moi de

graces & de tréſors ſpirituels ! Et pa
que j'ai toujours répugné juſques à p
ſent à vous l'accorder, que ce peu
choſe a cauſé de dommage à mon an
& lui en peut cauſer dans la ſuite ! Vo
Seigneur, ce que je dois vous donn
& de quoi je dois me dépouiller : v
l'offrande que je dois porter à votre
che. Ah ! ſi ce peu de choſe m'arrê
que ſeroit-ce, mon Dieu, s'il étoit q
tion de grandes choſes ? En quelque
nûment que la pauvreté religieuſe me
duiſe, il ne ſera jamais tel que le vôt
ni jamais il ne ſera comparable aux d
céleſtes & à l'infinie récompenſe
vous avez promis aux pauvres évang
ques.

ECONDE MÉDITATION.

De l'Obéissance de Jesus-Christ dans sa Fuite en Egypte.

umiliavit semetipsum factus obediens. *Philip. c. 2.*

s'est abaissé lui-même, & s'est fait obéissant.

REMIER POINT. QUOIQUE l'ordre que reçut Joseph de la part u Ciel & par le ministère d'un Ange, e s'enfuir en Egypte avec Jesus & Ma- e, ne s'adressât pas immédiatement à esus-Christ, il le regardoit néanmoins, & e regardoit même que lui. Et parce que et Enfant-Dieu avoit une pleine con- oissance de tout ce qui se passoit, on eut considérer cette fuite si prompte & peu préparée, comme l'effet de son béissance.

Ce fut dans son principe une obéis- nce toute sainte, puisqu'elle n'étoit ndée que sur une conformité parfaite e sa volonté avec la volonté de son ere, à qui seul il vouloit plaire, & en ui il se confioit uniquement. Il l'envi-

ſageoit non-ſeulement dans cet An
envoyé d'en-haut, mais dans Joſeph
qui l'Ange avoit parlé, & qui devoit êt
lui-même en cette occaſion l'Agent &
Miniſtre de Dieu. Ce divin Enfant
laiſſa donc conduire, & n'eut point d'a
tre ſentiment que celui d'une ſoumiſſi
filiale & d'un plein abandonnement
ſes intérêts entre les mains de la Pro
dence & de ceux qu'elle avoit charg
du ſoin de ſa perſonne. Or telle eſt l'
béiſſance religieuſe. Rien de plus fa
que les principes ſur quoi elle eſt établi
car c'eſt ſur l'acte de foi le plus héroïqu
ſur l'acte de confiance le plus excelle
& ſur l'acte de charité le plus parfait.

Acte de foi le plus héroïque, puiſq
pour obéir en Religieux, je dois croi
que l'autorité de Dieu réſide dans m
Supérieurs, & qu'elle leur a été co
muniquée par Jeſus-Chriſt: non poin
la vérité par Jeſus-Chriſt en perſonn
mais par Jeſus-Chriſt repréſenté dans
Vicaire & dans toutes les puiſſances
l'Egliſe légitimement ordonnées. I
ſorte que cette communication d'au
rité me doit être auſſi certaine que
elle s'étoit faite par une apparition v
ble de Jeſus-Chriſt même, & qu'il s'
fût expliqué de vive voix. Je dois cro

c plus que m'étant ſoumis volontaire-
ent & de gré à cette juriſdiction divine
humaine tout enſemble, c'eſt Dieu qui
e gouverne par mes Supérieurs, & que
j ſuis obligé de leur rendre obéiſſance,
n pas en tant que ce ſont des hommes
mme moi, mais en tant qu'ils me tien-
nt la place de Dieu, qui me déclare
r leur bouche ſes volontés. Et parce
e cette vérité ſubſiſte indépendam-
ent des imperfections de ces Supérieurs
de leurs foibleſſes, indépendamment
s contradictions de mon eſprit & des
pugnances de mon cœur, de-là vient
'avec tout cela le même acte de foi
oit toujours ſubſiſter, & que malgré
ut ce que je découvre de défauts dans
n Supérieur, je dois toujours également
reſpecter, ou plutôt reconnoître &
ſpecter Dieu dans lui.

Acte de confiance le plus excellent:
r à n'en juger que ſelon les lumiéres
turelles, ſouvent je pourrois craindre
e m'égarer en ſuivant les vûes de mes
périeurs. Mais j'obéis néanmoins, par-
que j'eſpére que Dieu touché de mon
béiſſance, leur inſpirera ce qui me
nvient; qu'il ne permettra pas que
me perde dans l'exercice, l'emploi,
lieu où ils m'auront deſtiné; qu'il

me délivrera de tous les dangers pourroient s'y rencontrer pour mo & que ſuppoſé même qu'ils ſe fuſſ trompés, il ne me demandera pc compte de leur erreur ; enfin, q agréera ce que j'aurai fait, dès que l'aurai fait par un véritable eſprit dépendance, & qu'il m'en récomp ſera.

Acte de charité le plus parfait, pa que le plus grand ſacrifice que je pu faire à Dieu, c'eſt celui de ma volon & qu'il n'y a que le plus pur amour Dieu, qui puiſſe me porter à me pouiller ainſi de moi-même, & de que j'ai de plus précieux parmi les bi naturels, qui eſt ma liberté. Quel fo de conſolation pour une ame religie & ſoumiſe ! Quel mérite de l'obéiſ ce ! Mais au contraire quand je me re difficile aux ordres de mes Supérieu & que je veux m'y ſouſtraire, quel r verſement & quel ſujet de crainte p moi ! *Ce n'eſt point vous*, diſoit Die Samuel, parlant des Juifs, qui dem doient d'être gouvernés par un au que ce Prophéte, *ce n'eſt point vous qu ont rejetté : c'eſt moi-même.* Ainſi en ſobéiſſant à un Supérieur, c'eſt à D même que je déſobéis, c'eſt contre D

1. *Reg.* 8. 8.

ême que je m'éléve, c'eſt de Dieu
ême que je me ſépare & de volonté &
'action. Or qu'eſt-ce que déſobéir à
ieu, de ſe révolter contre Dieu, de ſe
parer de Dieu !

SECOND POINT. Autant que l'obéiſ-
nce de Jeſus-Chriſt fut ſainte dans ſon
rincipe, autant devoit-elle être péni-
le dans l'exécution. De quoi s'agiſſoit-
? De quitter dès les premiers jours de
naiſſance ſon propre pays, & d'être
anſporté dans un pays étranger; de
expoſer, tout enfant & tout foible
'il étoit, aux fatigues & aux périls d'un
de voyage; de partir dès la nuit même
à l'ordre eſt donné à Joſeph, & de ſe
ettre en chemin ſans délai, ſans prépa-
tifs, ſans proviſion; d'aller en Egypte,
armi un peuple infidéle & ennemi des
uifs; d'y vivre obſcur & inconnu, dans
ne pauvreté extrême & dans un beſoin
oſolu de toutes choſes; enfin d'y de-
eurer juſqu'à ce que la Providence l'en
tirât: car l'Ange ne marque point pour
ela d'autre tems, ni ne fixe point de
rme. Quelle épreuve; & jamais l'o-
éiſſance religieuſe eut-elle de pareilles
ifficultés à ſurmonter?

Cependant le pere, la mere, l'enfant,

toute cette sainte famille obéit. Point
retardemens, point d'excuses ni de
Matth. préſentations. *Incontinent Joſeph ſe le*
c. 2. *prit l'enfant, & s'enfuit en Egypte.* A e
miner la choſe ſelon les vûes humain
par où il ne m'eſt que trop ordinaire
me conduire, mille raiſons devoient
rêter une obéiſſance ſi prompte & ſi
goureuſe. Le moyen qu'un enfant,
core au berceau, pût ſoutenir une t
marche? Comment l'emporter au mil
des ténébres, & de tant de riſques q
y avoit à courir ſur la route? Où trou
de quoi fournir à ſa ſubſiſtance, & D
ne pouvoit-il pas autrement le ſau
de la perſécution d'Hérode? Voilà c
ment on raiſonne juſques dans la R
gion, & n'eſt-ce pas ainſi que j'ai
ſonné moi-même ſur mille ſujets, o
n'étoit pas queſtion à beaucoup pr
pour accomplir ma régle, & pour ſatisf
à ce qu'exigeoient des perſonnes ſu
rieures, de prendre autant ſur moi, ni
me faire la même violence? Le moin
effort m'étonne, le moindre obſtacle
retient; tout me devient impoſſible
j'ai toujours des prétextes à allég
ou de foibleſſe, d'incommodité, d
firmité, ou d'oppoſition naturelle &
verſion, ou de quelque ſorte que ce
(

Que là-dessus un Supérieur ne se rende pas à mes remontrances & qu'il ne croie pas devoir m'écouter, c'est assez pour me jetter dans le trouble & pour m'indisposer contre lui. Je le regarde comme un homme intraitable; & sa fermeté, toute sage qu'elle peut être, me paroît rigueur outrée & dureté. Ne m'en suis-je pas expliqué bien des fois en ces termes, ou du moins ne l'ai-je pas ainsi pensé?

Ce qu'il y a de plus étrange, & ce que je ne puis trop de fois me reprocher à moi même, ni trop reconnoître à ma condamnation, c'est que la plûpart des choses sur lesquelles je murmure avec plus d'amertume & contre lesquelles je me récrie plus hautement, ne me paroissent insoutenables, que dès qu'elles me sont enjointes par l'obéissance. Du moment qu'on les laisseroit à ma liberté, je ne les trouverois plus au-dessus de mes forces, & je n'en aurois plus tant d'éloignement. Si je veux me juger de bonne foi, tel est l'état de mon cœur, & c'est ce que j'ai pû remarquer dans une infinité de rencontres. Qu'un véritable esprit d'obéissance me faciliteroit de devoirs, & qu'il me les adouciroit même! Mais voilà ce qui me manque. Avec cet

eſprit obéiſſant, il n'y a point de victoi
re, ſelon la parole de l'Ecriture, que je
ne fuſſe en état de remporter: mais ſans
ce même eſprit, il n'y a rien de ſi lé
ger qui ne me ſemble un joug inſuppor
table.

Quand le Fils de Dieu obéiſſoit à ſon
Pere en s'éloignant de ſa patrie, & ſe
retirant chez des idolâtres, il étoit dès
lors, ſelon la préparation de ſon cœur
Philipp. *obéiſſant juſques à la mort de la croix*
c. 8. c'eſt-à-dire, que dès-lors il étoit diſpoſé
à être un jour crucifié, & à mourir par
obéiſſance. Voilà, ſi mon obéiſſance eſt
auſſi parfaite qu'elle devroit l'être, la
diſpoſition où elle me doit mettre. Il ne
s'agit point actuellement d'endurer la
mort pour me ſoumettre à l'obéiſſance,
puiſque je n'en ai pas l'occaſion. Mais ce
que je ne puis faire maintenant, faute
d'occaſion, je dois toujours être prêt à
le faire ſi elle ſe préſentoit. Or ai-je lieu
de croire que je ſois ainſi préparé, lors
que l'obéiſſance dans les plus petites cho
ſes me fait tant de peine? J'ai bonne
grace de me plaindre des ordres qu'on
me donne & des régles qu'on m'impoſe.
Ai-je obéi juſqu'au prix de mon ſang,
juſqu'au ſacrifice de ma vie?

TROISIÉME POINT. L'obéissance de Jesus-Christ fut bien récompensée par les merveilleux effets qu'elle produisit. Jamais il n'en fut de plus salutaires. 1. Ce divin Sauveur porta avec lui les graces de salut qui sanctifiérent l'Egypte, & se répandirent dans la suite des années sur tant de solitaires & de pénitens, dont les déserts furent remplis, & dont la vie Angélique a fait l'édification & l'admiration de tout le monde chrétien. 2. Sa fuite le préserva de la fureur d'Hérode, & le déroba à la violence de ce persécuteur, qui cherchoit à le perdre. Tellement que malgré toutes les mesures de ce Roi barbare & impie, il échappa, par son obéissance, à cet horrible massacre, où Hérode parmi tant d'innocens, prétendoit l'envelopper.

Si je comprenois tous les avantages de l'obéissance religieuse, bien loin de regarder la sujettion où elle me réduit, comme un joug pesant, & de m'en plaindre, je m'y soumettrois avec joie, & je ne voudrois rien faire qu'elle n'eût réglé & ordonné. C'est cette obéissance religieuse, qui relève toutes nos actions, même les plus indifférentes. Quoi que

je faſſe, dès que je le fais par obéiſſan
ce, fût-ce la choſe la plus baſſe en elle
même & la plus ſervile, mon obéiſſanc
la conſacre, & lui donne un caractèr
particulier de ſainteté. C'eſt cette mêm
obéiſſance religieuſe, qui attire ſur no
les graces de Dieu. Du moment que j'
gis par l'ordre du Seigneur, ce que
fais eſt proprement ſon œuvre; & par-
il ſe trouve engagé à m'accorder ſon ſ
cours & à récompenſer ma fidélité. D
là vient que les entrepriſes où nous ſor
mes employés par l'obéiſſance, ſont co
munément celles que Dieu bénit dava
tage, & qui réuſſiſſent le mieux, ſ
pour l'édification & le bien du prochai
ſoit pour notre propre avancement
notre propre conſolation.

C'eſt encore cette obéiſſance religie
ſe qui nous préſerve du plus dangere
ennemi que nous ayons à craindre d
la voie du ſalut & de la perfection, c
eſt notre volonté propre. Comme c'
une volonté aveugle & portée par
pente naturelle au relâchement, il
faut un guide qui la conduiſe, &
frein qui la retienne. Or l'obéiſſance
ſert de l'un & de l'autre, en la ten
étroitement liée à la volonté divine. S
la conduite & la direction de cette

onté de Dieu, toujours droite & tou-ours ſainte, je ſuis en sûreté, parce que e ne puis m'égarer, tant que je marche dans le chemin où Dieu m'appelle & qu'il m'a lui-même marqué. Auſſi n'y a-t-il point de vertu moins ſuſpecte ni plus ſolide, que celle qui eſt fondée ſur l'o-béiſſance: mais toute vertu qui s'en écar-e, n'eſt plus qu'une vertu apparente & qu'une illuſion.

Sont-ce là les avantages dont je ſuis ouché, & que je me propoſe dans l'o-béiſſance que je rends à mes Supérieurs, ou que je reconnois devoir leur rendre? S'ils diſpoſent de moi d'une maniére con-forme à mes vûes & à mes déſirs, & ſi dans les réglemens qu'ils font & les mi-niſtères où ils m'emploient, je trouve le quoi flatter ma vanité & de quoi con-enter mon amour-propre, voilà par où 'obéiſſance me plaît. Mais qu'elle n'ait oint d'autre bien pour moi que de m'é-rouver & de me perfectionner ſelon Dieu & ſelon mon état; que je n'aie oint d'autre fruit à en retirer, que d'ac-quérir devant Dieu de nouveaux méri-es, & de me procurer de ſa part une lus grande abondance de graces toutes pirituelles; que je n'y voie qu'une occa-ion favorable & un moyen très-efficace

de rompre ma volonté, de l'assujettir
de me mettre en garde contre ses erreu
& ses égaremens; c'est à quoi je suis pe
sensible, & ce qui ne fait guère d'impre
sion sur mon cœur. Qu'est-ce néanmoi
que toute mon obéissance, si ce n'est p
là ce qui l'anime? que me sert-il d'
avoir fait le vœu, & l'ai-je dû faire p
d'autres motifs que ceux-là? Quand j
chercherai de pareils avantages, je les
trouverai: mais dès que j'y chercher
toute autre chose, par un juste châtime
de Dieu, je n'y trouverai point ce que
cherche; & souvent n'y trouverai-je q
des sujets de peine, & des occasions
péché, que je ne cherchois pas.

CONCLUSION. C'est par une pr
vidence toute spéciale sur moi, m
Dieu, que vous voulez prendre soin
toute la disposition de ma vie, & n
déclarer sur chaque chose par l'orga
de mes Supérieurs, vos divines volo
tés. Soit que vous me parliez immédiat
ment, ou que vous me parliez par eux
c'est toujours vous, Seigneur, qui n
parlez, & vous qui me conduisez. Or q
peut mieux me conduire que vous, &
qui puis je plus sûrement me confier q
vous-même?

C'eſt donc, mon Dieu, ſous votre conduite que je viens me ranger tout de nouveau : mais pour me confirmer dans cette voie de l'obéiſſance où je veux déſormais rentrer, & d'où je ne veux plus ſortir : donnez-moi, Seigneur, toute la ſimplicité & toute la docilité des enfans. Toute leur ſimplicité dans l'eſprit, & toute leur docilité dans le cœur. Car voilà le modéle que vous nous avez propoſé dans votre Evangile, & ſur lequel nous devons nous former. Avec cette ſimplicité d'un enfant, je ne raiſonnerai plus tant ſur ce qui me ſera commandé. J'obéirai, & je vous laiſſerai examiner les vûes & les intentions des perſonnes à qui j'obéis. Avec cette docilité d'un enfant, je n'aurai plus tant de difficultés à oppoſer, ni tant de repréſentations à faire ſur ce qu'on ſouhaitera de moi. Quand même dans le ſecret de mon cœur j'aurois peine à l'approuver, j'agirai toutefois ſans murmure, & je me tiendrai dans le reſpect & dans le ſilence.

Peut-être la prudence de la chair me ſera-t-elle entendre, que de ſe rendre ſi dépendant, c'eſt s'expoſer dans une maiſon à être chargé de tout ce qu'il y a de plus difficile & de plus pénible. Mais quoi que ce ſoit, Seigneur, que m'im-

porte ? pourvû que mon obéiſſance vous honore, qu'elle me maintienne dans une ſainte paix, qu'elle contribue à la ſatisfaction de ceux que vous avez établis pour me gouverner en votre nom, qu'elle ſerve à l'édification & au bon ordre de la Communauté, qu'elle me porte à vous & qu'elle m'y attache ? A une ame obéiſſante & vraîment religieuſe, tout eſt égal, ô mon Dieu, dès que vous l'agréez & que vous daignez nous en tenir compte.

TROISIÉME MÉDITATION.

De la Vie cachée de Jesus-Christ jusqu'au tems de sa Prédication.

Et descendit cum illis, & venit Nazareth, & erat subditus illis. *Luc. c. 2.*

S'étant mis en chemin avec Marie & Joseph, il alla à Nazareth, & il leur étoit soumis.

PREMIER POINT. VOICI sans doute un des plus grands mystères de la vie de Jesus-Christ ; & quelque obscur que ce mystère puisse être, je ne dois pas moins l'admirer, que ceux qui ont le plus éclaté aux yeux des hommes. C'est la retraite où vécut ce saint Maître, jusqu'au tems de sa prédication. Cet Homme-Dieu qui étoit rempli de tous les trésors de la sagesse & de la science, qui possédoit dans un suprême dégré tous les dons de la nature & de la grace, qui pouvoit briller dans le monde & s'attirer l'estime & la vénération de tous les peuples : cet Homme-Dieu qui jusqu'à l'âge de trente ans eût pû opérer tant d'œuvres merveilleuses pour la gloire de son Pere, s'il eût pris soin de se

faire connoître ; qui eût pû converti tous les pécheurs, tous les idolâtres, & répandre l'Evangile par toute la terre cet Homme-Dieu qui n'étoit même en voyé que pour cela, & qui pour cela seu étoit descendu du ciel, s'est réduit toute fois à une vie cachée, & de trente troi ans qu'il avoit à demeurer parmi nous en a passé trente dans le silence & la so litude, & n'en a réservé que trois pou se produire en public & pour annonce le Royaume de Dieu.

Qu'a-t il fait durant ces trente an d'une vie particuliére & retirée ? *Il étoi soumis à Marie & à Joseph* : voilà c qu'on nous en dit. Nous ne sçavons rie de tout le reste, & il a voulu l'enseve lir dans les ténébres ; en sorte qu'il n eût que Dieu qui en fût témoin. Con duite qui semble d'abord bien surpre nante, mais dont le secret néanmoin n'est pas difficile à découvrir. Il a pré tendu par-là réprimer en nous ce dési de paroître, qui nous est si naturel, & qui cause tant de désordres dans les mai sons religieuses. Il n'est pas possibl qu'un Religieux soit solidement à Dieu si c'est un homme tout extérieur ; & rien n'étoit plus capable de modérer ce empressement de se montrer au mond

Luc. *c.* 2.

& de s'y distinguer, que l'exemple d'un Dieu solitaire & volontairement ignoré du monde.

Car cet exemple m'ôte tous les prétextes que je pourrois avoir, & que l'amour-propre sçait si adroitement nous suggérer, en nous persuadant qu'il y va de la gloire de Dieu, & que le salut du prochain y est engagé; que c'est une nécessité en telles & telles conjonctures; que la bienséance le veut ainsi; que cela sert à entretenir la charité; qu'il faut de la société dans la vie; qu'une si grande retraite nous rend inutiles, & nous empêche de faire valoir les talens que nous avons reçûs. Spécieuses raisons, mais dont je voudrois en vain m'autoriser. Suis-je plus en état que Jesus-Christ de contribuer à la gloire de Dieu? Dois-je plus m'intéresser que lui au salut du prochain? Le monde a-t-il plus besoin de moi, & y suis-je plus nécessaire? Connoissai-je mieux ce qui convient & ce qui ne convient pas? Ai-je plus de zéle pour l'entretien de la société & de la charité? Ai-je des talens plus relevés, & dont il y ait plus de fruit à espérer? Ame vaine, apprends à te détromper & à te confondre. Au lieu de ces maximes que m'inspire, jus-

ques dans la religion, un esprit mondain, mon Sauveur est venu m'enseigner une route toute contraire, & à laquelle je dois m'en tenir: c'est d'aimer à être inconnu, à être oublié, à être délaissé, & délaissé même, non-seulement du reste des hommes, mais de la Communauté où je vis; n'y étant chargé d'aucun autre emploi que de l'observation de ma régle, & n'y entrant dans aucune affaire, bien loin de m'embarrasser & de m'intriguer dans les affaires du siécle.

Telle doit être ma disposition, sans préjudice néanmoins de l'obéissance que je dois à mes Supérieurs. S'ils veulent se servir de moi, soit au-dedans, soit au dehors, il faut leur obéir, & m'acquitter le plus parfaitement que je pourrai des ministères où ils me destineront. Mais quand j'agirai de la sorte, & quand surtout je ne me produirai au-dehors, que lorsque mes Supérieurs me l'ordonneront, & qu'autant qu'ils me l'ordonneront, j'y paroîtrai beaucoup moins: & y paroissant moins, Dieu n'en sera que plus glorifié, le monde que plus édifié, les bienséances de mon état que mieux gardées, & toutes mes fonctions que plus fidélement & plus saintement exercées

Je n'ai donc qu'à attendre en paix les ordres de la Providence ; & tant qu'elle me permettra de reſter dans l'obſcurité, je dois m'en réjoüir, chérir ma retraite, & dire comme le Prophéte Royal : *J'ai choiſi d'être abjet & le dernier dans la maiſon de mon Dieu.* *Pſalm.* 83.

SECOND POINT. Quelles étoient les occupations de Jeſus-Chriſt dans ſa vie cachée ? Si nous en jugeons par les apparences, ce n'étoit que des occupations baſſes en elles-mêmes, communes & ſerviles. Il travailloit avec Joſeph, il partageoit avec Marie les ſoins néceſſaires pour le bon ordre de cette ſainte famille ; il exécutoit ponctuellement ce que l'un & l'autre lui preſcrivoient, ſans rien omettre ni rien négliger des moindres offices. Qu'étoit-ce là pour le Meſſie, pour l'envoyé de Dieu, pour le Fils unique de Dieu ? Or Dieu cependant tiroit autant de gloire de ces actions, que de tout ce que ce Sauveur des hommes devoit faire dans la ſuite de plus grand. Dieu les agréoit, & le voyant adonné à de tels exercices, il diſoit déja de lui, quoiqu'avec moins de ſolemnité & moins d'éclat, qu'au jour de ſon baptême : *Voilà mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis* *Matth.* c. 3.

mes complaisances. Pourquoi cela ? parce qu'en toutes ces actions Jesus-Christ se conformoit au bon plaisir de son Pere parce que toutes ces actions étoient animées d'un esprit intérieur, & relevée par des vûes toutes divines. De-là vient qu'elles étoient si méritoires devant Dieu & si agréables à ses yeux.

Il y avoit en ce tems-là des Princes sur la terre & des Empereurs. Il y avoit de fameux Conquérans, qui rempliſſoient le monde de leur nom & du bruit de leurs actions héroïques. On parloit de leurs desseins, de leurs entrepriſes, de leurs faits mémorables. On les publioit par-tout, & on les exaltoit: mais dans l'estime de Dieu ce n'étoit rien : & n'en étant ni le principe, ni la fin, il n'y avoit nul égard. Au contraire on ne parloit point de Jesus-Christ, on ne le connoissoit point, on ne sçavoit ni son nom, ni sa naissance, ni sa demeure, ni comment il vivoit, ni à quoi il s'employoit. Il étoit dans un coin de la Judée comme s'il n'y eût point été : mais Dieu tenoit ses regards sans cesse attachés sur lui, & n'en retiroit pas un moment les yeux. C'étoit un objet digne de l'attention de tout le ciel, & il ne faisoit pas une action qui ne fût d'un prix infini.

Quel ſoutien & quel ſujet de confiance pour une perſonne religieuſe, qui dans ſon état n'eſt employée qu'à des exercices, dont le monde ne tient nul compte! Souvent même ſont-ce les dernières fonctions d'une maiſon & les plus humiliantes. Mais ce qui la conſole, & ce qui eſt en effet bien conſolant pour elle, c'eſt la parole de l'Apôtre qu'elle s'applique à elle-même: *Vous êtes morts, & votre vie eſt cachée avec Jeſus-Chriſt en Dieu.* Car dès que c'eſt une vie cachée en Dieu, c'eſt une vie ſelon le gré de Dieu, par conſéquent une vie toute ſainte: & puiſque c'eſt une vie cachée avec Jeſus-Chriſt, c'eſt donc une vie toute conforme à la vie de Jeſus-Chriſt, à ſon eſprit & à ſes ſentimens. Or quelle vie eſt plus à ſouhaiter pour moi, que celle qui m'unit de la ſorte à mon Dieu, & qui me donne des rapports ſi étroits avec mon Sauveur & mon modéle? C'eſt là proprement la vie intérieure; & dans une telle vie y a-t-il rien de ſi vil en apparence & de ſi mépriſable, que je ne doive eſtimer au-deſſus de tout? Ce ſeroit bien dégénérer de ma profeſſion, ſi je réglois autrement l'eſtime que je fais des choſes, que par la ſainteté qui y eſt attachée, & par la vo-

Coloſſ. c. 3.

lonté de Dieu que j'y accomplis. Av
l'un & l'autre, tout eſt d'une valeur in
ſtimable, tout eſt grand.

TROISIÉME POINT. De qu
repos étoit accompagnée la retraite
Jeſus-Chriſt, & quelle paix n'y go
toit-il pas ? Inconnu au monde, il n'
toit point expoſé à ſes diſcours, ni ſuj
à ſes contradictions. Dans l'étroite e
ceinte d'une maiſon pauvre où il ſe t
noit renfermé, & où il ſe bornoit à ſ
travail, il n'avoit point de part à tous l
mouvemens qui agitoient le reſte d
hommes. Il joüiſſoit tranquillement
ſilence & du calme de la ſolitude, & s
s'entretenoit, c'étoit dans le ſecret
ſon ame, avec ſon Pere, dont il recevo
les plus ſenſibles & les plus douces cor
munications.

De tous les biens que nous pouvo
déſirer ſur la terre, il eſt conſtant qu'
des plus précieux c'eſt la paix; mais
n'eſt pas moins certain que de tous l
moyens pour acquérir cette paix, ou i
térieure, ou extérieure, un des plus
sûrés, c'eſt une vie retirée & cachée. I
monde eſt comme une mer orageuſ
au lieu que la retraite eſt comme un pc
& un aſyle, où l'on eſt à couvert de to

es orages. Voilà par où les gens du mon-
le eſtiment eux-mêmes la profeſſion re-
igieuſe; & voilà ce qui leur fait dire en
ant de rencontres qu'un bon Religieux,
ne bonne Religieuſe, ſont mille fois plus
ontens dans leur cellule, qu'on ne
'eſt dans le tumulte & les embarras du
iécle.

Les plus mondains le diſent, & en cela
ls diſent encore plus vrai que peut-être
ls ne le penſent. Mais ils le diroient
ien autrement, s'ils avoient en effet
onnu par quelque épreuve les douceurs
olides que goûte une ame accoutumée
vivre ſeule & qui ſçait ſe borner à cette
ie particuliére. Elle a ſes occupations,
ui lui ont été marquées par l'obéiſſan-
e, ou qu'elle s'eſt tracées elle-même.
Ce ne ſont point des fonctions d'éclat,
& c'eſt par-là juſtement qu'elles lui plai-
ent davantage. Elle s'en acquitte avec
idélité, mais du reſte ſans vouloir s'in-
érer en aucune autre choſe. Ainſi elle
ſt peu troublée de tout ce qui ſe paſſe
ans le monde, & de mille événemens
ui ſont pour tant d'autres une ſource
'inquiétudes & de chagrins. Souvent
même n'en eſt-elle pas inſtruite, ni ne
eut-elle pas s'en inſtruire. Et comment

s'inquiéteroit-elle de tout ce qui arri
au-dehors, puiſqu'à peine elle ſçait u
partie de ce qui ſe fait auprès d'elle
dans l'intérieur de la Communauté? D
que les choſes ne la regardent point,
qu'il ne s'agit ni de la charité ni du bi
commun de la maiſon, elle ne s'inform
de rien, ni ne s'entremet en rien: car
retraite religieuſe va juſques là.

Ah! que de Religieux auroient me
dans leur état & y méneroient une v
paiſible, s'ils avoient pris de bonne he
re cet eſprit de retraite, & s'ils ſçavoie
ſe renfermer dans eux-mêmes! Mais
ſemble que nous nous ſoyons à char
à nous-mêmes, & que nous ne puiſſio
demeurer avec nous-mêmes. On veut
mêler de tout; pour cela il faut ſe tro
ver par-tout. Si l'on eſt arrêté, c'
une peine; & ſi l'on peut ſuivre ſ
impétuoſité naturelle & aller où elle no
emporte, c'eſt encore le principe d'
plus grand mal. Car il n'eſt pas poſſib
que la diverſité des objets, que les d
férens intérêts où l'on entre, n'excite
bien des déſirs & bien des paſſions do
la paix du cœur eſt altérée. La clôtu
& la cellule s'adouciſſent, à meſu
qu'on les garde: mais c'eſt en les qu

tant trop ſouvent & trop long-tems, qu'on ſe les rend inſupportables. Il y faut néanmoins revenir, & voilà ce qui cauſe les dégoûts & les ennuis. N'eſt-ce pas peut-être ce qui m'en a cauſé une infinité à moi-même? Pourquoi ſur la terre chercher ſi loin mon bonheur & hors de moi, lorſqu'avec Dieu & avec ſa grace, je puis le trouver dans moi & au milieu de moi?

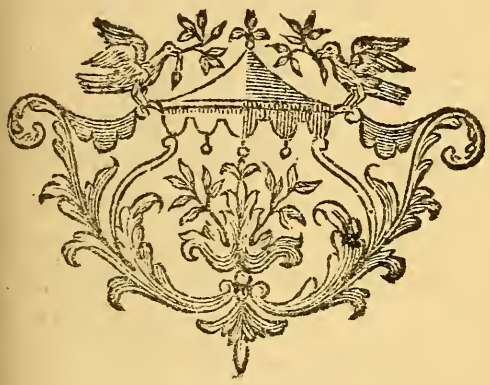
CONCLUSION. Soyez éternellement béni, Seigneur, de la miſéricorde que vous m'avez faite, en me retirant dans votre ſainte maiſon. Ce n'eſt pas ſeulement pour la vie future & pour mon ſalut, un lieu de ſûreté; mais c'eſt pour tout le cours de cette vie préſente, une demeure de paix. Il eſt vrai, Seigneur, qu'il y faut avoir un certain attrait & un certain goût; & ce goût de la retraite n'eſt pas une des moindres graces que puiſſe recevoir de vous une ame religieuſe. Vous me l'accorderez, cette grace, puiſque je vous la demande, & que vous ſçavez combien elle m'eſt néceſſaire.

Détachez mon cœur de tous les vains amuſemens qui peuvent le diſtraire & le diſſiper, & qui ne l'ont en effet que

trop dissipé & que trop distrait jusqu
à cette heure. Faites-le rentrer au-d
dans de lui-même, & inspirez-lui c
esprit intérieur, qui seul est capab
de le tenir dans le recueillement
dans le calme. Toute autre chose
je voudrois établir mon repos en
monde, peut me manquer; mais r
retraite ne me manquera point, &
sera toujours ma ressource & mon r
fuge.

Vous, sur-tout, mon Dieu, vous
me manquerez point dans la vie
plus obscure & la plus cachée. Je vo
y trouverai, & qu'ai-je à souhaiter
plus? C'est là que l'ame s'entretie
avec vous, qu'elle vous parle & qu'
le vous entend, qu'elle vous possé
& qu'elle vous goûte. Mais vous n
tes point dans le bruit: du moins vo
ne vous y faites guère connoître,
guère sentir. O mon Dieu, où sero
je bien sans vous, & où puis-je êt
mal avec vous? Que m'importe d'êt
connu du monde, honoré dans le mo
de, ou de ne l'être pas, si je vous
toujours pour témoin, & si vous m'h
norez de votre présence? Vous seul
tiendrez lieu de toutes choses; & da

non obſcurité & mes ténébres, je ſerai lus en état de vous dire ſans ceſſe, avec a même conſolation que vous le diſoit n de vos plus fidéles ſerviteurs : *Mon Dieu & mon tout.*



CONSIDERATION

Sur les Converſations avec le Prochain.

IL y a peu d'Ordres Religieux, o tout commerce avec le prochain ſo abſolument interdit. Dans la Profeſſio religieuſe, comme ailleurs, on a certai nes heures, où l'on peut converſer en ſemble ; & il n'eſt point même défend d'avoir quelques connoiſſances au-de hors, ni de les entretenir. Mais il eſt vr du reſte, que dans les converſatio avec le prochain, il ſe gliſſe bien d abus, où nous tombons très-commun ment, & dont nous ne pouvons mie nous garantir que par trois régles génér les, qui ſont pour nous d'une extrêm conſéquence. La premiére, que nos co verſations ſoient toujours accompagné d'une modeſtie religieuſe & d'une ſa retenue. La ſeconde, qu'elles ſoient l lides & utiles. Et la troiſiéme, que charité y regne, & qu'elle en éloig tout ce qui eſt contraire à l'eſprit d'uni & de paix.

PREMIER POINT. Converſa-
ions accompagnées d'une ſage retenue
& d'une modeſtie religieuſe. Car de mê-
ne qu'il y a pour les perſonnes du mon-
le des bienſéances du monde, il y a pour
esReligieux des bienſéances religieuſes:
& par rapport à la maniére de converſer,
l eſt conſtant que mille choſes où l'on
e trouve point à dire dans un homme
u monde, deviennent peu ſéantes dans
n Religieux, & ſont même tout-à-fait
épréhenſibles. C'eſt donc particuliére-
ient aux Religieux que convient l'avis
e l'Apôtre, lorſqu'il diſoit aux pre-
iers Fidéles : *Faites voir en tout votre* *Philipp.*
odeſtie. Elle paroît dans l'air, dans le *c.* 4.
aintien, dans le geſte, dans le ton de
voix, dans les termes & les expreſ-
ons, dans tout l'extérieur. Ce n'eſt pas
u'elle ait rien d'affecté, ni de trop
udié : l'affectation n'eſt bonne nulle
art. Mais ſans aucune contrainte ni au-
ne gêne, elle évite certains airs trop
aporés, certains mouvemens trop pré-
pités, certains geſtes trop peu meſu-
s, certains éclats de voix trop élevés,
rtaines paroles & certaines expreſſions
op familiéres, ſur-tout avec des ſécu-
ers.

C'eſt une erreur dont ſe laiſſent pr
venir bien des Religieux, de ſe perſu
der que par des converſations toujou
enjoüées & peu réſervées, ils ſe re
dent plus agréables au monde, & s'
attirent plus aiſément l'eſtime & la co
fiance. Le monde eſt au contraire
cenſeur le plus éclairé & le plus ſévè
que les perſonnes religieuſes aient à cra
dre. Il ſçait parfaitement quelles me
res elles doivent garder, & quels égar
elles doivent avoir à la ſainteté de l
profeſſion. Il y fait une réflexion pa
culiére; & tout libertin, tout déré
qu'il eſt, il exige de leur part une ré
larité & une circonſpection, qu'il po
même quelquefois juſqu'au ſcrupule.

Ainſi dans les entretiens d'un R
gieux, le monde veut voir de la g
vité, du recueillement, de la mode
tion, de la diſcrétion, de la ſageſſe;
s'il en rencontre quelqu'un où il ren
que tous ces caractères, c'eſt de ce
là qu'il s'édifie & en celui-là qu'il
confie. Tout autre ne lui eſt bon
pour l'amuſement. On peut dire m
me qu'il n'eſt preſque bon à rien
tre choſe dans l'intérieur d'une C
munauté. On le laiſſe parler & diſco
t

ant qu'il lui plaît, & comme il lui plaît, nais ſes diſcours ſouvent ſans ordre & ſans régle, font peu d'impreſſion, & 'on n'y donne qu'une attention très-égère.

Selon la maxime ordinaire, la bouche parle de l'abondance du cœur; & c'eſt encore une vérité, que le cœur ſe épand par la bouche. De-là donc on peut conclure d'une perſonne religieuſe rop vive & trop mondaine dans ſes façons de parler, qu'elle eſt déja fort diſſipée au-dedans d'elle-même, & que dans a ſuite elle ne fera que ſe diſſiper toujours davantage. Une ame recueillie & qui porte par-tout la préſence & la vûe le Dieu, ne s'abandonne point de la ſorte à ſes vivacités naturelles. Elle eſt honnête & affable, mais ſans s'épancher tant au dehors, ni entrer en de ſi grandes agitations. Elle n'eſt ni ſauvage ni mélancolique; mais au milieu de ſa joie & dans les démonſtrations qu'elle en donne, elle ne perd rien de tout le ſérieux qui la doit tempérer. Elle ne demeure point dans un triſte & morne ſilence; mais elle ne cherche point auſſi à tenir ſeule la converſation, ni à maîtriſer tous ceux avec qui elle traite. Elle dit ſimplement ce qu'elle penſe &

laiſſe à chacun le loiſir de s'expliquer ſon tour, n'interrompant jamais, & tou jours plus prête à écouter qu'à ſe fair entendre. Qu'on éviteroit de fautes dan la ſociété, ſi l'on ſe formoit ſur ce mo dèle, & ſi l'on ne s'écartoit jamais d reſpect chrétien & religieux qu'on ſe doi les uns aux autres!

SECOND POINT. Converſation ſolides & utiles. Ce n'eſt pas à dir qu'elles doivent toujours rouler ſur de matiéres ſpirituelles & de pure piété Cela ſeroit à ſouhaiter parmi des Re gieux: mais après tout, comme la Re ligion accorde quelques heures d'en tretien pour récréer l'eſprit & pour l relâcher, elle donne là-deſſus un pe plus de liberté, & ne défend point d mêler dans la converſation des ſujet moins relevés & moins importans. C'e une tolérance raiſonnable & très-conve nable.

Mais ce qui ne conviendroit en au cune ſorte, ce ſeroit, 1. Qu'entre de perſonnes religieuſes on ne s'entretî ordinairement que de bagatelles, & qu'on employât des tems conſidéra bles en de puérils & de vains diſcour 2. Qu'on ne parlât que des affaires d

ıonde, & de ce qui s'y paſſe; qu'on
e s'aſſemblât que pour contenter ſur
ela ſa curioſité, & pour entendre le
écit de tous les bruits qui courent &
e toutes les nouvelles qui ſe répan-
ent. 3. Qu'aux heures mêmes où le
lence eſt ordonné, on ſe réunît plu-
eurs enſemble, en des lieux particu-
ers & contre la régle, pour ſe rappor-
r mutuellement tout ce qui ſe fait
ans une Communauté, & pour en rai-
ɔnner fort inutilement. 4. Que dans
ɔutes ces converſations, ſoit particu-
éres, ſoit publiques, on ne dît pas
eut-être un mot de Dieu, ni qui pût
ɔrter à Dieu; mais qu'on n'y débi-
t que des maximes toutes conformes
l'eſprit du monde & à ſes ſentimens.
. Qu'on laiſſât tomber l'entretien dès
ue quelqu'un commenceroit à le tour-
er ſur les choſes du ciel, & à y jet-
r quelques paroles d'édification; qu'on
ı conçût du dédain, & qu'on en
moignât du dégoût & de l'ennui.
oilà encore une fois ce qui ne peut
accorder avec la ſainteté de l'état reli-
ieux.

Quand après une converſation où
on ne s'eſt rempli l'eſprit que d'idées
ivoles, on ſe trouve devant Dieu &

dans la priére, ſans goût, ſans onction ſans attention, y a-t-il lieu d'en êtr ſurpris? Une bonne réflexion qu'on eû entendue dans un entretien plus ſolide eût nourri l'ame, & eût allumé tout ſa ferveur; car ſouvent il n'en faut pa davantage. Ces deux diſciples à qu Jeſus-Chriſt reſſuſcité ſe joignit ſur l chemin d'Emmaüs, ſe ſentoient tou brûlans de zéle, pendant qu'il conver ſoit avec eux & qu'il leur expliquoi les divines Ecritures. Mais que rem porte-t-on de la plûpart des conver ſations? Un cœur vuide, une imagina tion égarée, beaucoup d'indifférence & de ſéchereſſe dans le ſervice de Dieu Il n'y a que trop de perſonnes reli gieuſes qui pourroient en rendre témo gnage.

Ce qui paroît encore plus à déplo rer, c'eſt que des Religieux aient que quefois de longs entretiens, même ave des ſéculiers, ſans jamais leur rien di des vérités du Chriſtianiſme, ni qui r garde le ſalut. On craint de les rebu ter par ces ſortes de diſcours, & qu'i n'en fuſſent bien-tôt fatigués. Il eſt vr qu'il y faut de la prudence, & qu'o ne doit pas faire de la converſation un prédication perpétuelle. Mais d'ailleu

rois choſes ſont certaines. 1. Les ſéculiers ne ſe rebutent point ſi aiſément qu'on le penſe, de ce que leur dit une perſonne religieuſe, pour les édifier & leur inſpirer des ſentimens chrétiens. Si c'étoit un homme engagé comme eux dans le monde qui leur tînt de pareils diſcours, peut-être en ſeroient-ils étonnés & en feroient-ils quelques railleries. Mais ils ne reçoivent pas de même ce qui vient de la bouche d'un Religieux. Ils y ſont plus d'attention, & ils n'en ont que plus de reſpect pour lui, voyant qu'il parle conformément à ſon état, & qu'il s'acquitte en cela de ſon devoir. 2. Non-ſeulement ils ne s'en rebutent point; mais pluſieurs même en ſont touchés: ils s'y affectionnent & en profitent; & s'ils avoient à ſe ſcandaliſer, ce ſeroit plutôt qu'un homme auſſi étroitement dévoüé à Dieu que l'eſt un Religieux par ſa profeſſion, ne les fît jamais ſouvenir de leurs obligations envers ce premier Maître, & du ſoin qu'ils doivent prendre de le ſervir & de ſe ſauver. 3. Enfin ſuppoſé que de ſemblables converſations ne les accommodent pas, ce qui s'enſuivra de là, c'eſt qu'on les verra moins, & c'étoit l'excellent principe de ſaint Ignace de Loyola. Ou

les gens du monde, disoit-il, m'écoute ront volontiers quand je leur parlerai su des sujets édifians, & alors Dieu en ser glorifié, & j'aurai ce que je demande ou dégoûtés de telles matiéres, ils s'é loigneront de moi, & alors ils me feron moins perdre de tems, & j'en irai moin perdre avec eux.

Et qu'est-il nécessaire en effet d'êtr tant dans le monde & avec le monde si toutes les visites qu'on lui rend o qu'on en reçoit, ne contribuent ni à l sanctification, ni à la nôtre ? Est-ce cela que des personnes religieuses doi vent passer presque toutes leurs journées Autant & beaucoup mieux vaudroit-i demeurer dans la retraite, & selon l'ex
Matth. pression de Jesus-Christ, *laisser les mort*
c. 8. *ensevelir les morts*. Les Apôtres parcou roient le monde, mais pour y enseigner pour y catéchiser, pour y annoncer l Royaume de Dieu. Voir autrement l monde, c'est, malgré le renoncemen qu'on a fait au monde, être encore tou mondain, & plus peut-être qu'on n l'eût été dans le monde même.

TROISIÉME POINT. Conversation charitables & sans offense de personne Le Sage a dit en général, que celui qu

e péche point dans ſes paroles, eſt un omme parfait : mais on peut dire en articulier au regard de la charité, que 'eſt une grande perfection & une vertu ien rare, de ne la bleſſer jamais dans es entretiens. Car voilà dans les mai-ons même religieuſes, le plus commun & le plus dangereux écueil qu'elle ait à raindre. Elle ſe trouve altérée en di-erſes maniéres, dont les plus ordinaires ont :

1. Les impatiences naturelles & les hagrins de certains eſprits colères & ruſques, qui ne ſçavent s'exprimer ſur ien en des termes de douceur. On ne eut preſque leur parler, ſans s'expoſer une réponſe déſagréable ; & l'on a beau rendre toutes les précautions poſſibles, y a toujours de leur part quelque rebut eſſuyer.

2. Les conteſtations qui naiſſent, & es diſputes où l'on s'échauffe de part & d'autre. Cela vient ſur-tout de deux ortes de caractères très-fâcheux dans le ommerce de la vie. Les premiers ſont ontrediſans, & les ſeconds ſont opiniâ-res. D'où il arrive que les uns par un eſprit de contradiction, formant toujours les difficultés ſur ce qu'on leur dit, & es autres par un eſprit d'opiniâtreté, ne

voulant jamais céder, ni reconnoît
qu'ils se soient trompés, on s'échappe e
bien des paroles, dont les cœurs soi
piqués & ulcérés.

3. Les railleries, soit qu'on soit tro
libre à les faire, ou qu'on soit trop d
licat à s'en offenser. Car il y a des e
prits d'une telle foiblesse, qu'il ne fa
qu'un mot pour les choquer: comme
y en a aussi qui se laissent tellement all
à une envie démesurée de railler de to
tes choses & de quiconque, qu'ils
font sans ménagement & sans égar
Pourvû qu'ils se contentent, ils n'ex
minent rien davantage, & ne s'inqui
tent guère si quelqu'un en a de la pe
ne. Cette peine toutefois n'est que tro
réelle : & quoiqu'elle puisse être m
fondée, & que souvent dans celui q
la ressent, ce ne soit que l'effet d'ur
trop grande sensibilité, il y faudro
néanmoins prendre garde; & non-se
lement la charité religieuse, mais la se
le humanité le demanderoit. Bien lo
de cela, on prend plaisir à se joüer d'
ne personne. On en fait tout le sujet d
l'entretien; & à ses dépens, on se do
ne une récréation & un divertissemen
peu sortable.

4. Les jugemens & les murmures, c

contre des Supérieurs, ou contre ceux qui se trouvent chargés de quelque Office dans la Communauté, ou contre des particuliers. Dès qu'on n'approuve pas une chose, (& combien y en a-t-il qui soient approuvées de tout le monde?) quoi qu'il en soit, dès qu'une chose déplaît, on ne peut s'en taire. Du moins si l'on en parloit dans la vûe de quelque utilité qui en dût revenir: mais on sçait assez que tout ce qu'on dira, ne produira rien. Pourquoi donc entre-t-on là-dessus en de si longues explications? par une maligne satisfaction qu'on goûte à déclarer ses sentimens, & par un secret penchant à condamner & à censurer.

5. Les médisances. Ce point est plus important, & les Religieux n'ont pas moins à se précautionner là-dessus que les gens du monde. Sur tout autre article, on a communément dans la Religion la conscience plus timorée & plus étroite; mais sur l'article de la médisance, les plus réguliers & les plus sévères ont quelquefois une conduite & des principes bien larges. Il y a peu de conversations où il ne soit parlé du prochain; & par un malheureux enchaîne-

ment, quand une fois on a commencé on ne ceſſe point qu'on n'ait dit tout c qu'on prétend ſçavoir, & qu'on devro tenir ſecret.

La charité doit corriger & bann tout cela des converſations chrétiennes à plus forte raiſon des converſations r ligieuſes. Point d'amertumes dans l paroles, ni de bruſqueries. On n'e pas toujours maître d'empêcher qu certains mouvemens ne s'élévent dar le cœur : mais au moins faut-il avoi aſſez d'empire ſur ſoi pour les tenir c chés au-dedans, & pour n'en rien fair paroître. Point de contradictions tro fortes, ni d'altercations. Chacun a penſée, & chacun peut la produire quoique contraire à la penſée des autre Mais du moment que la queſtion com mence à dégénérer dans une eſpéce d différend, & qu'on le remarque, il vau incomparablement mieux ſe renferme dans le ſilence, & ne pas pourſuivre que de s'obſtiner par une fauſſe gloir à remporter un vain avantage, & d'êtr par-là un ſujet de diſcorde. Point d traits railleurs & piquans. Un mot aſſai ſonné d'un certain ſel & dit agréable ment, n'eſt pas toujours condamnable

pourvû que perſonne n'y ſoit intéreſſé, ou que celui qui pourroit y avoir quelque intérêt, prenne bien la choſe, & n'en témoigne aucun déplaiſir. Mais après tout une raillerie trop fréquente a ſouvent de fort mauvais effets. Et il ne faut point alléguer pour excuſe qu'il n'y a rien en ce qu'on dit, que d'indifférent & que d'innocent. Ce n'eſt plus une raillerie indifférente ni innocente, dès que la charité en ſouffre : or il n'eſt preſque pas poſſible qu'elle n'en ſouffre, par l'extrême délicateſſe de la plûpart des eſprits, qui s'offenſent aiſément, & reſſentent très-vivement les moindres atteintes. Point de murmures ni de plaintes, du moins dans les entretiens publics. Si l'on voit quelque choſe à reprendre, on peut en ſecret s'en expliquer avec une perſonne de confiance, ſoit ſupérieure, ou autre : mais de s'en déclarer hautement & devant toute une Aſſemblée, c'eſt une eſpéce de révolte, ou c'eſt en quelque maniére vouloir l'exciter. Enfin, point de médiſance. Car ſi la médiſance eſt un péché grief dans les Séculiers, qu'eſt-ce dans les Religieux ? Parlons bien de tout le monde ; ou ſi nous n'avons rien de bon à dire, taiſons-nous.

En gardant ces régles, on ſe préſerve d'une infinité de déſordres ; on rend la ſociété religieuſe également édifiante & douce, & c'eſt ainſi que ſe vérifie la parole du Prophéte Royal : *Quel avantage & quel bonheur pour des freres de vivre enſemble & dans une ſainte union !*

Pſalm. 132.

EPTIE'ME JOUR.

PREMIÉRE MÉDITATION.

e la Charité de Jesus-Christ dans sa Vie agissante.

oc est præceptum meum, ut diligatis invicem, sicut dilexi vos. *Joan. c. 15.*

ilà mon commandement : c'est que vous vous aimiez les uns les autres, comme je vous ai aimés.

REMIER POINT. APRE's avoir passé trente années dans l'obscurité e la retraite, Jesus-Christ enfin se mon- u au monde pour y prêcher son Evan- le, & voilà ce que nous appellons sa e agissante. Il eut à traiter avec toutes rtes de personnes, & c'est là sans oute qu'il trouva de quoi exercer tou- sa charité. Car cette vertu est plus cessaire qu'aucune autre pour conver-

fer avec les hommes, & sans elle il r
a point de société qui puisse subsister. (
la charité de Jesus-Christ dans le co
de sa prédication eut sur-tout trois qu
lités, qui doivent me servir de modé
Car ce fut une charité douce, une cl
rité bienfaisante, & une charité univ
selle. Telle doit être la mienne envers
prochain, & s'il y manque un seul
ces caractères, ce n'est plus une char
chrétienne ni religieuse.

Ce fut donc d'abord une charité d
ce que celle de Jesus-Christ, & ce
douceur parut en tout : dans ses man
res extérieures, dans sa retenue &
modération inaltérable. Que n'eut
point à endurer de la part d'un peu
grossier & incrédule, à qui il annonç
ses divines vérités ? Avec quelle cond
cendance ménageoit-il tant d'esprits
posés, & s'y accommodoit-il pour
persuader & pour les gagner ? Comb
de rebuts essuya-t-il sans se plaind
combien de résistance & de contrad
tions ? Qu'étoit-ce que ses Apôtres ?
pauvres pêcheurs, des hommes
nom, sans éducation, sans étude,
intelligence. Que ne lui en coûta
point pour les former ? Souvent ils
comprenoient pas ce qu'il leur disoit

pour se faire mieux entendre à eux il leur répétoit plusieurs fois les mêmes choses, & les leur expliquoit tout de nouveau. Souvent ils avoient ensemble des contestations & des disputes, & il s'employoit à les appaiser; vivant avec eux malgré le dégoût qu'ils lui devoient causer, se communiquant à eux, & bien loin de se tenir importuné de leur présence, voulant sans cesse les avoir auprès de lui.

Ainsi il a bien pû nous dire ce qu'il lit en effet dans son Evangile : *Apprenez de moi combien je suis doux & pacifique*, & en même tems apprenez comment vous devez l'être vous-mêmes. L'ai-je appris jusques à présent? Ai-je appris à supporter les foiblesses des autres? Il faut bien qu'ils supportent les miennes; & n'est-ce pas une des plus grandes injustices, quand je veux qu'ils me fassent grace sur une infinité de choses qui m'échappent, de ce que je ne leur fais grace sur rien? Ce sont leurs mauvaises qualités qui doivent servir à perfectionner & à purifier ma charité, au lieu de l'affoiblir. Car si je n'étois obligé d'avoir de la charité & de la douceur, que pour des gens accomplis & à qui rien ne manque, tout ce que j'en aurois, ne seroit de nul mérite: *Matth. c. 11.*

ou pour mieux dire, je n'en aurois pou
perſonne, puiſqu'il n'y a perſonne ſan
défaut. Si je n'avois à vivre qu'avec de
Anges ou avec des hommes impecca
bles, cette charité douce & patiente n
me ſeroit pas néceſſaire, parce qu'elle n
me ſeroit de nul uſage. Mais j'ai à vivr
avec des eſprits qui ont leurs idées part
culiéres, comme nous avons chacun le
nôtres ; qui ont leurs humeurs, leurs ca
prices, leurs préjugés, leurs erreur
D'entreprendre de les changer, c'eſt c
qui ne m'appartient pas, & de quoi j
ne viendrois pas à bout. Il ne me reſt
donc, pour le bien de la paix & pou
l'entretien de la charité, que de m'acco
der à eux, autant qu'il eſt poſſible, à
de les gagner par la douceur.

Matth. c. 5. *Bienheureux les débonnaires, parce qu'i poſſéderont toute la terre*, c'eſt-à-dire qu'ils ſe concilieront tous les cœur Suis-je de ce nombre ? ou plutôt, cor bien là-deſſus ai-je de reproches à n faire ? Combien de fois, au lieu d'uſ envers le prochain d'une charitable i dulgence, lui ai-je fait reſſentir mes d dains & mes hauteurs ? Combien à ſo égard m'eſt-il échappé & m'échappe-t ſans ceſſe de paroles aigres, de maniér bruſques, de mépris ? Souvent même

n'y fais nulle attention, & je ne crois pas qu'il y ait rien en tout cela dont on doive s'offenser. Ce seroit bien pis, si je venois, comme quelques-uns, à m'en applaudir, & à n'en sçavoir bon gré. Voilà ce qui trouble toute une Communauté; voilà ce qui y fait naître les divisions, & ce qui y cause les différends & les démêlés. Un peu plus d'empire sur moi-même préviendroit tous ces maux, & qu'y a-t-il que je ne dûsse sacrifier pour les arrêter?

SECOND POINT. La même charité qui fit supporter à Jesus-Christ avec tant de douceur & tant de patience les imperfections de ceux avec qui il eut à converser & à traiter, lui fit encore employer son pouvoir tout divin à les combler de ses graces. Car ce fut une charité bienfaisante. *Il parcouroit les villes & les bourgades, en faisant du bien à tout le monde*: chassant les démons, consolant les affligés, guérissant les malades, ressuscitant les morts, annonçant le Royaume de Dieu, & travaillant sans relâche au salut des ames. *Act.* c. 10.

Je ne suis pas en état de faire comme Jesus-Christ, des miracles en faveur du prochain. Il ne dépend pas de moi de rendre, comme ce Dieu Sauveur, la

vûe aux aveugles ; l'ouie aux sourds, parole aux muets, la santé aux paralyt ques & aux moribonds. Mais du reste, y a chaque jour, sur-tout dans une Co munauté, mille occasions de se rend des services mutuels, de s'entr'obliger de s'entr'aider. Or voilà ce que fait charité chrétienne, à plus forte raison charité religieuse. Ai-je là-dessus tout zéle & toute l'ardeur nécessaire ? Ne su je point de ces ames indifférentes qui sont occupées que d'elles-mêmes, & c ne veulent se gêner en rien pour fai plaisir aux autres ? Si par mon Office me trouve dans une obligation partic liére de leur prêter secours, & de pou voir à leurs besoins, comment est-ce q je m'en acquitte ? Le fais-je avec exacti de ? Le fais-je volontiers & avec affe tion ? Du moins suis-je assez charitab pour leur souhaiter le bien que je ne pu leur procurer ? Le suis-je assez pour pre dre part à celui qui leur arrive, & po m'en réjoüir ? Le suis-je assez pour com patir à leurs maux, & pour entrer da leurs peines, lorsqu'il leur survient qu que affliction & quelque disgrace ? C la charité exige tout cela de moi.

Mais n'est-ce pas en tout cela que l'ai mille fois blessée, & que je la ble

ecore ? Je n'ai que trop de vivacité, cand il s'agit de moi-même, & je ne prte que trop loin les devoirs de la charé, quand je demande qu'on l'exerce mon égard, & que je crois qu'on me refuſe. Je ne lui preſcris point alors bornes, & je ſuis ſi touché de ne la ouver pas toujours diſpoſée à me ſervir ! ſt-ce ainſi que je la pratique envers les rſonnes à qui je la dois par tant de tres ? Tout me coûte, dès qu'il eſt queſon d'autrui. Au lieu de leur faire tout bien qui eſt en mon pouvoir, peut-être viai-je celui qu'on leur fait, & peutre en certaines rencontres voudrois-je traverſer, & y mettre obſtacle. Au lieu les prévenir ſur les choſes mêmes, où devoir propre & perſonnel ne m'engge, combien peut-être dans mes foncons & mes emplois me ſuis-je rendu fficile à leur accorder ce qui étoit de régle & de mon miniſtère ? Au lieu m'intéreſſer dans leurs peines, & de ercher à les adoucir, n'en ai-je point peut-être une joie maligne, & n'en je point même été quelquefois le ſuj ? Jeſus-Chriſt nous a expreſſément ertis que nous ſerions traités de ſon re, comme nous aurions traité nos res & les ſiens. Suivant cette meſure

qu'aurois-je à eſpérer de Dieu, & a
quelle aſsûrance pourrois-je le prier
répandre ſur moi l'abondance de
graces, ſi j'avois toujours un cœur a
reſſerré que je l'ai eû à l'égard de
membres & de ſes enfans ?

TROISIÉME POINT. En quo
charité de Jeſus-Chriſt fut enfin plus
mirable, c'eſt dans ſon étendue : car
fut une charité univerſelle. Comme
avoit été envoyé de ſon Pere pour t
les hommes, & que c'étoit en vûe de
Pere qu'il les aimoit, il ſe partageoit é
lement entre tous, & leur donnoit à t
ſes ſoins, ſans acception de perſon
Juifs & Gentils recevoient de lui les
mes inſtructions & les mêmes guériſo
tant de l'ame que du corps. On ne le
jamais ni ſe rebuter de la misère & d
pauvreté des uns, ni ſe laiſſer préoc
per en faveur des autres par leur écla
leur opulence. Ceux-là même qui ſe
claroient le plus ouvertement & a
plus d'injuſtice contre lui, il étoit
poſé à leur faire tout le bien qu'ils
pouvoient attendre, & il ne tenoit
eux, en recourant à ce divin Maî
d'en obtenir toutes les graces do
étoit le diſpenſateur. Non-ſeulement

é it diſpoſé, mais pour cela il les ap-
ploit, il les invitoit & les recherchoit.
Sje ne porte juſques-là ma charité pour
lorochain, je n'ai qu'une charité impar-
fe, ou je n'ai même qu'une fauſſe cha-
é, parce que ce n'eſt point une charité
crétienne. Car la charité chrétienne
us fait aimer le prochain, par rapport
àDieu, & en vûe de Dieu. Or ce mo-
t n'eſt point limité, & vouloir le re-
ſtreindre à certains ſujets, ſans l'étendre
ac autres, c'eſt le détruire abſolument,
& l'anéantir.

Auſſi le Fils de Dieu, & après lui les
Apôtres, en nous recommandant la pra-
tue de la charité comme une de nos
cligations les plus eſſentielles, ſe ſont-
ils ſervis d'un terme commun : Aimez
vs freres, aimez votre prochain. Cette
alité de frere, de prochain, ne con-
vnt pas moins à l'un qu'à l'autre, &
p conſéquent elle ne nous oblige pas
oins envers l'un qu'à l'égard de l'autre.
Si vous ne faites du bien, ajoûtoit le Sau-
ur du monde, & ſi vous n'êtes prépa-
r à en faire qu'à ceux qui vous plaiſent,
c'à ceux avec qui vous êtes liés d'une
ciété plus étroite, qu'à vos amis, par
e différez-vous des Payens ? Car ils ont
mme vous leurs connoiſſances, leurs

amitiés, leurs liaisons. Or la charité évangélique doit avoir un caractère de distinction & de sainteté, qui la relève au-dessus d'une charité purement humaine, telle qu'étoit celle du paganisme, & telle qu'est encore celle du monde. C'est pourquoi le Sauveur des hommes dans le commandement qu'il nous fait de nous aimer les uns les autres, & qu'il appelle son précepte & sa loi, comprend même ceux qui se tournent contre nous, & dont nous avons reçû les plus sensibles offenses : *Béniſſez ceux qui vous maudiſſent,* Luc. c. 6. *ſouhaitez du bien à ceux qui vous veulent du mal, priez pour ceux qui vous perſécutent.* Que ce dégré est éminent, mais qu'il est rare ! Tout rare néanmoins et tout éminent qu'il est, c'est un devoir nécessaire ; & le Christianisme, ni conséquemment la Religion ne reconnoît point d'autre vraie charité que celle-là. Dieu n'en récompense point d'autre.

Où en suis-je donc, & comment ? ce que je satisfais à cette obligation ? Car ce que Jesus-Christ nous a lui-même annoncé qu'il viendroit des temps où la charité de plusieurs se refroidiroit, ne s'accomplit pas seulement parmi les gens du monde, mais parmi les Religieux. Elle ne s'y refroidit en effet

e trop, & autant qu'elle s'y refroi-t, elle s'y rétrécit. On a ſes inclina-ons & ſes antipathies; & ſelon cette fférence de ſentimens, on tient une nduite toute différente. On a ſes amis rticuliers pour qui l'on n'épargne rien; is on ne s'intéreſſe guère à ce qui re-rde tout le reſte de la Communauté. ans un Office où l'on doit à chacun les èmes ſoins, on a ſes prédilections; tandis qu'on eſt d'une attention & ne vigilance infinie en faveur de elques-uns, on eſt d'une négligen-e & d'une difficulté extrême envers autres. Se ſent-on bleſſé en quel-e choſe? On a ſes reſſentimens & ſes pines dans le cœur; & au lieu que la arité devroit les étouffer, on ſçait bien ns l'occaſion uſer de retour, & les faire nnoître.

Ce qui eſt encore très-ordinaire & ce i renverſe tout l'ordre de la charité, eſt qu'on ſe montre plein de douceur plein de zéle pour des étrangers, pour tes les perſonnes du dehors; & qu'on que de la froideur, & quelquefois l'amertume pour ſes freres, avec qui anmoins on eſt uni par des liens ſi times & ſi ſacrés. Où eſt la charité Jeſus-Chriſt? Car ce ne l'eſt pas là.

Elle n'eſt qu'en certaines ames, dont D
pour notre édification nous met les exe
ples devant les yeux. N'en ai-je pas
moi-même, & n'en vois-je pas ? Il ſe
ble que ce ſoit la charité même ; ou
ſemble que leur charité ſe déploie
ceſſe & ſe multiplie, à meſure qu'il
préſente des ſujets ſur qui l'exercer.
les admire : mais y en a-t-il beauc
qui les imitent ? Que me ſert toute
de les admirer, ſi je ne travaille p
les imiter ?

CONCLUSION. Dieu de charité, S
gneur, c'eſt dans les Maiſons Religi
ſes que vous avez voulu conſerver l
prit de votre Egliſe naiſſante & de
premiers Chrétiens qui la compoſoi
Or ils n'étoient tous qu'un cœur & qu
ame ; & comment ſans la charité, p
je donc être vraîment Religieux ? Il
pas en mon pouvoir de concilier
tous les cœurs, & de les réduire à c
conformité parfaite & à cette ſainte
té : mais j'y dois au moins diſpoſe
mien, je l'y dois former, & ce ſera
fet de votre grace.

Donnez-moi, mon Dieu, cette
rité patiente qui ne s'altère de r
cette charité bienfaiſante qui ne re

ien, cette charité universelle qui n'ex-
epte rien. Ah! Seigneur, quelque pa-
ente que puisse être ma charité envers
es freres, jamais le sera-t-elle autant
ue la vôtre envers moi, & jamais aurai-
autant à supporter de leur part, que
ous avez eu jusques à présent à suppor-
r de moi? Quoi que je fasse pour eux,
u que je désire de faire en vûe de vous,
mais égalera-t-il tout ce que j'ai reçû
e votre infinie libéralité? Et dois-je
nfin compter pour beaucoup d'étendre
on zéle sur tout ce qu'il y a de per-
nnes avec qui j'ai à vivre & de sujets
ui me sont présens, après que vous
ez rempli de votre miséricorde toute
terre, & que vous avez étendu votre
nour jusqu'à ceux même qui vous ont
ucifié?

Si donc sur la charité que je dois à
on prochain, aussi-bien que sur toutes
s autres vertus, je vous envisage, Sei-
neur, comme mon modéle, j'ai bien à
e confondre du peu de ressemblance
ui se trouve entre vous & moi. Mais
e qui redouble ma confusion & ce qui
oit y mettre le comble, c'est que je
is si froid & si lent aux exercices de la
harité, quand vous voulez bien accep-
r tout ce qu'elle me fait faire, comme

étant fait à vous-même ; quand vous n
dédaignez pas d'en être le motif, qu
vous m'en ſçavez gré, & que vous m'e
faites un mérite auprès de vous. Hé
mon Dieu, ſi je vous aime, commen
puis-je ne pas aimer ceux que vous ave
ſubſtitués en votre place ! Or ne ſont-c
pas mes freres, & n'eſt-ce pas vous-mê
me que j'aime dans eux ? N'eſt-ce pas
vous-même que je rends dans eux tou
les bons offices que la charité m'inſpire
Que me faut-il autre choſe pour m'en
gager ? Un cœur eſt bien peu ſenſibl
pour vous, Seigneur, ſi cette ſeule con
ſidération ne lui ſuffit pas.

SECONDE MÉDITATION.

Des douleurs intérieures de Jesus-Christ dans sa Passion.

Tunc ait illis : Tristis est anima mea usque ad mortem. *Matth. c. 26.*

Alors il leur dit : Je suis dans une tristesse mortelle.

PREMIER POINT. JESUS-CHRIST devoit être notre modéle en tout, & il a voulu dans sa passion nous apprendre comment nous devons nous comporter dans les peines & les afflictions de la vie. Il y en a de deux sortes : d'intérieures qui n'affligent que l'ame, & d'extérieures qui affligent les sens. Or les unes & les autres me fournissent la matiére de deux importantes méditations ; & quant à ce qui regarde d'abord les peines intérieures du Fils de Dieu, elles se réduisent à trois espéces, que les Evangélistes nous ont marquées, & qui sont la tristesse, l'ennui, la crainte.

De quelle tristesse est-il tout-à-coup accablé, lorsqu'après la derniére Céne

qu'il avoit faite avec ses Apôtres, il va au jardin de Getsémani! A peine peut-il se soutenir lui-même, & selon qu'il le déclare aux trois disciples qu'il a choisis pour l'accompagner, la douleur qui le presse est si violente, qu'elle seroit seule capable de lui causer la mort : *Mon ame est triste*, leur dit-il, *& c'est une tristesse à en mourir.* Voilà par où a commencé cette sanglante passion qu'il a endurée pour moi. Ce n'étoit point assez qu'il livrât son sacré Corps au supplice de la croix ; il falloit que son ame fût livrée aux plus rudes combats, & qu'elle en ressentît les plus vives & les plus douloureuses atteintes. C'étoit une partie & même la principale partie de la satisfaction qu'il devoit faire à son Pere pour les péchés des hommes, parce que c'est dans le cœur que le péché est conçû, & que c'est proprement l'ame qui, par le déréglement de la volonté, le commet.

Quoi qu'il en soit, que fait-il dans cette tristesse qui l'abbat, & qu'il ne pourroit porter sans un miracle ? A-t il recours aux vaines consolations du monde ? Cherche-t-il au moins quelque soulagement & quelque appui auprès de ses Apôtres ? Se laisse-t-il aller à l'impatience & aux plaintes, & pour décharger

ſon cœur du poids qui le preſſe, s'épanche-t-il en de longs diſcours? Deux ou trois paroles, c'eſt tout ce qu'il dit de ſon état. Du reſte, ſans s'arrêter avec ſes diſciples, il ſe retire à l'écart, il va prier, il y paſſe trois heures entiéres, le ciel eſt tout ſon refuge & tout ſon ſoutien; & ſoit qu'il en ſoit écouté, ou qu'il paroiſſe ne l'être pas, il y met toute ſa confiance, & n'a point d'autre ſentiment que d'une ſoumiſſion parfaite & d'une pleine réſignation: *Mon Pere, qu'il en ſoit comme vous l'ordonnez, & non comme je le veux.* Matth. c. 26.

Quelque exempte que ſemble la profeſſion religieuſe des chagrins de la vie, il y a dans la religion auſſi-bien qu'ailleurs, des jours pénibles & des tems de triſteſſe. On a par-tout de mauvais momens, & j'ai les miens comme les autres. Nous ſommes même tellement nés, que ſi nous n'avons pas de vrais ſujets de chagrin, nous nous en faiſons d'imaginaires. Sans examiner ce qui attriſta le Fils de Dieu au point où il le fut, où il témoigna l'être, nous ne pouvons douter que ſa douleur n'ait été auſſi véritable dans ſon principe & auſſi raiſonnable, qu'elle étoit amère & ſenſible dans ſes effets: au lieu que ce qui fait

en mille rencontres toute ma peine, c
n'eſt qu'une idée & qu'un phantôme
ce n'eſt que ma délicateſſe extrême, qu
mon humeur inquiéte, que mon or
gueil, que mon amour-propre. Ca
ſi je veux bien rentrer en moi-même &
ſonder le fonds de mon cœur, je trou
verai que c'eſt là communément ce qu
Pſalm. le remplit d'amertume. *Pourquoi êtes*
41. v. 14. *vous triſte, ô mon ame, & pourqu*
vous troublez-vous? C'eſt que vous êt
ingénieuſe à vous tourmenter, ſouver
ſans raiſon, & même contre toute rai
ſon.

Mais, ſoit que mes chagrins ſoien
bien ou mal fondés, comment eſt-c
que je les ſupporte? Combien de ré
flexions également inutiles & affligean
tes, dont je me ronge en ſecret? Com
bien de vaines diſtractions que je tâch
à me procurer, & au-dedans, & au-de
hors, ſous le ſpécieux prétexte de gué
rir mon imagination, & de la détourne
des objets dont elle eſt frappée? Com
bien quelquefois de dépit & d'animo
ſités contre les perſonnes à qui j'attri
bue ma peine & que j'en crois être le
auteurs? A l'égard même de ceux qu
conſtamment & de ma propre connoiſ
ſance, n'y ont nulle part, combie

n'échappe-t-il d'impatiences & de ter-
nes offençans, comme si je m'en pre-
ois à eux, & que je fusse en droit,
arce que je souffre, de les faire souf-
rir ?

O que ne suis-je soumis comme Je-
us-Christ ! Si je sçavois me taire, &
ne tenir dans un silence chrétien & re-
gieux ; si je me retirois dans l'intérieur
e mon ame, & si j'y renfermois tou-
es mes peines ; si pour répandre mon
œur, je n'allois qu'à Dieu, & je ne
oulois point d'autre consolation que
elle qu'on goûte dans la priére & avec
)ieu ; que de fautes j'éviterois ! Que
'inquiétudes & d'agitations je m'épar-
nerois ! L'Ange du Seigneur viendroit,
< il me conforteroit ; ou plutôt, le
)eigneur descendroit lui-même avec
oute l'onction de sa grace. Il me servi-
oit de conseil, d'ami, de confident.
l appliqueroit le reméde à mon mal ;
< s'il ne lui plaisoit pas de m'en accor-
er l'entiére guérison, du moins il l'a-
ouciroit, & me le rendroit, non-seu-
ement plus tolérable, mais salutaire &
rofitable. *J'etois dans le dernier abbat-* *Psalm.*
ement, disoit le Prophéte Royal, *& 76.*
croyois que rien ne pouvoit me con-
ler ; mais je me suis souvenu de Dieu,

& tout à-coup cette vûe de Dieu m'a rem dans le calme & dans la joie. Voilà que ce ſaint Roi avoit plus d'une fo éprouvé : pourquoi ne l'éprouverois-pas de même?

SECOND POINT. Une autre pe ne intérieure dont le Sauveur des hor
Marc. mes ſe ſentit atteint, ce fut l'ennui.
6. 10. *commença à s'ennuyer*, dit l'Evangéliſt C'étoit une ſuite naturelle de la triſteſ qui l'accabloit. Tout lui devint inſipide & il ne prit plus de goût à rien. C grands motifs qui l'avoient auparava animé & ſi ſenſiblement touché, fa rien perdre pour lui de leur premié force, perdirent du reſte toute leur poi te. Ils ſe ſoutenoient toujours, mais fa aucun de ces ſentimens, ni aucune c ces impreſſions ſecrettes, qui excite une ame & l'encouragent. Tellement qu ſe trouvoit comme abandonné à lui-m me & à la déſolation de ſon cœur. Et mille fois plus difficile à porter que tou te autre peine, quelque violente d'ai leurs qu'elle puiſſe être. Etat où ſe trou vent encore de tems en tems une inf nité de perſonnes dévotes & religieu ſes.

Il y a des tems où l'on tombe dans

égoût de tous les exercices de piété & e religion. Rien n'affectionne, rien ne laît. On eſt rebuté de l'oraiſon, de la onfeſſion, de la communion, des lec- ures ſpirituelles, de toutes ſes obſer- ances & de toutes ſes pratiques. Peu 'en faut qu'on ne vienne quelquefois ıſqu'à ſe dégoûter même de ſa voca- ion, & à concevoir certains regrets de e qu'on a quitté dans le monde. N'ai-je oint été bien des fois en de pareilles liſpoſitions, & n'y ſuis-je point encore ſſez ſouvent? Si ce n'eſt point moi qui ne ſuis réduit là par un relâchement vo- ontaire, je ne dois point m'en affliger. Ce ſont alors des tentations qui me peu- ent être très-ſalutaires, & dont il ne ient qu'à moi de profiter au centuple, n donnant à Dieu par ma conſtance la preuve la plus certaine de ma fidélité. Mais le mal eſt que ce degoût & cet en- ui ne vient communément que de moi- même, que de ma négligence & de ma iédeur. Je ne voudrois pas me faire la moindre violence pour me réveiller & pour m'élever à Dieu. Eſt-il ſurprenant alors que le poids de la nature m'entraî- ne; & dois-je m'étonner que Dieu ne ſe communiquant plus à moi, parce que je m'attache ſi peu à lui, je ne faſſe que

languir dans sa maison, & que le ter
que je passe auprès de lui, me semble
long? Ah! les heures me paroissent bi
plus courtes, par-tout où je satisfais mo
inclination.

Il est vrai néanmoins, & il peut arr
ver quelquefois que ce ne soit pas p
ma faute que je tombe dans cette lan
gueur & que je sens cet éloignement d
choses de Dieu. Mais sçais-je me rendr
cette épreuve aussi utile qu'elle le pe
être? Je pourrois sanctifier mon enn
même & mon dégoût. Je pourrois m'e
faire un moyen de pratiquer les plus ex
cellentes vertus, la patience, la pénite
ce, la persévérance. Ce n'est pas un pet
mérite devant Dieu, que de sçavoir s'en
nuyer pour Dieu. Ce n'est pas une petit
perfection, que d'avancer toujours, ma
gré l'ennui, dans la voie de la perfec
tion. Ça été le don des Saints, & c
n'est guère le mien. Dès qu'un exercic
commence à me déplaire, ou je le laiss
absolument, ou je ne m'en acquitte qu
très-imparfaitement. Je me fais du dé
goût où je suis, une raison de me relâ
cher: au lieu que je devrois, avec l
grace du Dieu qui m'éprouve dans ce
dégoût & par ce dégoût, recueillir toute
ma force & m'élever au-dessus de moi

nême. Jamais David ne glorifia plus Dieu qu'en lui disant : *Vous vous êtes retiré de moi, Seigneur ; & moi je ne me suis point retiré de vous ni de vos commandemens.* C'est là que je donnerois à Dieu plus de gloire. C'est là que j'amasserois les trésors infinis de mérites. *Psalm. 118.*

TROISIÉME POINT. Un troisiéme sentiment dont le cœur de Jesus-Christ fut pressé & serré, c'est la crainte & la plus vive répugnance. Au milieu des ténébres de la nuit qui l'environnoient & dans ce lieu désert où il s'étoit retiré, toute l'idée de sa passion lui vint à l'esprit, & se trouvant à la veille d'une mort si ignominieuse & si douloureuse, il s'en fit une image qui le saisit de frayeur. L'impression fut telle, que tous les sens en furent troublés : & l'extrême répugnance qu'il sentit, le porta même à demander de ne point boire un calice aussi amer que celui qui lui étoit préparé : *Mon Pere, s'il est possible, détournez de moi ce calice.* Et sans doute il n'est pas étonnant qu'à la vûe de tant d'opprobres où il alloit être exposé, & de tant de souffrances où son corps devoit être livré, toute la nature se révoltât. Jamais combat intérieur ne dut être plus *Matth. c. 26.*

violent, ni ne le fut en effet. Il en tomb dans une mortelle agonie, & il en fu tout couvert, depuis la tête jusques au pieds, d'une sueur de sang. Mais tou cela ne se passoit après tout que dans l'ap pétit sensible; & sans égard aux révol tes de la nature, la volonté demeuroi toujours également ferme & constante Aussi dès le moment qu'il fallut en veni à l'exécution, & que ses ennemis appro chérent pour le prendre, il ne pens point à fuir ni à se cacher. Au contraire il s'avança lui-même vers eux; il leu déclara qui il étoit: *C'est moi*, leu dit-il, *que vous cherchez; voici votre heu re & l'empire des ténébres.* Vous pouve faire de ma personne tout ce qui vou est ordonné. Quel effroi tout ensemble & quel courage dans cet Homme-Dieu Quelle consternation, & quelle résolu tion!

Joan. 6. 18. *Luc.* 6. 22.

Quand il se présente une occasion où j'ai à me vaincre moi-même, je ne puis d'abord arrêter certains sentimens naturels qui s'élévent dans mon cœur & certaines répugnances involontaires. N'est-ce pas sur-tout ce que l'on éprou ve dans une retraite? Il n'y a point d'ame si tiéde & si endormie, qui ne se réveille en ce saint tems & ne se ranime. Dieu

parle au cœur, la grace éclaire l'esprit, on se reproche ses égaremens, & l'on en découvre les principes. De-là même on voit de quels remédes on devroit user, & ce qu'il y auroit à faire: on sent qu'on n'est pas à beaucoup près ce qu'on devroit être, & l'on reconnoît à quoi il tient qu'on ne le soit. Mais on craint de s'y engager & de l'entreprendre. On s'y propose des difficultés infinies, & l'on se défie sur cela de ses forces. On dispute avec soi-même; mais tout le fruit de ces longs raisonnemens est une incertitude où l'on ne conclut rien, & l'on ne se détermine à rien.

N'est-ce pas là peut-être l'état où je me trouve présentement? En vain je voudrois me tromper & m'aveugler; Dieu malgré moi ne me fait que trop connoître ce qu'il faudroit changer & réformer dans ma vie pour la rendre plus religieuse. Certains exemples que j'ai devant les yeux, les remords secrets de ma conscience, les avis de mes Supérieurs, les réflexions que j'ai faites dans le cours de ma retraite & que je fais encore, tout cela ne me permet pas d'ignorer à quoi je devrois mettre ordre, & tout cela m'inspire assez de bonnes vûes & de bons

ſentimens. Mais qu'eſt-ce qui m'arrête? ce qui m'a cent fois arrêté : une vaine peur & une timidité que je n'ai pas la force de ſurmonter, & qui me repréſente les choſes comme inſoutenables pour moi & comme impraticables. Ces fauſſes terreurs dont je me laiſſe préoccuper, vont même juſqu'à me faire imaginer mille raiſons apparentes de différer, de ne point aller tout d'un coup ſi avant ni ſi vîte. Jeſus-Chriſt ne différa ni ne délibéra point de la ſorte. Etoit-il toutefois, au fond de ſon cœur, moins agité que moi? Avoit-il moins ſujet de l'être? Cette paſſion qu'il enviſageoit de ſi près, & dont il s'étoit ſi vivement retracé dans l'eſprit toute l'horreur, devoit-elle moins lui coûter, & avoit-elle moins de quoi l'étonner? Ah, me laiſſerai-je toujours intimider & déconcerter aux moindres obſtacles que ma foibleſſe fait naître, & qu'elle augmente dans mon idée? Ou ſi la crainte me prévient, n'apprendrai-je jamais à me raffermir contre ſes premiers mouvemens; & jamais ne me dirai-je auſſi réſoluement & auſſi efficacement que le dit Jeſus-Chriſt à ſes Diſciples : *Levons-nous, & marchons?*

Matth. c. 26.

CONCLUSION. Aimable Sauveur, c'eſt par votre ſageſſe & votre miſéricorde infinie, que vous avez voulu paroître foible comme moi, & être ſujet aux mêmes révoltes intérieures que moi, afin que votre exemple m'inſtruiſît & qu'il me fortifiât. Sans cela, ô mon Dieu, ſans cette régle & ce ſoutien que je trouve en vous, où en ſerois-je à certains momens, & que deviendrois-je? Vous voyez combien je ſuis différent de moi-même d'une heure à une autre, & de quelles viciſſitudes je ſuis continuellement agité. Un jour mon ame eſt en paix, & même dans une ſainte allégreſſe; mes devoirs me plaiſent, & je goûte le bonheur de mon état; rien ne me fait peine, & il me ſemble qu'il n'y a point de victoire que je ne ſois en diſpoſition de remporter ſur moi-même & ſur toutes les paſſions de mon cœur. Mais dès le jour ſuivant, ce n'eſt plus moi. Mes exercices me ſont à charge; je m'en fais une fatigue, & j'y ſens une oppoſition qui me les rend non-ſeulement inſipides, mais très-pénibles. Ainſi toute ma vie n'eſt qu'un combat perpétuel, & qu'une

variation, où il ſemble que tour à tour deux eſprits tout contraires me gouvernent.

Pourquoi, Seigneur, le permettez-vous? Vous avez en cela, comme en tout le reſte, vos deſſeins; vous avez vos vûes, & des vûes du ſalut pour moi & de ſanctification. Vous voulez que je ſois éprouvé comme vous l'avez été. Vous voulez que je pratique dans mon état les mêmes vertus, & que j'acquière par proportion les mêmes mérites. Vous voulez que j'endure le même martyre du cœur, & que je faſſe le même ſacrifice de toutes les douceurs de l'eſprit & de toutes les conſolations. Ainſi ſoit-il, ô mon Dieu, puiſque c'eſt votre volonté. Il me ſeroit trop aiſé & trop doux de vous ſuivre, ſi j'y ſentois toujours le même attrait. Vous cependant, Seigneur, ne ceſſez point de me ſoutenir, non-ſeulement de votre exemple, mais de la grace qui l'accompagne. Que l'un & l'autre m'affermiſſent tellement dans vos voies, qu'il n'y ait ni triſteſſes, ni ennuis, ni craintes qui puiſſent m'en détourner. Que j'y marche toujours du même pas, quoique ce ne ſoit pas toujours avec le mê-

ıe goût. Plus j'aurai à prendre sur moi our y avancer, plus ma persévéran- e vous sera glorieuse, & plus vous lui réparerez de couronnes pour la récom- enser.

TROISIÉME MÉDITATION.

Des douleurs extérieures de Jesus Christ dans sa Passion.

Isaï. c. 53. Ipse autem vulneratus est propter iniquitates nostras, attritus est propter scelera nostra.

Il a été couvert de blessûres pour nos péchés, & c'est pour nos crimes qu'il a été brisé de coups.

PREMIER POINT. OUTRE que l'ame de Jesus-Christ devoit servir à l'expiation de mes péchés, & par ses peines intérieures satisfaire à la justice divine, Dieu qui lui avoit donné un corps capable de souffrir, vouloit encore que ce sacré corps fût livré aux plus cruels tourmens. C'est pour cela que le Sauveur des hommes endura une si rigoureuse passion, & qu'après avoir répandu tout son sang, il expira enfin sur la croix. Leçon bien sensible pour moi, & admirable modéle d'une des vertus les plus propres du Christianisme, & surtout de la profession religieuse, qui est la mortification des sens.

Ce que j'ai premiérement à considérer, c'est ce que mon Sauveur a souffert :

& pour m'en former quelque idée, il ne ſuffit de prendre le crucifix ; d'attacher mes regards ſur ce corps adorable, tout enſanglanté & tout couvert de plaies; le le contempler à loiſir, & d'entendre au fond de mon ame les paroles que m'adreſſe par ſon Prophéte ce Dieu mourant: *O vous tous, qui paſſez par le chemin* de cette vie mortelle, *faites attention, & voyez ſi jamais il y eut des ſouffrances pareilles aux miennes.* Je n'ai qu'à parcourir des yeux ce viſage meurtri de ſoufflets & tout livide, cette tête couronnée d'épines, cette bouche abbreuvée de fiel, ces mains & ces pieds percés de clouds, ce côté ouvert d'une lance, tous ces membres déchirés & diſloqués. Voilà l'état où l'ont mis ſes bourreaux, & où il eſt mort. Que puis-je répondre à cet exemple, & que me dit mon cœur à ce ſpectacle? *Thren.* c. 1.

Quand on me parle de pénitence, & qu'on m'exhorte, ſelon le langage de l'Apôtre ſaint Paul, *à porter ſur mon corps la mortification de Jeſus-Chriſt*, s'agit-il pour moi de tout cela, & me demande-t-on tout cela? On exige de moi une vie auſtère : mais à quoi ſe réduit cette auſtérité de vie? aux obſervances de ma régle : car il n'y a point *2. Cor.* c. 4.

par rapport à moi de plus ſolide mor-
fication, & c'eſt là, ſuivant les vûes
Dieu, que toute ma pénitence eſt re-
fermée. Ne donner de nourriture à m
corps, qu'autant que la régle lui en a-
corde, & que celle que la régle lui a-
corde. Ne prendre de repos que da
le tems preſcrit par la régle, & q
ſelon la meſure du tems que la régle
a deſtiné. N'avoir ni pour mon vê-
ment, ni pour ma demeure, ni po
toutes les autres choſes qui ſervent
mon entretien, que ce qui eſt conf-
me à la régle & à la plus étroite rigue
de la régle. Vaincre là deſſus toutes l
révoltes de la nature, & n'écouter a-
cun des prétextes dont l'amour-prop
a coutume de s'autoriſer. Du reſte, ſo-
tenir avec courage & ſans m'épargne
tout le poids de la régle, dans les exe
cices laborieux où elle m'applique, da
les veilles de la nuit, dans le chant
chœur, dans le travail des mains, da
les fonctions & les fatigues de m
emploi, dans tout ce qui regarde m
miniſtère. Vivre de la ſorte, non p
pour un jour, ni pour une ſemaine,
pour une année, mais ſans interruptic
& ſans relâche, juſques à la mort: voi
de ma part tout ce que Dieu attend

de quoi il se contente ; voilà où je is me fixer. Il est vrai que cela est mor- iant, & il est sur-tout vrai que cette ntinuité est bien pénible & bien pesan- : mais après tout, qu'y a-t-il là qui soit mparable aux douleurs & à la passion Jesus-Christ ?

Cependant, ne suis-je pas obligé de connoître ici devant Dieu & à ma con- sion, que ma principale étude dans la e & mon soin le plus ordinaire, est m'adoucir, le plus qu'il m'est possible, utes ces mortifications de mon état ? ombien en retranche-t-on, & com- en de soulagemens cherche-t-on à se ocurer d'ailleurs ? Les raisons en ap- rence ne manquent pas pour cela, & n sçait bien s'en prévaloir. Je l'ai bien u moi-même jusques à présent. C'est- dire, pour ne me point flatter, & our me juger de bonne foi, que j'ai ien sçu me tromper, & que je prends ncore plaisir à demeurer dans mes er- urs, parce qu'elles me sont commo- es & qu'elles favorisent ma lâcheté. Que je changerois bien-tôt de sentimens t de conduite, si les souffrances de esus-Christ étoient bien gravées dans on cœur, & si je les avois plus forte- ent imprimées dans mon souvenir ! Tout

me deviendroit léger; tout me devie
droit au moins ſoutenable. Quoi que p
dire la nature, je lui répondrois que
ne ſouffre rien en comparaiſon de m
Sauveur, & que s'il m'en coûte quelq
choſe, ce n'eſt pas, comme à lu
juſqu'à verſer du ſang. Je me dirois,
je dois en effet me le dire ſans ceſſ
que ſi je ne puis vivre ſur la croix,
puis mourir; & qu'il vaut mieux y mo
rir, que de vivre & de mourir ſans p
nitence.

SECOND POINT. Pourquoi J
ſus-Chriſt a-t-il tant ſouffert? Aut
conſidération non moins ſolide, n
moins touchantes. Il a ſouffert, par
qu'il s'y étoit engagé pour la gloire
ſon Pere & pour le ſalut des homme
C'étoit un engagement libre dans ſ
principe & pleinement volontaire.
pouvoit ne pas accepter la conditi
qui lui avoit été preſcrite, de ſouffr
& de mourir, s'il vouloit ſauver le mo
de & réparer l'injure faite à Dieu. Ma
l'honneur de ſon Pere lui étoit tr
cher; & il s'intéreſſoit trop à notre ſ
lut, pour ne ſacrifier pas à l'un & à l'a
tre ſon ſang & ſa vie. Voilà de quel
maniére il avoit contracté de lui-mên

ne obligation si rigoureuse. En consé-
uence du consentement qu'il y avoit
onné, cette loi à laquelle il eût pû ne
e pas soumettre, étoit devenue pour lui
omme un devoir indispensable, & c'est
insi qu'*il s'est fait obéissant jusqu'à la mort,* *Philipp.*
& à la mort de la Croix. *c. 2.*

Quand il n'y auroit que la qualité de
Chrétien dont je suis revêtu, elle suffi-
oit pour m'engager à vivre dans une
ontinuelle pratique de la mortification
e mes sens. En nous appellant au Chri-
ianisme, Jesus-Christ nous a dit à tous
ns exception: *Quiconque veut venir après* *Luc.*
oi, qu'il se renonce soi-même, & qu'il *c. 9.*
orte sa Croix tous les jours : sans cela l'on
e peut être mon Disciple. Or si c'est là
vie d'un simple Chrétien, que doit
tre la vie d'un Religieux? Car outre
engagement commun & général que
ous avons tous comme Chrétiens, à
ne vie pénitente & mortifiée, j'en ai
n particulier comme Religieux, & je
'y puis manquer, sans démentir ma pro-
ession. Mon état est essentiellement un
tat de pénitence; & en l'embrassant,
ai voulu, ou j'ai dû vouloir embrasser
out ce qui s'y trouve inséparablement
ttaché. En prononçant mes vœux, j'ai
pécialement promis de suivre Jesus-

Christ, & par conséquent de marcher dans la même voie que lui, qui est une voie de souffrance & de renoncement aux aises de la vie. J'y marche en effet & je ne puis plus me dispenser déformais d'y marcher ou volontairement ou malgré moi. Ma parole est donnée; & de force ou de gré, il faut vivre comme les autres, observer la même régle, & pratiquer les mêmes austérités.

Peut-être par ma lâcheté & par la recherche de certaines commodités puis-je non pas seulement secoüer le joug de la mortification religieuse, mais le diminuer; c'est ce que je n'ai que trop fait depuis bien des années. Mais qu'est-il arrivé de-là? Deux choses dont je ne sçaurois assez gémir: c'est que j'ai perdu tout le mérite de ce qu'il y a dans ma régle de plus austère & de plus mortifiant; & d'ailleurs que j'en ai perdu toute la douceur. Car il y a dans la mortification même une douceur secrette & très-sensible, mais qui n'est que pour les ames vraîment mortifiées: or ce n'est pas l'être que de se ménager autant que je fais, au milieu même de rigueurs & des mortifications dont il n'est plus en mon pouvoir de m'exempter.

Heureu

Heureux engagement de la Religion ! Elle me fournit tous les moyens de satisfaire à Dieu pour mes péchés, de purifier mon ame devant Dieu, d'avoir part aux souffrances du Fils de Dieu. Non-seulement elle me les fournit, ces moyens si salutaires, mais elle m'y assujettit. C'est une pénitence journaliére, habituelle, toujours présente. Toute autre pénitence qui seroit purement de mon choix, me pourroit être suspecte, parce que je craindrois, ou qu'elle ne fût pas suffisante, ou qu'elle ne fût pas conforme aux desseins de Dieu : mais je ne puis me défier de celle-ci, puisque je ne l'ai prise que par la vocation divine, & que c'est Dieu même qui me l'a marquée. Qu'il en soit éternellement béni, & que j'en sçache utilement profiter !

TROISIÉME POINT. Enfin, comment Jesus-Christ a-t-il souffert ? Avec une patience invincible, & avec une constance inaltérable. Sa patience en fit, selon la figure du Prophéte, comme un agneau, à qui on enléve sa toison, sans qu'il fasse nulle résistance ; ou comme une brebis qu'on méne à l'Autel pour y être immolée, & qui s'y laisse conduire sans se plaindre. Quel silence

garda-t-il devant Pilate qui le condamna ? Dit-il une parole contre les Juifs qui le traînoient au milieu de Jérusalem lié & garotté ; contre les soldats qui le déchiroient de fouets dans le prétoire, ou qui lui enfonçoient une couronne d'épines dans la tête ; contre les bourreaux qui lui perçoient de cloud les pieds & les mains, & qui l'attachoient à la Croix ? On eut cru qu'il étoit insensible : mais voilà l'effet de la patience dans les maux qui affligent le corps & dans les plus violentes douleurs. Ce n'est pas qu'on ne les ressente, & même très-vivement : mais si l'on n'est pas toujours maître d'arrêter quelques plaintes que la nature arrache & qui lui font une espéce de soulagement, du moins l'esprit de mortification & de patience en étouffe une grande partie, & modère l'autre.

Avec cet esprit de patience & de mortification, je ne ferois point tant de retour sur moi-même aux moindres infirmités qui m'arrivent, & je n'aurois point tant de compassion de moi-même. Je ne témoignerois point tant ce que je souffre, & je n'en parlerois point en des termes si vifs, ni avec tant d'exagération. Je ne m'épancherois point e

:ant de murmures, ni avec tant d'aigreur dès qu'il me manque quelque choſe. Je ne m'épargnerois point tant, ni ne voudrois point tant l'être. Je me ſoumettrois à tout, j'endurerois tout ſans rien dire; ou je dirois ſeulement comme ſaint Paul, que je dois être tout revêtu de la mortification de mon Sauveur. Voilà comment je parlerois, & ce que je penſerois: mais pourquoi eſt-ce que je parle & que je penſe tout autrement? C'eſt que je ne ſçai guère ce que c'eſt que la vraie mortification, & que je ne l'ai guère dans le cœur.

Mais ce que je ſçai encore moins, c'eſt de joindre à la patience évangélique & à la mortification religieuſe une ferme & inébranlable conſtance. La patience du Fils de Dieu ne ſe dément pas un moment juſques au dernier ſoupir qu'il rendit ſur la Croix. C'étoit là qu'il devoit conſommer ſon ſacrifice, & il n'y avoit que la mort qui dût mettre fin à ſes douleurs. On veut bien quelquefois mortifier ſa chair, & l'on eſt diſpoſé à ſouffrir; mais de perſévérer dans cette ſainte diſpoſition, & ſoutenir ſans relâche cet état, c'eſt de quoi il y a peu d'exemples.

Où ſont maintenant ces Religieux, ſi

ennemis de leur corps, qu'ils portoien toujours jusques au tombeau la même haine contre lui, & qu'ils ne cessoien de le persécuter qu'en cessant de vivre Saint François reconnoissoit même en mourant qu'il avoit traité le sien avec un excès de rigueur : hélas ! ne tombe-t-on pas tous les jours dans un excès tout opposé ? A peine ai-je fait quelque effort pour dompter mes sens & leur ai-je une fois refusé ce qu'ils deman doient, que je me crois en droit de les dédommager dans la suite, & de con descendre à toutes leurs foiblesses. La plus légère incommodité me suffit pour m'interdire tout exercice de pénitence & pour m'accorder des soulagemens dont je me passerois fort bien, si je sça vois prendre un peu plus sur moi, & que je ne vouluſſe point tant me flatter Plus j'avance dans mes années, plus je me persuade que je puis retrancher de la sévérité de ma régle, comme si à tout âge l'on n'étoit pas également re ligieux. Il est vrai qu'il y a des égards à avoir & des mesures à garder, mais ces mesures ont des bornes, & souvent on ne leur en donne point. Ah ! ne comprendrai-je jamais quel est le bon heur d'un Religieux, qui après avoir

écu dans la mortification, a l'avantage l'y mourir, & expire comme Jesus Christ ntre les bras de la croix !

CONCLUSION. Dieu Rédempteur lu monde, Seigneur, puisque c'est par a Croix que vous m'avez sauvé, comnent puis-je autrement me sauver moinême, & quand je le pourrois, comnent le voudrois-je ? En vous faisant non Sauveur, vous vous êtes fait mon uide dans le chemin du salut, & par onséquent je ne puis prétendre à ce saut que vous m'avez mérité, qu'autant ue je vous suivrai dans la voie de la Croix que vous m'avez enseignée.

Mais supposant même que je puse prendre une autre route, y pourois-je consentir ? Toute ma raison, toute ma Religion ne s'éléveroit-elle pas ontre moi ? Quoi, Seigneur, je vois otre sacré Corps, ce Corps innocent, meurtri, déchiré de coups, & je vourois flatter une chair aussi criminelle ue la mienne, & n'avoir pour elle ue de l'indulgence ! Je vous vois abreuvé de fiel & de vinaigre, & je vourois contenter mes appétits, je me laindrois qu'on ne leur accordât pas ce

qu'ils désirent ! Je vous vois finir votr vie dans le plus cruel supplice, & je vou drois passer mes jours dans une vie aisé & douce !

Hé, Seigneur, le disciple, & mê me le serviteur & l'esclave, doit-i donc être mieux traité que le maî tre ? Quand après m'être bien épargné moi Chrétien, moi Religieux, moi dé voüé à vous par tant de titres, je pa roîtrai devant votre Tribunal, commen soutiendrai-je l'affreuse différence qui s trouvera entre vous & moi ? Commen la puis-je dès maintenant soutenir, & que faut-il autre chose pour me comble de confusion, qu'un regard vers vou & vers votre Croix? Ou plutôt, Sei gneur, que faut-il autre chose pour m ranimer, pour réveiller en moi l'esprit d mortification & de pénitence, pour m revêtir d'une force toute nouvelle, & pour affermir contre les plus rudes com bats des sens & de la nature toute m constance ? Non, mon Dieu je ne sça plus rien, ni ne veux plus rien sçavoi désormais, comme votre Apôtre, qu Jesus crucifié. Voilà toute ma science Ce seroit peu de la posséder en spécu lation, si je ne la réduisois en pratique

Vous contempler ſur la croix, Seigneur, c'eſt un moyen de ſanctification : mais porter ſoi-même ſa croix, & la bien porter, c'eſt la ſanctification même & la plus ſublime perfection.

CONSIDERATION.

Sur la Lecture.

LA lecture a été de tout tems un des exercices les plus ordinaires & les plus recommandés, non-seulement aux personnes religieuses, mais en général à toutes les personnes de piété, même dans le monde. Elle a servi à la conversion d'une infinité de pécheurs, & c'est elle encore qui sert de nourriture à la vraie dévotion, & qui contribue extrêmement à l'entretenir. Mille exemples l'ont fait connoître, & voilà pourquoi dans tous les Ordres Religieux, l'on a pris soin de marquer un tems particulier pour cette pratique si salutaire. Or comme il y a de mauvais livres, qu'il y en a d'indifférens, & qu'il y en a enfin de bons, il faut de même raisonner des lectures. Il y en a de mauvaises, qui sont défendues; il y en a d'indifférentes, qui sont tolérées; & il y en a de bonnes, qui sont prescrites & ordonnées. C'est par rapport à ces trois caractères, que nous pouvons considérer tout ce qui regarde la lecture.

PREMIER POINT. Lectures mauvaises & défendues. Il y en a de deux sortes. Les unes sont mauvaises ou du moins dangereuses par rapport aux mœurs; & les autres le sont par rapport à la foi & à la vraie piété. Les premiéres, qui peuvent corrompre les ames & les porter au vice, ne sont pas communes dans les Maisons Religieuses, & c'est un article sur lequel il y a peu de réflexion à faire. Mais pour les lectures capables d'altérer la foi, & d'éloigner du droit chemin d'une solide piété, elles ne sont que trop fréquentes, & l'on ne peut user là-dessus de trop de vigilance ni de trop de précaution. Combien y a-t-il de livres qui se répandent, & qui sont évidemment remplis d'erreurs condamnées par l'Eglise? Combien y en a-t-il dont la Doctrine est au moins très-suspecte, & dont le poison est d'autant plus à craindre, qu'il est plus subtil & plus caché? Combien sont pleins de maximes, qui ne tendent qu'à décréditer d'anciennes & de bonnes pratiques, qu'à les abolir pour en substituer de nouvelles? On peut dire certainement que ce sont là de mauvaises lectures. Aussi l'Eglise en a-t-

elle très-expreſſément défendu quelques-unes ; & quoiqu'elle ne ſe ſoit pas ſi formellement expliquée ſur les autres, parce qu'il en faudroit venir à de trop longues diſcuſſions, ſes Miniſtres & ſes vrais Paſteurs s'en ſont aſſez déclarés pour elle, & ont pris ſoin de découvrir aux ames fidéles le venin qu'on leur préſentoit.

Lectures ſur-tout nuiſibles aux perſonnes du ſexe, qui n'ayant pas certaines connoiſſances, ſe laiſſent plus aiſément préoccuper & ſurprendre. Et c'eſt une réponſe bien frivole que ce qu'elles diſent ordinairement pour leur défenſe, ſçavoir, qu'elles ne remarquent rien que d'édifiant dans ces lectures qu'on voudroit leur interdire, & qu'elles n'en voient pas la contagion. Voilà comment elles raiſonnent ; & c'eſt juſtement raiſonner, comme ſi prenant une liqueur empoiſonnée, elle ſe croyoient en ſûreté, parce qu'elles n'y apperçoivent rien que d'agréable à la vûe & au goût. Il ſeroit à ſouhaiter qu'elles la viſſent cette contagion : car alors elles ſeroient plus en état de s'en préſerver. Mais ne la voyant pas, & étant néanmoins d'ailleurs averties qu'il y en a, la ſageſſe leur dicte-t-elle autre

choſe, ſinon qu'elles doivent abſolument rejetter ce qui pourroit, ſans qu'elles y priſſent garde, les infecter & les égarer. Ce n'eſt point toutefois ainſi que la plûpart en uſent. Dès-là que certains livres ont cours dans le monde, on veut les voir; & par un fonds de malignité qui nous eſt naturel, c'eſt aſſez que ce ſoient des livres notés & proſcrits, pour piquer davantage la curioſité & pour la redoubler. En vain des Supérieurs ſages & vigilans prennent des meſures pour leur fermer l'entrée dans une Communauté : on ſçait les ſouſtraire à leur vigilance & les faire venir dans ſes mains. On les lit ſecrettement, mais aſſidûment, & l'on en repaît ſon ame comme de la nourriture la plus exquiſe.

Ce qu'il y a de merveilleux, c'eſt que tout cela ſe fait ſans ſcrupule, malgré les condamnations les plus formelles & les plus rigoureuſes des puiſſances Eccléſiaſtiques. Elles s'uniroient toutes, & lanceroient tous leurs anathêmes, qu'on ne reviendroit pas de ſes préjugés & de ſon entêtement. En vérité peut-on croire alors qu'on ſoit conduit par l'Eſprit de Dieu? Peut-on eſpérer que Dieu répande ſa bénédiction ſur de

ſemblables lectures? Peut-on s'aſſûrer qu'on n'ait rien à craindre, ni rien à ſe reprocher du côté de la conſcience? Et ſi l'on ſe le perſuade, n'eſt-ce pas une des plus groſſiéres illuſions?

Il ſeroit bien plus religieux d'obſerver les régles ſuivantes, & de s'y attacher inviolablement: 1. De ne lire aucun livre contre le gré des Supérieurs. 2. De conſulter ſur chaque livre qu'on lit, ou qu'on auroit deſſein de lire, un Directeur éclairé & d'une doctrine éprouvée. 3. De mortifier une demangeaiſon extrême qu'ont les perſonnes religieuſes, de voir tout ce qui s'écrit & qui ſe débite, ſe figurant qu'elles ſont en état d'en juger, & qu'il n'y a là-deſſus pour elles, ni peine à ſe faire, ni riſque à courir. 4. De s'abſtenir généralement de toute lecture ſuſpecte: car il ſuffit qu'elle ſoit ſuſpecte. Or peut-on ignorer que bien des ouvrages dont on eſt ſi curieux, ſont au moins des livres ſuſpects & très-ſuſpects? Si l'on avoit ſuivi ces principes en pluſieurs Communautés, la foi y ſeroit plus pure, l'eſprit des ſaints Fondateurs s'y ſeroit mieux conſervé, les partis ne s'y ſeroient point élevés, & l'union des cœurs y auroit été par-là même

beaucoup mieux cimentée & mieux entretenue : on n'auroit point lieu de déplorer les bréches qui s'y ſont faites à l'ancienne diſcipline, & à l'exacte régularité, comme à la ſolide piété des premiers tems.

SECOND POINT. Lectures indifférentes & tolérées. Il y a des livres qui ne ſont ni mauvais, ni bons, par rapport à la foi ou aux mœurs. Ce ſont des ouvrages d'eſprit, dont les ſujets ne regardent ni les vérités de la Religion, ni les devoirs de la piété. On les lit pour paſſer le tems, & par une eſpéce de récréation, ſans y chercher aucun fruit pour l'édification de ſon ame, mais auſſi ſans y craindre aucun danger. Dans les maiſons bien réguliéres & où l'obſervance eſt encore en ſa premiére vigueur, on ne s'arrête guère à ces ſortes de lectures. Ce ſont des amuſemens peu profitables, ſur-tout pour des filles qui ſe ſont dévoüées au ſervice de Dieu, & qui n'ont nul beſoin de cultiver certains talens, ni d'acquérir certaines connoiſſances. L'oraiſon, la méditation des choſes ſaintes, le chant du Chœur, quelque lecture édifiante, quelques confé-

rences entre elles & quelques converſa tions ſages & utiles ; du reſte le travail ſelon les différentes fonctions où l'obéiſ ſance les emploie : voilà l'occupation qu leur convient, & ce qui doit rempli toute leur journée.

Auſſi la régle n'en marque-t-elle pa communément davantage. Cependant pa une tolérance, qui peu à peu s'eſt intro duite, & qui ne croît que trop, la plû part des perſonnes qui conduiſent le Communautés, n'ont pas cru devoir ſe roidir contre ces lectures juſqu'à les dé fendre abſolument, & à les proſcrire. Ainſi le ſilence des Supérieurs, & je ne ſçai quel uſage, ſemblent les autoriſer.

Mais ſi l'on n'a pas aſſez d'empire ſur ſoi-même pour ſe refuſer ces vains délaſſemens d'eſprit, & pour s'en priver, du moins doit-on prendre garde à bien des déſordres où l'on tombe ſur cela, & à bien des abus qui s'y commettent. 1. Dès qu'une fois on y a pris goût, on y donne trop de tems. D'une lec ture à laquelle quelques momens de vroient ſuffire, on ſe fait un exercice journalier & habituel. Car le goût eſt toujours accompagné de quelque paſ ſion ; & quand la paſſion de lire s'eſt

emparée d'un esprit, on ne connoît plus de bornes, & l'on ne garde plus de mesures. 2. Ce qui arrive de là, c'est qu'on s'entête tellement d'une lecture qui plaît, qu'on en néglige ses pratiques ordinaires & ses devoirs. On en retranche une partie, & l'on s'acquitte précipitamment du reste. Si pendant le jour on ne peut se ménager tout le tems qu'on souhaiteroit, on le prend sur son repos pendant la nuit; & pourvû que l'on se contente, on n'a égard ni à la régle qu'on viole, ni même à sa santé qu'on endommage. 3. Ce qu'il y a encore de très-pernicieux, c'est que par ces lectures profanes dont on se laisse vainement repaître l'imagination, & dont on se fait ou une étude, ou un divertissement, on vient à se dégoûter peu à peu des livres spirituels. On ne les lit plus que par maniére d'acquit, & que pour ne les pas abandonner tout-à-fait: mais à peine en a-t-on parcouru des yeux quelques pages, qu'on retourne incessamment aux autres, & qu'on y porte toute son attention. Les meilleurs ouvrages, & les plus remplis non-seulement de religion, mais de sens & de raison, ne paroissent rien en comparaison de ceux-ci. On ne les crois

propres que pour des commençans & pour des novices, & par un renverſement dont gémiſſent toutes les perſonnes ſages, on préfère comme diſoit l'Apôtre, de frivoles diſcours à la plus ſaine doctrine, & des fables à la vérité. 4. Encore tire-t-on de-là une eſpéce de gloire. On ſe pique d'un diſcernement plus juſte & plus fin pour reconnoître les livres bien écrits, & pour en juger. On ſe charge la mémoire de divers endroits qu'on a recueillis, & qu'on récite bien ou mal, mais toujours avec une certaine oſtentation. On acquiert ainſi le nom de fille habile, ou l'on prétend l'acquérir. On en eſt jaloux; & l'on ne ſe ſouvient pas que la plus belle ſcience d'une ame religieuſe eſt de ſçavoir s'humilier, s'avancer dans les voies de Dieu, & ſe ſanctifier. Or voilà ce qu'on n'apprend guère dans ces livres qu'on recherche avec tant de ſoin; & toute autre ſcience néanmoins ſans celle-là, n'eſt que vanité.

TROISIÉME POINT. Bonnes lectures & expreſſément ordonnées. Deux choſes contribuent à rendre une lecture utile & ſalutaire: la qualité du livre qu'on lit, & la maniére dont on le lit.

Quant à la qualité du livre, quoiqu'il y ait sans doute des livres de piété beaucoup meilleurs les uns que les autres, chacun dans le choix qu'on en doit faire, peut se consulter soi-même, & suivre là-dessus son attrait. Quelques-uns aiment mieux des livres qui les instruisent, & d'autres préfèrent les livres qui les affectionnent & qui les touchent. Ceux-là prennent plus de goût aux histoires & aux vies des Saints, qui leur mettent devant les yeux des exemples à imiter; & ceux-ci en ont plus pour les Traités spirituels, qui leur développent le fond des matiéres, & qui les convainquent par des raisonnemens. Quoi qu'il en soit, il importe peu, ce semble, à quelle sorte de livres on s'attache, pourvû que ce soient de bons livres, c'est-à-dire, des livres orthodoxes, édifians, & dont on puisse tirer du profit pour son avancement & sa perfection.

Mais il ne suffit pas de les lire, il faut les bien lire: car souvent tout dépend de la maniére, & il y a en toutes choses une méthode, qui leur donne plus d'efficace & plus de vertu. Lire à la hâte & comme en courant, c'est s'exposer à ne rien retenir d'une lecture, & à n'en recevoir nulle impression, puisqu'il n'est

pas poſſible qu'on y faſſe alors toute l'a
tention néceſſaire. Les viandes priſ
avec trop d'avidité & trop vîte cauſe
ordinairement à la ſanté plus de don
mage que de bien. Lire trop chaque fo
& hors de meſure, c'eſt ſe remplir l'e
prit d'une infinité d'idées, qu'il ne pe
plus arranger, & dont il ne lui reſ
qu'une vûe confuſe & ſuperficielle. L'e
cès de nourriture, quelque ſaine qu'el
ſoit, charge un eſtomac, & le met ho
d'état de la digérer. Lire pour remarqu
certaines ſentences ou de l'Ecriture, c
des Peres, certaines penſées nouvell
& moins communes, c'eſt faire de
lecture une étude : or toute étude deſſ
che le cœur, & le diſtrait. Lire, & s'a
rêter, en liſant, à la beauté du ſtyle, &
à la pureté du langage, c'eſt prendre l
change, & s'amuſer à des fleurs, au lie
de cueillir les fruits.

De tout ceci il eſt aiſé de conclur
comment on doit faire la lecture ſpiri
tuelle, & quelles régles il y faut ob
ſerver. C'eſt, 1. De s'adreſſer d'abor
à Dieu, & d'élever vers lui le cœu
pour lui demander les lumiéres de ſo
Eſprit: car il n'y a que Dieu qui donn
l'accroiſſement, ſur-tout à ſa parole
ſoit lûe, ſoit entendue. 2. De lire po

sément, & de bien peser les choses, afin qu'elles puissent mieux s'imprimer, & qu'elles s'insinuent doucement dans l'ame, comme une rosée qui tombe goutte à goutte, & qui pénétre ainsi la terre. 3. Pour cela de lire peu chaque jour : estimant beaucoup plus une courte lecture, faite avec réflexion, qu'une autre, plus longue, mais aussi plus légère & mal digérée. 4. De demeurer à certains endroits dont on se sent plus frappé, de les repasser & de les goûter, faisant un retour sur soi-même, & se les appliquant. De cette sorte la lecture devient une espéce de méditation : & c'est un avis très-sage que donnent les Maîtres de la vie dévote aux personnes qui ne sont point encore versées dans la pratique de l'oraison, & qui veulent s'y former, de commencer par ces lectures, & de se contenter d'en tirer quelques bonnes résolutions. 5. De relire de tems en tems certains livres généralement estimés, & dont on a connu par soi-même l'utilité & la solidité. C'est une erreur dont se laissent prévenir bien des personnes, de ne vouloir jamais lire deux fois le même livre, & de se persuader qu'ayant plû dans une premiére lecture, il ennuiera dans la se-

conde. Un livre ſolide eſt comme un riche mine, où l'on trouve toujours creuſer, & à profiter. Voilà tout ce qu regarde l'exercice de la lecture ſpirituel le. C'eſt à nous de mettre en œuvre u moyen de ſanctification auſſi efficace qu celui-là, & qui nous eſt ſi aiſé & préſent.

HUITIE'ME JOUR.

PREMIÉRE MÉDITATION.

De la Vie nouvelle de Jeſus-Chriſt dans ſa Réſurrection.

Quomodò Chriſtus ſurrexit à mortuis, ita & nos in novitate vitæ ambulemus. *Rom. c. 6.*

Comme Jeſus-Chriſt eſt reſſuſcité d'entre les morts, il faut auſſi que nous marchions dans une vie nouvelle.

PREMIER POINT. JESUS-CHRIST n'étoit pas deſcendu dans le tombeau pour y demeurer, & s'il avoit ſubi la loi de la mort, c'étoit pour triompher enſuite de la mort même, & pour la ſoumettre à ſon empire. Or ce qu'il y a d'abord de bien remarquable dans la Réſurrection de cet Homme-Dieu, c'eſt que ce fut lui-même qui ſe reſſuſcita.

Le Prophéte avoit dit de lui qu'il ſeroit *libre entre les morts* : c'eſt-à-dire, *Pſalm. 87.*

qu'il mourroit quand il voudroit, & co
me il voudroit ; mais qu'il ſçauroit auſſi
dégager des liens de la mort au mome
qu'il avoit marqué, & qu'il ne ſeroit p
moins puiſſant pour ſe reſſuſciter lui-m
me, qu'il l'auroit été pour reſſuſciter l
autres. Voilà ce qui s'accomplit dès
troiſiéme jour depuis ſa Paſſion. Sans n
ſecours que cette vertu divine & tou
miraculeuſe qu'il avoit exercée ſur ta
de ſujets, & fait éclater en tant d'occ
ſions, l'heure venue & dès le grand m
tin, il ouvre le ſépulche où ſon cor
étoit enfermé ; il le ranime, & le tire d
ſein de la terre ; il paroît au milieu d
ſoldats qui le gardoient, & il les ſaiſ
d'une telle épouvante, qu'aucun d'eu
n'oſe faire le moindre effort pour lui r
ſiſter, & pour l'arrêter. *O mort, où eſt t*
2. Cor. 6. 15. *victoire ? O mort, où eſt ton aiguillon ? J*
ſerai moi-même ta mort, & après avo
étendu ta domination, & porté tes cou
juſques ſur moi, ainſi que je l'ai permis
il faut à préſent que tu cédes, malgré to
à mon ſouverain pouvoir. Paroles du Pr
phéte Oſée & de l'Apôtre ſaint Paul
que l'Egliſe applique à ce Dieu vainque
de la mort, & qui nous font connoît
par quelle vertu il opéra ce grand mir
cle de ſa propre Réſurrection.

Ce ſeroit dans moi la plus groſſiére e toutes les erreurs, & une préſomption ıſoutenable, ſi je prétendois être en état ıoi-même de me reſſuſciter ſelon l'eſ- rit & ſelon Dieu. Auſſi foible que je : ſuis, comment oſerois-je me flatter de ouvoir, ſans la grace de mon Dieu, aincre mes mauvaiſes habitudes, & me éfaire de toutes mes imperfections ? 'exemple de Jeſus-Chriſt ne doit donc oint en cela me ſervir de régle, & là- eſſus il n'y a nulle comparaiſon à faire. Iais cette grace de Dieu ſuppoſée, omme un principe néceſſaire & abſo- ıment requis; cette grace ſur laquelle : puis compter par la miſéricorde du eigneur, & qui bien loin de ſe refuſer moi, vient au contraire de redoubler uprès de moi ſes ſollicitations, & s'eſt ait ſentir dans ces ſaints jours plus for- ement que jamais : il eſt certain du reſte, ue je dois agir avec elle, que j'y dois :oopérer, & qu'en ce ſens c'eſt de moi u'il dépend de conſommer l'ouvrage de na réſurrection ſpirituelle & de ma ſanc- ification.

La Réſurrection de Jeſus-Chriſt fut our lui une victoire: voudrois-je que a mienne n'en fût pas une pour moi ? De même que le Corps du Sauveur

étoit lié dans le tombeau, j'ai mes lie
qu'il faut briſer : ce ſont mes inclin
tions naturelles & mes paſſions. De m
me que ce Corps étoit couvert d'u
groſſe pierre, j'ai une pierre bien p
ſante à lever : c'eſt le penchant de m
cœur, & la lâcheté où j'ai ſi long-ter
vécu, & qui m'eſt devenue habituell
Autour de ce Corps il y avoit une ga
de ennemie, qui veilloit ſans ceſſe pou
empêcher qu'on ne l'enlevât : & outr
les ennemis inviſibles de mon ſalut & c
ma perfection, qui n'ont que trop d'a
tention & de vigilance pour me ret
nir, combien d'autres ennemis ai-je en
core à craindre? Certaines conſidératio
humaines, certains exemples, certain
railleries & certains diſcours, certain
amitiés & certaines liaiſons, certain
coutumes, certaines occaſions fréquent
& engageantes, dont il m'eſt ſi diffici
de me défendre, en un mot tout ce qu
m'a ſervi juſques à préſent d'obſtacle
& que je n'ai pas eu la force de ſurmo
ter. Mais malgré toutes les difficultés &
tous les obſtacles, le Fils de Dieu n
tarda pas à exécuter la parole qu'il avo
donnée à ſes Apôtres de reſſuſciter, &
de ſe faire voir encore à eux : & ſan
aller plus loin, pendant cette retrait
qu

que je vais finir, j'ai tant fait de promesses à Dieu, je lui ai donné tant de paroles, je lui ai tant protesté de fois que par un changement réel & véritable, je voulois vivre dans la suite comme une ame ressuscitée. Or voici le tems de lui montrer que je suis fidéle, & c'est dès ce jour qu'il faut mettre en pratique tout ce que j'ai résolu & tout ce que j'ai promis. Y suis-je bien déterminé? J'en jugerai par l'effet. Ah! Seigneur, mon courage m'abandonnera-t-il, lorsqu'il est question de le faire paroître? Vous ne me manquerez pas, mon Dieu: malheur à moi si je venois à vous manquer!

SECOND POINT. Jesus-Christ en se ressuscitant reprit une vie toute nouvelle: car ce fut désormais une vie glorieuse, & toute différente de celle qu'il avoit menée jusques-là sur la terre. Ce Dieu Sauveur, sujet auparavant à toutes les misères d'une vie obscure & pauvre, & à toutes les ignominies & toutes les douleurs de la plus cruelle passion, parut tout brillant de lumiére: tellement que la gloire de son Corps surpassa la plus vive splendeur du soleil. C'étoit dans sa premiére vie un corps foible, sensible,

capable de toutes les infirmités huma
nes; mais dans cette seconde vie il e
revêtu d'une force qui le met hors d'a
teinte à toutes les foiblesses de notre n
ture, & qui le rend invulnérable à to
les traits de ses persécuteurs. Sa clar
ébloüit les yeux, son agilité le transpor
dans un moment d'un lieu à un autre; é
avec ce don de subtilité, qui en fait con
me un corps spirituel, rien ne l'arrête.
passe au travers des murailles, & il p
nétre par-tout. Ainsi peut-on dire que c
mystère fut pour Jesus-Christ une espéc
de transfiguration, mille fois encore plu
éclatante que celle du Thabor.

Si je veux que ma résurrection so
véritable, & aussi parfaite qu'elle le do
être, il faut qu'elle me transforme d
la même sorte, & qu'elle produise e
moi les mêmes changemens. Et qu'
a-t-il en effet dans toute ma vie, qu
n'ait besoin d'être réformé & renouvel
lé? Saint renouvellement, soit intérieur
soit extérieur! Renouvellement inté
rieur & dans l'esprit: c'est ce qu'il y
de plus important & de plus difficil
Car il me seroit aisé après une retraite
de garder certains dehors, & de pren
dre un air plus composé & des maniére

en apparence plus religieuſes : mais tout cela que ſeroit-ce, ſi le cœur n'y répondoit pas, & s'il demeuroit toujours le même ? Il faut donc que je régle ſes déſirs, que je purifie ſes ſentimens, que je rectifie ſes vûes & ſes intentions, que je rabaiſſe ſes enflures & ſes hauteurs, que je ranime ſes lenteurs & ſes lâchetés. Il faut que je le détrompe de tant de fauſſes idées & de tant d'erreurs, dont il ſe laiſſe prévenir : que je le dégage de mille petites attaches, qui, toutes innocentes qu'elles paroiſſent, ne ſont ni de Dieu, ni ſelon Dieu ; que je le reprenne de cet amour-propre qui le domine, & dont il eſt ſi eſclave. En un mot, il faut que j'en faſſe un cœur tout nouveau.

De ce renouvellement du cœur, ſuivra le renouvellement extérieur. Je m'attacherai de point en point à ma régle, & je m'acquitterai avec fidélité de tous mes exercices. Autant que ma conduite a pû mal édifier la Communauté & y cauſer de ſcandale, autant y donnerai-je d'édification, lorſqu'on me verra agir avec toute une autre exactitude & toute une autre ardeur. Je me ſoumettrai à tout, je paſſerai par-deſſus tout. Que dis je, mon Dieu, & en ſera-t-il ainſi ? Hélas !

ces sentimens coûtent peu au pied d'u
oratoire, & dans une méditation où v
tre grace me touche : mais dans la prat
que ce n'est pas là l'ouvrage d'une sim
ple méditation, ni même d'une seule r
traite. Du moins cette retraite en sera l
fondement ; & je sortirai de ma solitud
en de si saintes résolutions. Ce sera beau
coup de les avoir bien imprimées dan
mon cœur. Je les renouvellerai de jou
en jour ; & de jour en jour elles contr
bueront à me renouveller moi-même.

TROISIÉME POINT. La résu
rection de Jesus-Christ eût été beaucou
moins parfaite, s'il n'eût pas repris, ave
une vie glorieuse & nouvelle, une v
enfin immortelle. Mais *Jesus-Christ re
suscité ne meurt plus*. Oracle de l'Ap
tre, qui s'est déja vérifié depuis tant d
siécles, & qui se vérifiera dans tous l
siécles des siécles. Les morts qui so
tirent de leurs sépulchres au moment qu
ce Dieu-Homme expira sur la croix, n
ressuscitérent que pour quelque tems,
demeurérent encore sujets à la mor
mais ce premier-né d'entre les mort
quittant une fois le tombeau, n'y devo
plus rentrer, & en effet n'y rentrera j
mais.

Bienheureuse immortalité, qui me représente une des vertus les plus nécessaires, mais en même-tems les plus difficiles & les plus rares, qui est la persévérance. Il y en a bien peu qui pour quelques jours, & même pour quelques semaines, ne profitent de la retraite. On en sort tout renouvellé, & comme ressuscité. Ce qu'on a promis à Dieu, on l'observe; & sans se borner, ni à des paroles, ni à des sentimens, on en vient aux œuvres. Mais que cette résurrection, que cette conversion est sujette à de prompts retours! N'est-ce pas ce que j'ai tant de fois éprouvé? & sans juger des autres, n'en ai-je pas eu dans moi de fréquens exemples? Quel fruit ai-je retiré de tant de retraites, & quelle différence y a-t-il de ce que je suis maintenant à ce que j'étois dans les années précédentes? Peut-être même seroit-il à souhaiter, que je fusse au moins tel présentement, que j'ai été en d'autres tems de ma vie: car au lieu d'avancer & de m'élever, peut-être n'ai-je fait que décheoir d'année en année & que me relâcher davantage.

Quoi qu'il en soit, d'où vient que j'ai si peu profité d'un moyen si saint, & dont

l'uſage m'a été ſi ordinaire ? Ce n'eſt pa
que dans chaque retraite, je n'aie ét
éclairé & touché de Dieu. Combien d
fois dans la ſincérité de mon repentir &
l'ardeur de ma priére, lui ai-je dit in
Pſalm. térieurement comme David : *C'eſt main*
76. *tenant, mon Dieu, que je vais commencer*
Hélas ! je l'ai dit, & j'ai en effet com
mencé ; mais je n'ai pas achevé. L
poids de la nature m'a entraîné dans me
premiéres voies, & fait retomber dan
la même langueur. En ſera-t-il donc d
même encore de cette retraite ? Il m
ſemble que je ſuis actuellement en d'aſ
ſez bonnes diſpoſitions ; mais combien
dureront-elles ? Quelle eſpérance puis
je avoir d'y être conſtant & de m'y main
tenir ? Ou plutôt, pourquoi ne l'eſpére
rois-je pas ? Malgré les viciſſitudes de
ma vie, le bras de Dieu n'eſt point
raccourci, ni la ſource de ſes graces
n'eſt point épuiſée. Si ma volonté eſt
changeante, il y a des moyens pour la
fixer, & c'eſt à quoi je dois appliquer
déſormais tous mes ſoins. Pour peu que
je veuille examiner quels ont été les
principes de mes rechûtes, je les dé
couvrirai aiſément : or c'eſt à cela qu'il
faut mettre ordre. J'y trouverai des diſ-

ficultés ; mais Dieu m'aidera. Si dans le passé j'avois eu plus de courage à les vaincre, je joüirois maintenant de mes travaux & du fruit de mes combats. N'est-il pas tems de me déterminer tout de bon, & de prendre un parti ferme ? Les années s'en vont, & peut-être suis-je plus près du terme que je ne pense. Est-ce trop de donner à Dieu ce qui me reste encore jusques-là ? Il n'y aura d'élûs que ceux qui auront persévéré jusques à la fin.

CONCLUSION. Mettez, Seigneur, le comble à votre victoire. Employez à tirer mon ame de l'état de tiédeur où je languis, la même puissance qui a tiré votre corps du tombeau où la mort l'avoit réduit. Ne puis-je pas dire que l'un est un aussi grand miracle que l'autre ? Votre seule vertu, sans qu'aucun y concourût avec vous, vous a ressuscité selon la chair ; mais afin que votre grace me ressuscite selon l'esprit, vous voulez qu'il m'en coûte, & que je la seconde. Il est bien juste, mon Dieu, que je fasse pour cela quelque effort, & que je contribue, autant qu'il est en moi, à une résurrection qui m'est si nécessaire & si avanta-

geuſe. Elle m'engagera à une vie toute nouvelle ; mais n'eſt-ce pas par ma faute que ce ſera pour moi une nouvelle vie ? Car combien y a-t-il d'années que je devrois m'y être accoutumé & m'en être fait une ſainte habitude !

Graces à votre miſéricorde, il eſt encore tems, Seigneur, de l'embraſſer, & la réſolution en eſt priſe. Oui, mon Dieu, il faut déſormais que tout revive & que tout ſe renouvelle dans moi : mon eſprit, mon cœur, toute ma conduite. Il faut que ce ſoit une réſurrection, une réformation entiére. Point de compoſition, ni de milieu. Je n'enviſage plus l'avenir. Je n'examine plus ſi je ſerai toujours ce que je ſuis à cette heure ; ſi j'aurai toujours les mêmes ſentimens, & ſi je les ſuivrai toujours. Quand j'y fais attention, ma foibleſſe naturelle m'étonne, & comment aurai-je toujours la force de la ſurmonter ? Vous y pourvoirez, Seigneur, & ſi je me défie de moi-même, ce ne doit être que pour redoubler ma confiance en vous & en votre ſecours tout-puiſſant. Vous ne me le refuſerez point, dès que j'aurai recours à vous, & que je vous le demanderai. Or avec votre ſecours de quoi

ne viendrai-je point à bout? Non, ne penſons point tant à ce qui arrivera dans la ſuite : mais penſons bien au préſent, parce que le préſent me ſervira de préparation pour toute la ſuite, & qu'il me diſpoſera à la ſanctifier.

SECONDE MÉDITATION.

Du Retour de Jesus-Christ au Ciel dans son Ascension.

Coloss. c. 3. Quæ sursùm sunt quærite, ubi Christus est in dexterâ Dei sedens : quæ sursùm sunt sapite, non quæ super terram.

Cherchez les choses du ciel, où Jesus-Christ est assis à la droite de Dieu ; goûtez les choses du ciel, & non point celles de la terre.

PREMIER POINT. J'AI commencé ma retraite par la méditation de la fin derniére pour laquelle j'ai été créé, & l'Ascension de Jesus-Christ me donne lieu de méditer encore aujourd'hui le même sujet. Car dans cette Ascension glorieuse, ce que le Fils de Dieu nous fait d'abord connoître, c'est le terme où nous devons aspirer, qui est le ciel. Depuis sa Résurrection il ne s'étoit fait voir à ses disciples, que de tems en tems : tantôt aux uns, tantôt aux autres. Mais en ce dernier jour, où il avoit enfin résolu de quitter la terre, il les assembla tous, & il voulut qu'ils le vissent tous sortir de ce monde & remonter

à son Pere. Que prétendoit-il leur faire entendre par-là? Sa principale vûe fut de les convaincre sensiblement de cette grande vérité, qu'après avoir passé dans cette vie mortelle un certain nombre d'années, c'est au ciel que doit se terminer notre course, & que dès le tems présent nous y devons tourner toutes nos pensées & toutes nos espérances.

Il leur avoit fait là dessus de fréquentes leçons; mais ils n'en paroissoient néanmoins encore que foiblement persuadés. Il leur falloit donc une derniére leçon plus courte, plus persuasive que tous les discours, & ce fut de les rendre eux-mêmes témoins de son Ascension, & de s'élever en leur présence à cette demeure céleste où il les appelloit. A ce spectacle, tous leurs doutes s'évanoüirent. Tout ce qu'il leur avoit dit du Royaume de Dieu, se retraça vivement dans leur souvenir: sçavoir, que ce Royaume étoit leur véritable patrie; qu'il y avoit des places pour chacun d'eux, & qu'il les alloit préparer; qu'il devoit les précéder comme leur chef, & qu'étant ses membres, ils devoient un jour le suivre; par conséquent, qu'il ne les laissoit sur la terre que comme dans un lieu de passage, & qu'ils ne

devoient s'y regarder que comme des étrangers & des voyageurs. Toutes ces penſées ſe réveillérent, & les touchérent de telle ſorte, qu'ils en conçurent un parfait mépris du monde, & n'eurent plus déſormais de prétentions ni de vûes, que pour cette autre vie, dont ils avoient dans la perſonne de leur maître un gage ſi aſſûré.

Or tout cela ne m'eſt pas moins propre qu'à eux, & toutes les aſſûrances que leur donna Jeſus-Chriſt, il me les donna dès-lors à moi-même. Il eſt donc vrai que le ciel doit être toute mon attente, & que je n'ai point d'autre terme à me propoſer. Je le crois; car c'eſt un point de foi: mais comment eſt-ce que je le crois? En ai-je une certaine conviction qui ſe fait ſentir à l'ame, qui la ſaiſit & la poſſéde toute entiére? Si je ſuis bien attaché à ce grand principe de Religion, & ſi j'en ſuis bien prévenu, pourquoi eſt-ce que j'en retire ſi peu de conſéquences, lorſqu'il a des conſéquences qui s'étendent ſi loin?

Car la vérité de ce principe une fois reconnue, je ne dois plus tendre que vers le ciel; je ne dois plus en toutes choſes & par préférence à toutes choſes

enviſager que le ciel; je ne dois plus, auſſi-bien que l'Apôtre, *avoir de converſation que dans le ciel.* Tout ce qui ſe fait ſur la terre, & qui n'a de rapport qu'à la terre, quelque part d'ailleurs que j'y puiſſe avoir, me doit être indifférent, ou plutôt ne doit rien être pour moi. Et en effet, dès que la terre n'eſt qu'un paſſage, quel intérêt dois-je prendre à tout ce que j'y apperçois? J'y vois bien des mouvemens; j'y vois des grandeurs & des pompes humaines, des fortunes & des proſpérités dont l'éclat ébloüit les yeux. Dans mon état même & dans la profeſſion religieuſe, je vois des dégrés, des places, des diſtinctions, une diverſité d'emplois, qui tout obſcurs qu'ils ſont ſelon le monde, ne laiſſent pas quelquefois d'exciter des ſentimens tout mondains & de former divers intérêts tout naturels. Mais là-deſſus qu'ai-je à dire que ce que diſoit un grand Saint: *Tout cela n'eſt point mon Dieu*; tout cela n'eſt point le ciel, ni mon terme. Ainſi je dois être inſenſible à tout cela, je n'en dois tenir nul compte. En quelle innocence & en quel dégagement de cœur m'entretiendroit une telle diſpoſition! Je vivrois en vrai Religieux, parce que je vivrois en homme *Philipp. c. 3.*

vraîment mort au monde, & comme ces
Hebr. solitaires de l'ancienne loi, *dont le monde*
f. 11. *n'étoit pas digne.* Quelle étoit leur continuelle occupation ? de considérer le ciel & d'y adresser tous leurs vœux. Voilà ce qu'ils faisoient dans leurs déserts & dans leurs cavernes : qu'ai-je à faire autre chose dans ma solitude & dans la maison de Dieu ?

SECOND POINT. Ce ne seroit point assez que le ciel fût notre terme, si le bonheur qui nous y est promis n'avoit pas de quoi combler tous nos désirs. Mais c'est un bonheur parfait, puisqu'il consiste dans la possession même du souverain bien, qui est Dieu. Aussi quel empressement témoigna le Sauveur du monde, & quelle ardeur de retourner dans son Royaume ? Quelles idées en donnoit-il à ses Apôtres, en les disposant à son départ, & les consolant de la perte qu'ils alloient faire de sa présence visible ? Il leur représentoit cette béatitude céleste comme un repos inaltérable, où ils seroient exempts de tous les troubles & de tous les maux de cette vie ; comme une gloire éternelle, que nul événement, ni nul changement ne leur pourroit jamais enlever ; comme

l'assemblage de tous lesbiens, où rien ne leur manqueroit & où ils seroient pleinement rassasiés. Il y a lieu de croire que le jour même qu'il se sépara d'eux, il leur retraça toutes ces pensées & leur confirma ces grandes promesses. De sorte qu'après qu'une nuée l'eut dérobé à leur vûe, ils ne laissérent pas de rester sur la montagne, ne pouvant plus retirer du ciel leurs regards ni les abaisser vers la terre : tant ils étoient épris des beautés de ce bienheureux séjour, qu'ils ne voyoient pas encore, mais dont ils avoient néanmoins l'esprit tout rempli, & qui seul leur sembloit digne de leur attention.

C'est le même Royaume qui m'est destiné, c'est la même gloire. Je n'en puis avoir maintenant qu'une connoissance imparfaite : car nul homme en ce monde n'a vû, ni entendu, ni compris ce que Dieu prépare à ses élûs. Mais la foi m'en apprend assez. Cette seule vûe même de la foi & ces hautes espérances qu'elle me donne, ont eu déja assez de vertu sur moi, pour me faire renoncer au monde & à tous ses biens. J'ai cédé aux mondains tous les héritages temporels dans l'attente de l'héritage éternel, & en cela *j'ai choisi la meilleure part*, Luc. c. 10.

comme Magdelaine. Mais après un tel choix, qui m'a coûté tout ce que je poſſédois ſur la terre ou tout ce que j'y pouvois un jour poſſéder, ne ſuis-je pas bien à plaindre, ſi ne m'étant réſervé que le ciel, je m'occupe de quelque autre choſe, & ſi je ſuis ſenſible à quelque autre choſe?

Or voilà toutefois ce que je ſuis dans la pratique, & ce que je fais. Car en vérité n'ai-je pas encore l'eſprit & le cœur tout terreſtres? Où ſe portent plus communément mes réflexions, mes affections, toutes mes prétentions? Les Anges reprochérent aux Apôtres qu'ils s'arrêtoient trop à contempler le ciel; & il fallut qu'ils leur fiſſent une eſpéce de violence pour les tirer de cette profonde contemplation où ils demeuroient. Helas! j'ai bien un autre reproche à me faire, & je puis bien me dire tout au contraire: pourquoi tant d'attention à de vains objets, indignes de m'attacher, comme ils ſont incapables de me contenter? Il faut à mon ame un bonheur ſolide & un plein repos: mais où eſt-il? Où l'ai-je cherché juſques à préſent? L'y ai-je trouvé? Puis-je compter de l'y trouver jamais? Toute ma vie paſſe donc & ſe paſſera, ſi je n'y prends gar-

de, en de frivoles amuſemens : car puis-je autrement appeller tout ce qu'on regarde, ſur-tout dans la religion, comme de petites fortunes & de prétendus avantages ? Encore ſi ce n'étoit que de ſimples amuſemens ; mais n'a-ce pas été ſouvent pour moi, & n'eſt-ce pas pour bien d'autres, par les inquiétudes & les embarras que tout cela cauſe, de vrais tourmens ? Qu'heureuſe dès ce monde eſt l'ame qui détachée de tout bonheur humain & préſent, ne ſoupire qu'après le bonheur à venir, & ſe met ainſi en état d'en goûter par avance la divine onction & les ſaintes douceurs !

TROISIÉME POINT. Après nous avoir donné à connoître, & le terme où nous ſommes appellés, & le bonheur qui nous y eſt propoſé, il reſtoit de nous apprendre à quelle condition cette ſouveraine félicité nous eſt promiſe, & par quelle voie nous y pouvons parvenir. Or c'eſt enfin ce que nous enſeigne le Fils de Dieu dans ce myſtère. Il monte au ciel, & il y entre comme dans une place de conquête. Pour l'emporter, il a fallu qu'il verſât ſon ſang, & qu'il donnât ſa vie. Vérité que nous déclarent bien ſenſiblement les cica-

trices de ſes plaies, qu'il conſerve tou
jours ſur ſon ſacré Corps, tout glo
rieux qu'il eſt, & au milieu même d
ſon triomphe. En nous les montrant,
nous dit: Voilà le prix que m'a coûté l
Royaume que je vais poſſéder, & voil
comment vous devez l'acheter, & à que
titre vous le devez poſſéder vous-même
car vous ne l'aurez pas autrement qu
moi.

Qui peut ſe plaindre d'une loi ſi ra
ſonnable; & qui peut aſpirer à la mêm
couronne que Jeſus-Chriſt, ſans vouloi
la mériter comme lui? Cependant qu
fais-je pour cette éternité bienheureuſe
Ce n'eſt pas que je ne méne une vie a
ſez contraire aux ſens & aſſez dure; ca
toute vie religieuſe eſt par elle-mêm
une croix. Mais ſi ce n'eſt pas puremen
pour Dieu ni en vûe de la récompenſ
qu'il m'a préparée, que je porte cett
croix, quoi que j'aie à ſouffrir, c'eſt pa
rapport au ciel comme ſi je ne ſouffroi
rien, & quoi que je faſſe, c'eſt comm
ſi je ne faiſois rien. Je ne marche poin
proprement après Jeſus-Chriſt, & l
malédiction de ſaint Bernard tombe ſu
Bernard. moi: *Malheur à l'ame qui porte la croi
de Jeſus-Chriſt, & qui néanmoins ne ſu
pas Jeſus-Chriſt!* Or dans tous mes de

voirs & dans les exercices de mon état, quel esprit me fait agir ? Est-ce un vrai dessein d'accomplir les volontés de Dieu, & d'obtenir sa gloire ? Sans cela il seroit bien à craindre que la vie religieuse ne fût point pour moi la voie du ciel.

Mais pour qui l'est-elle ? pour une ame fervente, plus religieuse encore d'esprit & de cœur que d'habit & de nom. C'est pour la vie éternelle qu'elle a embrassé la pauvreté de Jesus-Christ, son obéissance, ses humiliations, sa mortification ; & cette espérance qu'elle n'oublie jamais, lui fait soutenir avec constance toute l'austérité & toute la sainteté de sa profession. Et est-il en effet une pensée plus touchante & plus capable de l'animer, que celle-ci : Je tiens la même route que Jesus-Christ, pour arriver au même terme. Autant d'observances que je pratique religieusement & constamment, ce sont autant de pas pour m'avancer vers ce saint héritage, & autant de dégrés pour m'y élever. Dans cette vûe à quoi ne se résout-on pas, & que trouve-t-on dans la religion de trop rigoureux & de trop pénible ? Quelle estime conçoit-on pour un état qu'on regarde comme la porte du Royaume de

Dieu ! Serois-je moi-même si tiéde & si négligent, si j'avois toujours cette réflexion bien imprimée dans le souvenir ? O quel comble de consolation pour un Religieux, quand après s'être revêtu des livrées de son Sauveur pauvre & souffrant, il entrera en partage de la même béatitude & de la même immortalité que son Sauveur glorieux & triomphant !

CONCLUSION. Qu'est-ce que l'homme, Seigneur, & qui suis-je pour avoir part à votre gloire, & pour regner éternellement avec vous dans l'assemblée de vos Elûs ? Vous êtes un Dieu vraîment magnifique dans vos dons, & non moins fidéle dans toutes vos paroles. Ce n'est pas seulement pour vous-même que vous êtes rentré dans le sein de votre Pere ; c'est pour moi, & pour m'y recevoir au tems & au jour marqué par votre providence. Vous me l'avez ainsi annoncé, & c'est sur votre promesse si authentique & si infaillible, que j'attends ce suprême bonheur. Mais dans une telle attente, comment puis-je, Seigneur, rester sur la terre ? Qu'y a-t-il dans le monde qui puisse me retenir ? Ou si, jusques à la fin de ma course, je demeure encore nécessairement selon le corps dans cette vie mor-

telle, tout mon cœur n'eſt-il pas déja avec vous dans le ciel, & n'y doit-il pas être ?

Ah! mon Dieu, voilà ma confuſion & ma condamnation. Malgré les divines eſpérances que vous me donnez, mon cœur eſt encore tout humain. Car ce n'eſt pas ſeulement aux gens du monde diſſipés par le bruit du monde & enivrés de ſes douceurs, mais c'eſt à moi-même, que convient le reproche de votre Prophéte, lorſqu'en votre nom & inſpiré de votre Eſprit, il s'écrioit : *Enfans des hommes, juſques à quand votre cœur ſera-t-il dans un ſi profond appeſantiſſement ? Juſques à quand vous attacherez-vous à la vanité qui paſſe, & au menſonge qui vous ſéduit ?* Je ne puis trop le reconnoître, ni trop m'en humilier : l'état religieux, quoique ſaint d'ailleurs, & très-ſaint, n'eſt pas néanmoins exempt de vanités & d'illuſions à quoi on ſe laiſſe ſurprendre. Vous m'en détromperez, Seigneur, & vous m'en détacherez : je vous le demande. Vous me ferez comprendre ces trois points eſſentiels, qui ne doivent jamais partir de mon eſprit. L'un, qu'il n'y a que le bonheur du ciel, que je puiſſe compter pour un bonheur véritable. L'autre, que ce bonheur ne

Pſalm. 4.

doit point être seulement un don de votre miséricorde, mais la récompense de mes œuvres. Enfin, que ce n'est point précisément le mériter, que d'être Religieux, mais d'agir en Religieux. Suivant ces maximes je réglerai toute ma conduite, & je trouverai bien à y changer.

TROISIÉME MÉDITATION.

De la descente du Saint-Esprit, ou de l'amour de Dieu.

Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum Sanctum, qui datus est nobis. *Rom. c. 5.*

La charité de Dieu s'est répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit, qui nous a été donné.

PREMIER POINT. TOUTES les créatures nous annonçoient les perfections de Dieu; & toutes les créatures étoient à notre égard autant de bienfaits de Dieu, dont nous étions, comme nous le sommes encore, redevables à sa providence, & dont il ne cessoit point de nous combler. Ainsi elles nous excitoient toutes à l'amour de Dieu. Mais après tout, cette voix des créatures ne touchoit point encore assez nos cœurs, & rien, à ce qu'il semble, n'étoit capable de les émouvoir & de les engager. Quel est donc le moyen le plus excellent que Dieu a pris pour inspirer aux hommes son amour? ça été de nous envoyer le Saint-Esprit, qui est lui-même personnellement & substantiellement l'amour

de Dieu. Auſſi, comment eſt-ce que de
cendit ce divin Eſprit ? en forme de feu
pour nous donner à connoître qu'il éto
tout amour par ſon ardeur, & qu'il veno
embraſer de cette même ardeur toute
les ames.

Or ce n'eſt pas pour cette fois ſeule
ment qu'il s'eſt communiqué ſur la terre
Il s'y communique tous les jours, &
y a même des tems particuliers où il ſ
fait ſentir, & où ce feu céleſte agit dan
une ame avec plus de force. Tel eſt l
tems de la retraite. Ce fut à la fin de l
retraite que firent les Apôtres dans l
Cénacle, que cet eſprit d'amour leur fu
envoyé ; & ſi je me ſuis bien acquitté d
celle que je viens de faire, j'ai lieu d
penſer que je l'ai reçu tout de nouveau
Mais en veux-je un témoignage ſolide
je le connoîtrai par mon amour pou
Dieu : car recevoir le Saint-Eſprit & a
mer Dieu, c'eſt une même choſe ; &
faut que j'aime Dieu à meſure que j'au
rai reçu l'Eſprit de Dieu.

Que dis-je, & pourquoi parler d
meſure où il n'y en doit point avoir
c'eſt ſans meſure que Dieu nous donn
ſon Eſprit : c'eſt donc ſans meſure qu
nous devons aimer Dieu. Non, mo
Dieu, point de bornes dans mon amou

pou

pour vous, puisqu'il n'y en a point dans tout ce qui vous rend si aimable pour moi. Vous êtes un Dieu infini : ma charité doit donc être en sa maniére une charité infinie. Quelque étendue qu'elle puisse avoir, elle n'ira jamais au-delà de ce que vous méritez, & c'est ce que votre Esprit, si j'en suis animé, me représente continuellement au fond de mon ame. Il me retrace toutes vos grandeurs, toutes vos vertus, toutes vos perfections ; & de-là il me fait bientôt conclure, qu'à quelque dégré d'amour que je me porte, je ne puis excéder en vous aimant. Dans tout le reste il peut y avoir de l'excès. Je puis user dans les rencontres de trop de circonspection & de prudence, je puis prendre garde aux choses avec trop d'attention & trop de vigilance, je puis même aller trop loin dans la pratique de la mortification & de la pénitence : mais je ne puis trop, Seigneur, vous aimer. Sur ce point, l'Esprit de charité est insatiable, & ne dit jamais, c'est assez.

Hélas ! je ne le dis moi, que trop & qu'en trop d'occasions. Au moindre acte d'amour que je forme, ou que je crois former pour Dieu dans un bon moment, où le Saint-Esprit me fait goûter l'attrait de sa grace & la douceur de sa di-

vine onction, je m'imagine déja être ravi au troisiéme ciel, & avoir marqué à Dieu l'attachement le plus parfait. Mais cette étincelle n'est pas long-tems à s'éteindre. Ah! un cœur perd-il si aisément le souvenir de ce qu'il aime, & y pense-t-il si rarement? Tout homme sur cela est inexcusable; mais entre tous les autres hommes, un Religieux est sur cela même encore plus coupable. Car dans la Religion, il y a beaucoup moins d'objets qui me détournent de Dieu; & m'étant séparé du monde, que me reste-t-il autre chose que Dieu? Heureux partage! que je ne puis assez estimer. Si je n'en suis pas content, que faut-il pour me satisfaire, & que trouverai-je qui puisse me contenter! *Bien avare est une ame, à qui Dieu ne suffit pas!* Mais en même tems bien malheureuse & bien criminelle est cette ame, qui n'a que Dieu & qui ne s'attache pas à Dieu!

August.

SECOND POINT. C'est dans le cœur que l'Esprit d'amour vient d'abord se répandre. C'est là qu'il établit sa demeure, & là même aussi qu'il commence à faire sentir ses plus merveilleuses opérations. Car l'amour, avant toutes choses, consiste dans l'affection. Que n'inspire-

t-il point à l'ame? De quoi ne la dégage-t-il point? A quoi ne l'éléve-t il point? On le vit dans les Apôtres. Le premier effet de la descente du Saint-Esprit sur eux, fut de purifier leurs cœurs; de sorte qu'il n'y resta plus la moindre attache, qui ne vînt immédiatement de Dieu, & qui ne les portât directement & uniquement à Dieu. Car ils comprirent dès-lors ce qu'a dit depuis un grand Saint: *Qu'un cœur aime d'autant moins Dieu, qu'il aime quelque chose avec Dieu, s'il ne l'aime pas pour Dieu.* *Augustin.*

De-là s'ensuivit le second effet de la présence de ce même Esprit d'amour dont les Apôtres furent remplis. Plus un cœur est pur & libre de tout attachement aux objets visibles, plus le divin amour le touche intérieurement, l'excite, l'embrase. Dès qu'un feu n'a plus l'obstacle qui l'arrête, quel incendie ne cause-t-il pas? Et comment aussi les Apôtres sortirent-ils du Cénacle? comme des hommes transportés: jusques-là, qu'on les croyoit pris de vin; tant ils parurent animés & hors d'eux-mêmes. Voilà ce qu'ont éprouvé tant de Saints. Tout ce que l'amour prophane a de plus vif & de plus pénétrant, n'est point comparable aux mouvemens affectueux qui les

raviſſoient. Ils en tomboient en de ſaintes défaillances, & ils en perdoient juſqu'à l'uſage de leurs ſens. *Si vous rencontrez mon bien-aimé*, diſoit cette fidéle épouſe des Cantiques, *faites-lui connoître l'état où je ſuis, & la langueur où me réduit mon amour.*

Cant. c. 5.

C'eſt ainſi qu'ils étoient diſpoſés. Or n'ai je pas comme eux un cœur capable d'aimer Dieu? D'où vient donc que ce cœur qu'il n'a fait que pour lui, eſt néanmoins toujours à ſon égard ſi froid & ſi peu ſenſible? De tout ce qui a rapport à Dieu, rien ne l'affectionne, rien ne l'émeut: ni oraiſon, ni offices divins, ni ſacremens, ni entretiens ſpirituels, ni lectures de piété. On a beau me dire que dans l'amour de Dieu la ſenſibilité n'eſt point néceſſaire: cela eſt vrai; mais il n'eſt pas moins vrai, que ſi mon cœur étoit bien vuide des choſes humaines & bien ſolidement à Dieu, je me trouverois en de tout autres diſpoſitions, & j'aurois de tout autres ſentimens. Ah! j'ai tant de vivacité, & quelquefois je me laiſſe ſi aiſément attendrir ſur de vains ſujets, n'y aura-t il que Dieu, pour qui je ſerai tout de glace? Ne lui ſuis je pas aſſez redevable? Ne m'a t-il pas fait aſſez de graces, & ne m'en fait-il pas aſſez

chaque jour ? N'a-t-il pas pour moi des caractères assez touchans ? Ces titres qu'il porte de Pere, de Créateur, de Conservateur, de Rédempteur, mille autres, sont-ils trop peu engageans pour m'attirer ? Toutes ces idées ne me sont-elles pas assez présentes, & que vois-je autour de moi qui ne m'annonce incessamment les miséricordes infinies de mon Dieu ? Elles sont incompréhensibles : mais, Seigneur, plus elles sont au-dessus de tout ce que j'en puis penser, plus l'indifférence de mon cœur me devient par-là même inconcevable, & plus je dois me la reprocher devant vous & m'en confondre.

TROISIÉME POINT. Mais encore qu'est-ce qu'aimer Dieu, & tout mon amour doit-il se borner à des affections & à des sentimens ? Afin de m'instruire là-dessus, il me suffit de considérer ce que Dieu fait pour nous dans ce mystère. Il nous aime, & pour nous témoigner son amour, il ne se contente pas de nous avoir donné son Fils, il fait encore descendre sur nous son Esprit. Il nous le donne, & en nous le donnant, il se donne lui-même à nous. Voilà le caractère de l'amour de mon Dieu pour une aussi vile créature que je le suis. Rien ne lui

coûte dès qu'il s'agit de mes intérêts, & il n'a rien de si grand & de si divin, dont il ne me fasse part.

Faut-il bien des raisonnemens pour apprendre de quel retour je dois user envers lui, & comment je le dois aimer. Il ne m'a pas seulement aimé de cœur, mais en œuvres : ou plutôt, parce qu'il m'a aimé véritablement & de cœur, son amour n'a point été oisif, mais il s'est fait connoître par les effets les plus merveilleux & les plus éclatans. Si donc je l'aime, y a-t-il rien que je lui puisse refuser; rien, dès qu'il est question de le servir & de lui plaire, que je doive épargner ? Car sans cela, sans cette pleine fidélité à suivre ses divines volontés & à pratiquer généralement & ponctuellement tout ce qu'il demande de moi, comme il le demande de moi, autant qu'il le demande de moi, en vain je dis que je l'aime : ce ne sont que des paroles, & rien de plus.

Aussi l'amour de Dieu est-il *l'accomplissement de toute la loi*. Accomplissement de toute la loi, parce qu'il n'y a pas un point de la loi, ni si petit que l'amour de Dieu nous laisse négliger, ni si relevé dont l'amour de Dieu ne nous fasse soutenir la pratique. Que n'ai-je bien com-

mencé à aimer Dieu ! Dès-là toutes les difficultés qui m'arrêtent depuis long-tems & tous les obſtacles ſeroient tout à coup levés. Je m'étonne de ce que les Saints ont entrepris pour Dieu, & de ce qu'ils ont ſoutenu juſques au dernier jour de leur vie. Mais il n'y a rien là qui me doive ſurprendre, quand je penſe qu'ils aimoient Dieu. Je vois encore dans le même ordre & ſous la même régle que moi, de ſaintes ames vivre dans une régularité, & agir en tout avec un zéle & une perſévérance, que j'aurois peine à croire, ſi je n'en étois témoin. D'où leur vient cette ferveur ſans relâche & cette fermeté inébranlable ? de l'amour de Dieu. Au lieu de la ſurpriſe où je ſuis en leur voyant faire ce qu'ils font, je devrois bien plus m'étonner qu'ils aimaſſent Dieu & qu'ils ne fiſſent pas tout cela. De-là même je dois voir ſi j'ai lieu de me flatter en quelque ſorte d'avoir juſques à préſent aimé Dieu. Peut-être lui ai-je aſſez de fois proteſté que je l'aimois : mais à juger de mes paroles par mes œuvres, puis-je compter ſur toutes mes proteſtations ? Réflexion bien humiliante & bien terrible ! Car je ne puis être aimé de Dieu, ſi je ne l'aime. Ah ! mon Dieu, que ce ſoit du moins aujourd'hui & pour jamais,

que ce ſaint amour s'allume dans mon cœur !

CONCLUSION. Divin Eſprit, charité eſſentielle & toujours ſubſiſtante, ſource intariſſable de ce ſacré feu qui brûle les Anges bienheureux & tous les Elûs de Dieu, deſcendez, ouvrez mon ame, & venez vous-même l'embraſer. Si elle ſe tient encore fermée, faites-lui une ſalutaire violence. Vous pénétrez par tout, & il ne vous faut qu'un trait pour enflammer tout un cœur, & le conſumer. C'eſt donc pour vous que je puis ſortir de ma retraite, comme les Apôtres ſortirent du Cénacle, avec le même amour, & par conſéquent avec la même réſolution, la même activité, la même force. Dans toute la ſuite de leurs années, rien déſormais ne les put ſéparer de la charité de Jeſus-Chriſt & de la charité de Dieu. Qui m'en ſéparera moi-même ? Car c'eſt maintenant, ô Eſprit d'amour, que je me livre tout entier à vous, pour m'attacher à mon Dieu d'un lien indiſſoluble & d'un amour éternel. Que voudrois-je encore lui dérober de ma vie ? & ce que je lui déroberois, à qui le donnerois-je ?

Hélas ! Seigneur, je n'ai juſques à préſent que trop partagé mon cœur entre

vous & d'autres objets : mais n'étant pas à vous uniquement, il n'y étoit point du tout. Car vous êtes un Dieu jaloux, & vous voulez un amour ſans réſerve. Vous le méritez bien, ô mon Dieu; & je ſuis bien indigne de vos graces, ſi tant de graces que j'ai reçûes de votre main libérale & paternelle, ne ſuffiſent pas pour m'apprendre à vous aimer. Hé, Seigneur, l'ai-je ſçû juſques à ce jour? Mais que devois-je néanmoins ſçavoir autre choſe? Avec cela ſeul, j'aurois ſçû tout le reſte : c'eſt-à-dire, que j'aurois ſçû remplir tous les devoirs de mon état, & en pratiquer toutes les vertus. C'eſt ce que votre Eſprit m'enſeignera. Plaiſe au ciel qu'il m'inſpire toujours; & plaiſe ſur-tout au ciel que j'en ſuive toujours les divines inſpirations, & que jamais je n'en éteigne dans mon ame les ſaintes ardeurs!

CONSIDERATION.

Sur l'Uſage & la Fréquentation des Sacremens.

PREMIER POINT. ENTRE les Sacremens il y en a deux dont l'uſage nous peut être plus fréquent & plus commun : ſçavoir, celui de la pénitence par la confeſſion, & celui de la divine Euchariſtie par la Communion. Auſſi eſt-ce de l'un & de l'autre qu'on entend parler, quand on exhorte les ames chrétiennes & religieuſes à la fréquentation des Sacremens. Jeſus-Chriſt les a établis dans ſon Egliſe, comme deux ſources abondantes de toutes les graces ; & c'eſt à nous d'en tirer tout le fruit qu'il s'eſt propoſé en les inſtituant pour notre ſanctification.

Ils ont chacun leur vertu propre. Le Sacrement de pénitence eſt comme un baptême, qui nous purifie & nous lave de toutes les taches de nos péchés. Le Sacrement de l'Euchariſtie eſt comme une manne & un pain, qui nourrit notre ame ; qui l'engraiſſe, ſelon le ter-

me de l'Ecriture; qui la fait croître & l'entretient dans une étroite union avec Dieu. Or le Saint-Esprit nous témoigne que le Juste même tombe, & péche jusques à sept fois le jour: d'où il s'ensuit que nous avons donc sans cesse besoin d'être purifiés, & par conséquent que nous devons souvent recourir à la Pénitence & à son Sacrement. De plus, nous ne pouvons ignorer quelle est toujours notre foiblesse, malgré toutes les résolutions que nous avons formées au saint Tribunal & dans le Sacrement de Pénitence. D'où suit encore cette autre maxime, qu'il nous faut un aliment solide, pour nous soutenir dans le chemin de la perfection, & pour nous aider à y faire continuellement de nouveaux progrès. Cet aliment c'est l'adorable Eucharistie, & de-là nous devons juger combien il nous importe de ne nous en tenir pas long-tems éloignés, mais d'en approcher, autant qu'il nous est permis, & d'y participer.

Voilà pourquoi les Maîtres de la vie spirituelle ont tant recommandé la fréquente confession & la fréquente communion. Ils recommandent l'une & l'autre aux Fidéles en général; mais en particulier, & à bien plus forte raison aux

perſonnes religieuſes. La fréquente confeſſion eſt un moyen très-efficace, non-ſeulement pour obtenir la rémiſſion des fautes actuelles dont nous nous rendons coupables, & pour nous maintenir par-là dans l'innocence & la pureté du cœur; mais pour nous faire acquérir la connoiſſance de nous-mêmes; pour nous faire prévoir les occaſions dangereuſes & perſonnelles que nous avons à éviter, & pour nous apprendre à les prévenir; pour empêcher que nos imperfections, par une malheureuſe preſcription, ne ſe tournent en habitude, & qu'elles ne s'enracinent. Car tout cela & bien d'autres avantages, c'eſt ce que produit la grace du Sacrement dans les ames qui y ſont plus aſſidues; ſur-tout quand la fréquente communion s'y trouve jointe. Par cet uſage ordinaire & fréquent de l'Euchariſtie, l'ame eſt comme transformée en Jeſus-Chriſt. A chaque communion, elle reçoit de nouvelles lumiéres, pour connoître ſes devoirs; elle ſent de nouvelles pointes, qui ſont autant de remords de ſes relâchemens & de ſes infidélités; & elle prend de nouvelles forces, pour ſe relever, & pour redoubler le pas dans la voie ſainte où Dieu l'appelle.

De tout ceci je dois tirer par rapport

à moi une conſéquence particuliére, & qui m'eſt d'une grande importance. C'eſt que le fréquent uſage de la confeſſion & de la communion eſt un des plus sûrs préſervatifs contre les attiédiſſemens & les rechûtes, où ma fragilité, qui eſt extrême, m'a ſi ſouvent entraîné, & où j'ai infiniment à craindre qu'elle ne m'entraîne encore après cette retraite. Tant que je conſerverai un certain zéle pour fréquenter les Sacremens, & que j'y aurai un certain attrait, ce ſera un des meilleurs ſignes à quoi je pourrai voir la bonne diſpoſition de mon ame, de même qu'un bon appétit eſt communément une des marques les plus certaines de la bonne ſanté du corps. Si quelquefois la tentation me preſſe avec plus de péril, & que je me ſente moins ferme que je n'étois, cette fréquentation des Sacremens ſera un frein pour me retenir. Ou s'il m'arrive enfin de décheoir en quelque choſe & de m'échapper, ce ſera une prompte reſſource pour me ramener de mon égarement, & pour me remettre dans l'ordre.

Mais tout au contraire, dès que je viendrai à négliger les Sacremens, & que je les fréquenterai moins, peu à peu je dégénérerai, & je m'éloignerai de

Dieu. Car c'eſt par là dans la Religion, comme dans le monde, que l'on commence à ſe déranger. Une perſonne, outre ſes confeſſions ordinaires, faiſoit de tems en tems des revûes. Elle avoit dans le mois, dans la ſemaine, certain nombre de communion réglées par un ſage conſeil. Mais dans la ſuite elle ſe relâche. De manquer une confeſſion, une communion, ce n'eſt plus pour elle une peine. Elle ſe fait même de ſon relâchement un prétexte, pour ſe tenir plus éloignée des ſaints Myſtères. Sa piété ſe refroidit, & dans peu ſon état eſt tel qu'il étoit avant ſa retraite, & même plus mauvais. Dieu veuille que je ne l'éprouve pas moi-même tout de nouveau, après l'avoir déja peut-être tant de fois éprouvé.

SECOND POINT. L'uſage des Sacremens ne peut être utile qu'autant qu'il eſt ſaint; & il n'eſt ſaint qu'autant qu'on y apporte les diſpoſitions convenables. On les connoît aſſez, ſur-tout parmi les perſonnes religieuſes. Mais on n'y eſt pas toujours auſſi attentif qu'on le devroit: & pour deſcendre à quelques points particuliers, il y a dans l'uſage du Sacrement de Pénitence deux extrémités à éviter.

L'une eſt une timidité trop ſcrupuleuſe & une crainte exceſſive d'y venir ſans la préparation abſolument requiſe. Car il faut convenir qu'il y a quelques ames timorées qui portent là-deſſus trop loin la vigilance & la précaution. Elles ne peuvent preſque jamais ſe perſuader qu'elles ſoient ſuffiſamment diſpoſées, ſoit à l'égard de l'examen qu'elles doivent faire de leurs fautes, ſoit à l'égard de la douleur qu'elles en doivent concevoir. D'où il arrive que pour une confeſſion de peu de jours, elles conſument un tems infini à rechercher tous les ſujets d'accuſation qu'elles s'imaginent avoir, & à les arranger dans leur mémoire. En ſont-elles venues à bout? Il faut enſuite former l'acte de contrition, & c'eſt pour elles un autre embarras. Elles la veulent ſentir cette contrition, & pour cela elles mettent leur eſprit à la torture, & ſe deſſéchent la tête. Enfin, après bien des efforts & bien des tourmens, croient-elles pouvoir procéder à la déclaration de leurs péchés? nouvelle peine. Dès qu'il eſt queſtion de parler, le trouble les ſaiſit, & elles ne ſçavent plus guère ce qu'elles diſent. Longs diſcours ſur des points où un mot ſuffiroit, répétitions perpétuelles,

circonſtances inutiles. Encore après être ſorties du Tribunal, y reviennent-elles bientôt, parce qu'elles ont peur de ne s'être pas aſſez expliquées, & d'avoir omis pluſieurs choſes. De ſorte que la confeſſion leur devient un fardeau des plus peſans, & un travail qui les fatigue, qui les dégoûte, & leur ôte toute dévotion. Le reméde ſeroit de leur faire comprendre que la prudence chrétienne & les ſoins raiſonnables qu'exige de nous l'Egliſe, ne vont point juſqu'à de pareilles inquiétudes: mais parce que ſouvent elles ne ſont pas même en état d'entendre là-deſſus raiſon, le plus court & le meilleur conſeil qu'elles aient à ſuivre, eſt de s'en rapporter au Directeur en qui elles ont mis leur confiance, & de faire ponctuellement ce qu'il leur preſcrit.

Outre cet excès d'une préparation trop ſcrupuleuſe, il y en a un autre tout oppoſé & beaucoup plus dangereux : c'eſt celui d'une préparation trop ſuperficielle & trop légère. Car il eſt vrai que les perſonnes même religieuſes, qui approchent ſouvent du Sacrement de Pénitence, doivent prendre extrêmement garde à ne s'y pas tellement habituer, qu'elles ne donnent pas à chaque con-

ſeſſion tout le tems & toute l'attention néceſſaire. Il n'y va pas moins que d'un ſacrilége : & ce ſeroit un étrange renverſement, que bien loin de ſe purifier au ſaint Tribunal, elles s'expoſaſſent à en ſortir plus criminelles devant Dieu, qu'elles n'y étoient venues. Les fautes qu'elles viennent confeſſer peuvent n'être que vénielles; & par la miſéricorde de Dieu, ce ne ſont point en effet communément de fautes griéves : mais du reſte, toutes vénielles que ſont ces fautes, il y a une obligation étroite & ſous peine de péché mortel, en les confeſſant, d'en avoir une vraie douleur, & d'être dans une vraie réſolution de les éviter. Sans cela, confeſſion nulle, & abus du Sacrement. Déſordre où l'on peut dire dans un ſens, qu'une ame religieuſe peut plus aiſément tomber que les plus grands pécheurs. Car ces fautes par leur légéreté n'étant pas ordinairement d'une nature à faire beaucoup d'impreſſion ſur l'eſprit & ſur le cœur, elle a plus de ſujet en quelque ſorte de ſe défier de ſes ſentimens & de ſes diſpoſitions. C'eſt pourquoi pluſieurs perſonnes vertueuſes ont cette coutume très-ſage & très-ſolidement fondée, de joindre toujours,

ou en général, ou en particulier, aux fautes préſentes dont elles s'accuſent, quelques-uns des péchés paſſés, qui peuvent exciter davantage leur repentir & l'aſſûrer. Quoi qu'il en ſoit de cette pratique, qui n'eſt après-tout que de ſurérogation & de conſeil, il eſt certain que la fréquente confeſſion, ſi loüable d'ailleurs & ſi avantageuſe, a néanmoins ſes dangers, & qu'il s'y peut quelquefois gliſſer des défauts très-eſſentiels. C'eſt à moi de voir quelle conduite ſur cela j'ai tenue juſques à préſent, & d'y remédier, ſi j'ai lieu de craindre qu'elle n'ait pas été telle qu'il convient.

TROISIÉME POINT. La bonne Confeſſion diſpoſe à la bonne Communion; & je n'ignore pas quelles ſont, outre cette premiére préparation, les autres diſpoſitions requiſes pour paroître dignement à la table de Jeſus-Chriſt. Ce que j'ai donc ſur-tout à examiner, c'eſt la maniére dont je m'acquitte d'une action ſi importante; & de quoi je dois rougir en la préſence de Dieu, c'eſt d'avancer ſi peu, quoique je mange ſi ſouvent le pain des Anges & une viande toute divine. Une Communion bien

faite eſt plus que ſuffiſante pour ſanctifier une ame ; & cependant après tant de Communions je ne remarque en moi nul progrès, & je n'y vois au contraire qu'imperfections & qu'infidélités. D'où vient cela ? ce ne peut être que de ma négligence & de ma tiédeur. Car il faut convenir, non pas à la honte de l'état religieux, lequel condamne toutes mes lâchetés, mais à ma propre confuſion & à celle de bien d'autres comme moi, que dans la Religion même il n'y a que trop de Communions très-imparfaites & dès-là très-infructueuſes.

Je communie, mais combien de fois l'ai-je fait peut-être par un reſpect tout humain : ne voulant pas me ſéparer du reſte de la Communauté, ni par-là me diſtinguer ; regardant la Communion comme une gêne, & n'y allant que par une eſpéce de contrainte ?

Je communie, mais avec quelle réflexion, ſoit avant la Communion, ſoit dans la Communion même, ſoit dans l'action de graces qui la doit ſuivre ? La cloche m'appelle, & je marche, ſans avoir peut-être un moment penſé où je vais. Au milieu de la Communauté aſſemblée, j'aſſiſte au Sacrifice de la Meſſe, avec un eſprit diſtrait & ſans dévotion.

L'heure vient de ſe préſenter à la ſainte table : je m'y range à mon tour, après avoir précipitamment & confuſément formé quelques actes. Enfin je reviens à ma place, & là je retombe tout-à-coup dans ma premiére indifférence, ne diſant rien ou preſque rien à Dieu. Le tems ordinaire eſt-il paſſé, je ne tarde guère à ſortir, & de toute la journée je ne fais nulle attention à l'avantage que j'ai eu de participer au ſacré myſtère.

Je communie, mais avec quelle vûe particuliére & quel deſſein ? Au lieu de me propoſer dans chaque Communion une fin, ſelon l'avis qu'en donnent les plus habiles Directeurs : par exemple, au lieu de me propoſer dans ma Communion & par ma Communion, d'obtenir de Dieu la grace, tantôt de mieux pratiquer telle vertu, tantôt de mieux ſupporter telle peine, tantôt de me corriger de telle habitude, tantôt de me fortifier contre telle foibleſſe, tantôt de me ranimer dans l'exercice de la priére, tantôt de m'entretenir ou dans une régularité plus fervente, ou dans un eſprit plus intérieur, ou dans une union plus intime avec Jeſus-Chriſt, ainſi du reſte : au lieu, dis-je, de tout cela, je n'ai dans

toutes mes Communions qu'une idée vague & ſans terme ; & ne les rapportant à rien, il arrive auſſi que je n'en remporte rien.

La ſource du mal, c'eſt que je ne ſçais pas faire du don de Dieu toute l'eſtime qui lui eſt dûe ; & c'eſt d'ailleurs que je m'intéreſſe bien peu à mon avancement ſpirituel, & que j'ai bien peu de zéle pour la perfection de mon ame. Car ſi je m'appliquois ſérieuſement à conſidérer la ſouveraine grandeur du maître qui vient en moi, ſa bonté ineffable qui l'engage à ſe donner lui-même à moi, les richeſſes inépuiſables qu'il apporte avec lui & qu'il veut répandre ſur moi, comment irois-je le recevoir ? Avec quel reſpect & quelle ſainte frayeur ? Avec quel bas ſentiment de moi-même & quelle humilité ? Avec quelle reconnoiſſance ? Avec quel amour ? Et ſi j'avois un vrai déſir de me perfectionner & de m'élever, qu'oublierois-je de tout ce qui me peut rendre plus profitable un ſi riche tréſor de graces & un Sacrement ſi ſalutaire ? Voilà ſur quoi j'ai à me réformer ; & en me réformant là-deſſus, je prendrai l'un des plus puiſſans moyens de me réformer ſur tout le reſte de ma

vie. Car ce ſont deux choſes incompatibles, que de bien communier, & de ne pas bien vivre ſelon toute ma régle & tout l'eſprit de ma vocation.

TABLE

DES

MEDITATIONS

ET

DES CONSIDERATIONS

CONTENUES

DANS CETTE RETRAITE.

MÉDITATION.

Pour la veille de la Retraite, page 1.

I. POINT. LA grace que Dieu fait à une ame en l'appellant à la retraite, & comment elle doit y répondre.

II. POINT. Quelle ſolitude Dieu demande d'elle pendant la retraite.

III. POINT. Quelle fin elle doit ſe propoſer dans ſa retraite.

PREMIER JOUR.

PREMIÉRE MÉDITATION.

De la Fin de l'Homme, page 9.

I. POINT. L'Homme n'a été créé que pour connoître, aimer & glorifier Dieu en cette vie, & que pour le posséder en l'autre.

II. POINT. Excellence & nécessité de cette fin.

III. POINT. Moyens qui peuvent & qui doivent nous conduire à cette fin.

SECONDE MÉDITATION.

De la Fin du Chrétien, page 19.

I. POINT. EN qualité de Chrétien, nous devons servir & glorifier Dieu, selon les régles & l'esprit de la loi de Jesus-Christ.

II. POINT. En qualité de Chrétiens, nous devons être conformes & incorporés à Jesus-Christ, pour ne plus vivre que de la vie de J. C.

III. POINT. En qualité de Chrétiens nous devons, pour acquérir la perfection chrétienne, user des moyens les plus efficaces & les plus infaillibles, qui nous ont été enseignés par Jesus-Christ.

TROISIE'ME ME'DITATION.

De la Fin du Religieux, page 30.

I. POINT. Le Religieux doit être séparé du monde, détaché du monde, crucifié pour le monde, & même absolument mort au monde.

II. POINT. Le Religieux doit travailler, non-seulement à son salut, mais à sa perfection, tout autrement, & beaucoup plus que le commun des Chrétiens dans le monde.

III. POINT. C'est par une grace toute spéciale que Dieu l'a appellé à cette perfection religieuse, préférablement aux gens du monde.

CONSIDE'RATION.

Sur la perfection de nos actions ordinaires, page 42.

I. POINT. Que notre perfection dépend de nos actions les plus ordinaires.

II. POINT. De quelle maniére nous devons faire ces actions ordinaires pour les sanctifier.

III. POINT. De quel esprit sur-tout nous les devons animer.

SECOND JOUR.

PREMIE'RE ME'DITATION.

Du Péché mortel, page 51.

I. POINT. LE Péché mortel considéré comme le souverain mal, & surtout le souverain mal de Dieu.

II. POINT. Le péché mortel considéré comme le souverain mal de l'homme.

III. POINT. L'état Religieux, tout saint qu'il est, n'est point contre le péché mortel un préservatif infaillible.

SECONDE ME'DITATION.

Du Péché véniel, page 61.

I. POINT. Le péché véniel considéré dans sa nature.

II. POINT. Le péché véniel considéré dans sa multiplicité.

III. POINT. Le péché véniel considéré dans ses suites.

TROISIÉME MEDITATION.

Du Péché de scandale ou du mauvais exemple, page 71.

I. Point. Il y a jusques dans les Communautés religieuses de mauvais exemples & des scandales.

II. Point. Malheur à celui qui donne du scandale dans une Communauté.

III. Point. Malheur à celui qui le reçoit & qui le prend.

CONSIDÉRATION.

Sur l'Oraison Mentale, page 81.

I. Point. Avantages & importance de l'oraison mentale.

II. Point. Défauts plus communs qui arrêtent le fruit de l'oraison.

III. Point. Faux prétextes qui détournent de l'exercice de l'oraison.

TROISIE'ME JOUR.

PREMIÉRE MÉDITATION.

De la tiédeur dans le ſervice de Dieu, page 93.

I. POINT. LE déſordre & le danger de la tiédeur ſpirituelle.
II. POINT. Les principes & les cauſes de cette tiédeur ſpirituelle.
III. POINT. Ses remédes, & les moyens pour ſortir de cet état d'une tiédeur ſpirituelle.

SECONDE MÉDITATION.

De l'abus des Graces, page 105.

I. POINT. Quel compte nous rendrons à Dieu de toutes ſes graces, & quels ſentimens cette penſée nous doit inſpirer.
II. POINT. Des graces extérieures.
III. POINT. Des graces intérieures.

TROISIÉME MÉDITATION.

De la perte du Tems, page 115.

I. POINT. Importance du bon emploi du tems.

II. POINT. Comment, dans l'état même religieux, on peut perdre le tems.

III. POINT. Comment on peut & l'on doit réparer le tems perdu.

CONSIDE'RATION.

Sur l'Office Divin, page 125.

I. POINT. Premiére obligation par rapport à l'Office Divin : le réciter.

II. POINT. Seconde obligation : le bien réciter.

III. POINT. Troisiéme obligation : assister au Chœur où on le récite.

IV. POINT. Quatriéme obligation : le chanter.

QUATRIE'ME JOUR.

PREMIE'RE ME'DITATION.

De la Mort, page 135.

I. POINT. LEs suites terribles de la mort.

II. POINT. La mort malheureuse des pécheurs.

III. POINT. La sainte & heureuse mort des Justes.

SECONDE MEDITATION.

Du Jugement de Dieu, page 149.

I. POINT. L'ame préſentée devant la Majeſté de Dieu.
II. POINT. L'ame examinée au Tribunal de Dieu.
III. POINT. L'ame éternellement réprouvée ou miſe en poſſeſſion de la gloire par l'arrêt de Dieu.

TROISIE'ME MEDITATION.

De l'Enfer, page 165.

I. POINT. Premier ſujet d'étonnement & de frayeur : que Dieu pendant toute l'éternité ne faſſe jamais nulle grace dans l'enfer, lui néanmoins qui eſt la ſouveraine miſéricorde.
II. POINT. Second ſujet d'étonnement & de frayeur : que des ames faites pour Dieu ne doivent jamais le voir, l'aimer & le poſſéder.
III. POINT. Troiſiéme ſujet d'étonnement & de frayeur : qu'un feu matériel agiſſe ſur des ames ſpirituelles pour les tourmenter ; & qu'appliqué au corps d'un damné, il le brûle ſans le conſumer.

CONSIDE'RATION.

Sur les visites du S. Sacrement, page 178.

I. POINT. Dévotion la plus solide, que celle de visiter à certaines heures de la journée le S. Sacrement.

II. POINT. Dévotion la plus conforme aux vûes & aux intentions de Jesus-Christ.

III. POINT. Dévotion la plus utile pour nous-mêmes & pour notre avancement spirituel.

CINQUIE'ME JOUR.

PREMIE'RE ME'DITATION.

Du retour de l'Enfant prodigue à son pere, & de celui de l'ame religieuse à Dieu, page 193.

I. POINT. PRemier motif qui fit retourner l'enfant prodigue à son pere, la vûe & le sentiment de la misère où il se trouve réduit.

II. POINT. Second motif, le reproche intérieur & le repentir de la faute qu'il avoit commise.

III. POINT. Troisiéme motif, la confiance qu'il conçut en la bonté du meilleur de tous les peres dont il s'étoit séparé.

SECONDE MEDITATION.

Du regne de Jesus-Christ dans l'ame Religieuse, page 209.

I. POINT. Comment l'ame religieuse fait regner Jesus-Christ dans elle.

II. POINT. Combien ce regne de Jesus-Christ dans l'ame religieuse est solidement établi & bien fondé.

III. POINT. Quel bonheur l'ame religieuse y trouve, & pour cette vie, & pour l'autre.

TROISIE'ME MEDITATION.

De l'humilité de Jesus-Christ dans l'Incarnation, page 223.

I. POINT. Que dans le Mystère de l'Incarnation, le Fils de Dieu s'est humilié jusqu'à l'anéantissement.

II. POINT. Quels merveilleux effets il a opérés, & pour la gloire de son Pere, & pour le salut de l'homme, par ce néant même où l'humilité l'a réduit.

III. POINT. Quelle obligation nous avons contractée de nous humilier nous-mêmes, en devenant les freres & même les membres de ce Dieu incarné.

CONSIDE'RATION.

Sur l'Exercice de la Présence de Dieu, page 238.

I. Point. L'obligation de cet Exercice.
II. Point. Son Utilité.
III. Point. Sa Pratique.

SIXIE'ME JOUR.

PREMIE'RE ME'DITATION.

De la Pauvreté de Jesus-Christ dans sa Nativité, page 246.

I. Point. POurquoi Jesus-Christ s'est fait pauvre, & comment on imite sa pauvreté dans la profession religieuse plus parfaitement que dans les autres états.

II. Point. Quelle différence il y a néanmoins d'ailleurs, entre la pauvreté de Jesus-Christ & la pauvreté religieuse.

III. Point. En combien d'erreurs tombe une ame religieuse au regard de la pauvreté, lorsqu'elle est attachée à ses commodités, & qu'elle recherche les aises de la vie.

SECONDE MEDITATION.

De l'Obéiſſance de Jeſus-Chriſt dans ſa Fuite en Egypte, page 259.

I. POINT. Obéiſſance toute ſainte dans ſon principe.
II. POINT. Obéiſſance très-pénible dans l'exécution.
III. POINT. Obéiſſance ſalutaire dans ſes effets.

TROISIE'ME MEDITATION.

De la Vie cachée de Jeſus-Chriſt juſqu'au tems de ſa Prédication, page 273.

I. POINT. Combien la vie de J. C. durant trente ans a été obſcure & cachée.
II. POINT. Quelles étoient les occupations de Jeſus-Chriſt dans ſa vie cachée.
III. POINT. De quel repos étoit accompagnée cette vie cachée de Jeſus-Chriſt, & quelle paix il y goûtoit.

CONSIDE'RATION.

Sur les Converſations avec le Prochain, page 286.

I. POINT. Converſations ſages & accompagnées d'une modeſtie religieuſe.
II. POINT. Converſations ſolides & utiles.
III. POINT. Converſations charitables & ſans offenſe de perſonne.

SEPTIE'ME JOUR.

PREMIERE MÉDITATION.

De la Charité de Jesus-Christ dans sa Vie agissante, page 301.

I. Point. NOtre charité doit être, comme celle de Jesus-Christ, une charité douce;
II. Point. Une charité bienfaisante;
III. Point. Une charité universelle.

SECONDE ME'DITATION.

Des douleurs intérieures de Jesus-Christ dans sa Passion, page 315.

I. Point. Comment, à l'exemple de Jesus-Christ, nous devons nous comporter dans la tristesse;
II. Point. Dans l'ennui;
III. Point. Dans la crainte.

TROISIE'ME ME'DITATION.

Des douleurs extérieures de Jesus-Christ dans sa Passion, page 330.

I. Point. Ce que Jesus-Christ a souffert.
II. Point. Pourquoi il l'a souffert.
III. Point. Comment il l'a souffert.

CONSIDE'RATION.

Sur la Lecture, page 344.

I. POINT. Lectures mauvaises & défendues.
II. POINT. Lectures indifférentes & tolérées.
III. POINT. Bonnes lectures & expressément ordonnées.

HUITIE'ME JOUR.

PREMIE'RE ME'DITATION.

De la Vie nouvelle de Jesus-Christ dans sa Résurrection, page 357.

I. POINT. CE fut Jesus-Christ lui-même qui se ressuscita.
II. POINT. Ce fut pour entrer dans une vie toute glorieuse qu'il se ressuscita.
III. POINT. Ce fut pour ne plus mourir qu'il se ressuscita.

SECONDE MÉDITATION.

Du Retour de Jesus-Christ au Ciel dans son Ascension, page 370.

I. POINT. Dans sa glorieuse Ascension, Jesus-Christ nous fait connoître trois choses, qui sont : le terme où nous devons aspirer.

II. POINT.

& des Considérations.
II. Point. Le bonheur que nous y devons posséder.
III. Point. La voie par où nous pouvons & nous devons y arriver.

TROISIÉME MÉDITATION.

De la descente du Saint-Esprit ou de l'Amour de Dieu, page 383.

I. Point. Comment le Saint-Esprit, étant substantiellement l'amour de Dieu, est venu former en nous ce divin amour.
II. Point. Amour d'affection dans les sentimens.
III. Point. Amour d'action dans les œuvres.

CONSIDÉRATION.

Sur l'Usage & la Fréquentation des Sacremens, page 394.

I. Point. Avantage de la fréquente Confession & de la fréquente Communion.
II. Point. Deux excès à éviter dans la préparation qu'on apporte à la Confession.
III. Point. Défaut ordinaires dans l'usage de la Communion, & les dispositions qu'elle demande.

FIN.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre bien-amé Jean-Baptiſte Coignard fils, l'un de nos Imprimeurs ordinaires & de notre Académie Françoiſe, Libraire à Paris, Nous a fait expoſer qu'il eſt ſur le point d'entreprendre l'impreſſion d'une Collection des Hiſtoriens de France depuis l'origine de la Nation : Et comme cet Ouvrage, autant utile à la République des Lettres, que glorieux à notre Royaume, engagera l'Expoſant dans des dépenſes conſidérables, il nous a très-humblement fait ſupplier de vouloir bien, pour l'aider à ſupporter les frais d'une ſi grande entrepriſe, lui accorder nos Lettres de Privilége, tant pour l'Impreſſion dudit Livre, que pour la réimpreſſion de pluſieurs autres dont les Priviléges ſont expirés ou prêts à expirer; offrant pour cet effet de les imprimer ou faire réimprimer en bon papier & beaux caractères, ſuivant la Feuille imprimée & attachée pour modéle ſous le contre-ſcel des Préſentes. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Coignard, & encourager par ſon exemple les autres Libraires & Imprimeurs à entreprendre des éditions utiles pour l'honneur de la France & le progrès des Sciences ; Nous avons permis & accordé, permettons & accordons par ces Préſentes, d'imprimer ladite *Collection des Hiſtoriens de France, depuis l'origine de la Nation ;* & de faire réimprimer les Livres intitulés, *Mont-*

faucon Palæographia Græca, & Origenis Hexapla; Sermons de Bourdaloue & de la Rue, en tels volumes, forme, marge, caractère, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de vingt années entiéres & consécutives, à compter de la date des Présentes, & de l'expiration des précédens Priviléges; Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elle soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance : comme aussi à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Livres cidessus spécifiés en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, même de traduction en Langue Latine, Langue Grecque, & en quelque sorte de Langue que ce puisse être, en général ou en particulier, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui; à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant; & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de ces Livres sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs; & que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie; & notamment à celui du 10 Avril 1725. & qu'avant de les exposer en vente, les Manuscrits ou Im-

primés qui auront servi de copie à l'impression desdits Livres, seront remis dans le même état où les Approbations y auront été données, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur CHAUVELIN ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le sieur Chauvelin ; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles Vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant, ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenue pour dûment signifiée ; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & feaux Conseillers & Secrétaires, foi soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris, le cinquiéme jour du mois de Mars, l'an de grace mil sept cent trente-trois, & de notre Regne le dix-huitiéme. *Signé*, Par le Roi en son Conseil. SAINSON, avec grille & paraphe.

Registré sur le Registre VIII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 538. Fol. 532. conformément aux anciens Reglemens confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris le 3. Juin 1733.

Signé, G. MARTIN, *Syndic.*